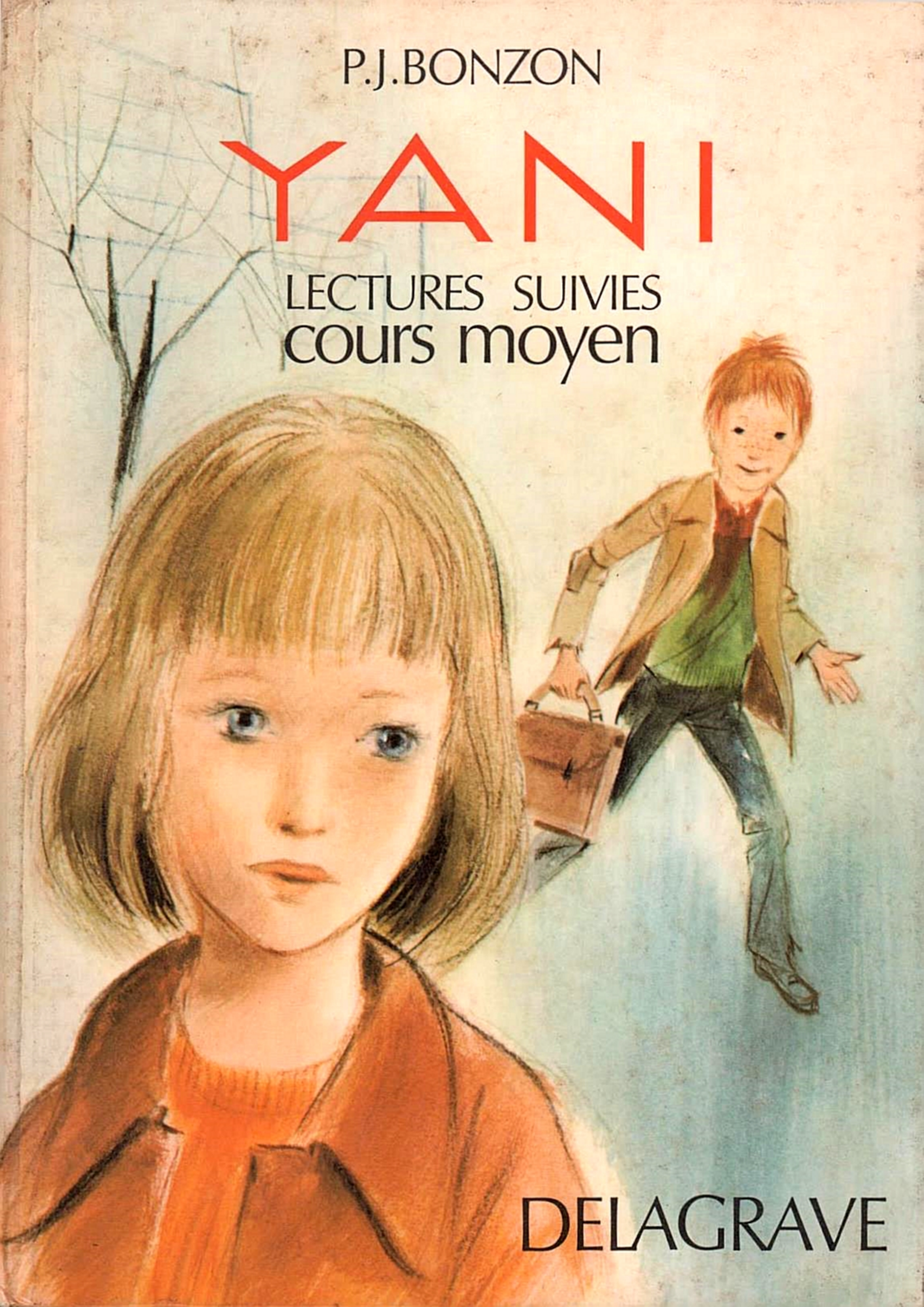

P.J.BONZON
YANI
LECTURES SUIVIES
cours moyen
DELAGRAVE

A la même librairie

PAUL-JACQUES BONZON

- LE CHATEAU DE POMPON

  Premier livre de lecture courante.
  Cours préparatoire.

- POMPON A LA VILLE

  Lectures suivies. Cours préparatoire

- LE JARDIN DE PARADIS

  Lectures suivies. C.P., C.E. 1re année.

- LA MAISON AUX MILLE BONHEURS

  Lectures suivies. Cours élémentaire.

- LE CIRQUE ZIGOTO

  Lectures suivies. Cours élémentaire.

- LE CHALET DU BONHEUR

  Lectures suivies. C.E., C.M. 1re année.

- LE RELAIS DES CIGALES

  Lectures suivies. Cours moyen.

- LA ROULOTTE DU BONHEUR

  Lectures suivies. C.M. 2e année.

PAUL-JACQUES BONZON

INSTITUTEUR HONORAIRE
LAURÉAT DES PRIX "JEUNESSE" "ENFANCE DU MONDE" "NEW YORK HERALD TRIBUNE"
"GRAND PRIX DE LITTÉRATURE DU SALON DE L'ENFANCE"



LIVRE DE LECTURES SUIVIES
COURS MOYEN

ILLUSTRATIONS DE ROMAIN SIMON



DELAGRAVE

NOTE DE L'AUTEUR

Un certain nombre d'instituteurs et d'institutrices m'ont fait judicieusement remarquer que la plupart de mes manuels de lecture avaient pour personnage principal un garçon. Avec ce nouveau livre, je pense leur donner satisfaction... bien que l'ouvrage ne s'adresse pas exclusivement aux filles.

Les aventures de ce roman scolaire sont celles d'une jeune lyonnaise qui, par suite du départ de ses parents pour l'étranger, se trouve ballottée d'une ville à l'autre, dans les milieux les plus divers, avant de rejoindre les siens.

L'action est toujours rapide et soutenue et la fin de chaque chapitre incite à la lecture du suivant. J'ai voulu ainsi, en tenant le lecteur en haleine, développer le goût de lire chez des élèves peu enclins à ouvrir un livre... surtout un manuel.

C'est pourquoi, également, ce roman est rédigé dans un style simple, très accessible. Les mots difficiles sont peu nombreux. On trouvera peut-être que certains ne méritaient pas d'être expliqués. Je pense nécessaire qu'un mot, une expression soient parfaitement compris dans le sens du texte.

Ceci dit, je souhaite que les aventures et mésaventures de Yani aient la faveur de mon jeune et fidèle public.

P.-J. B.



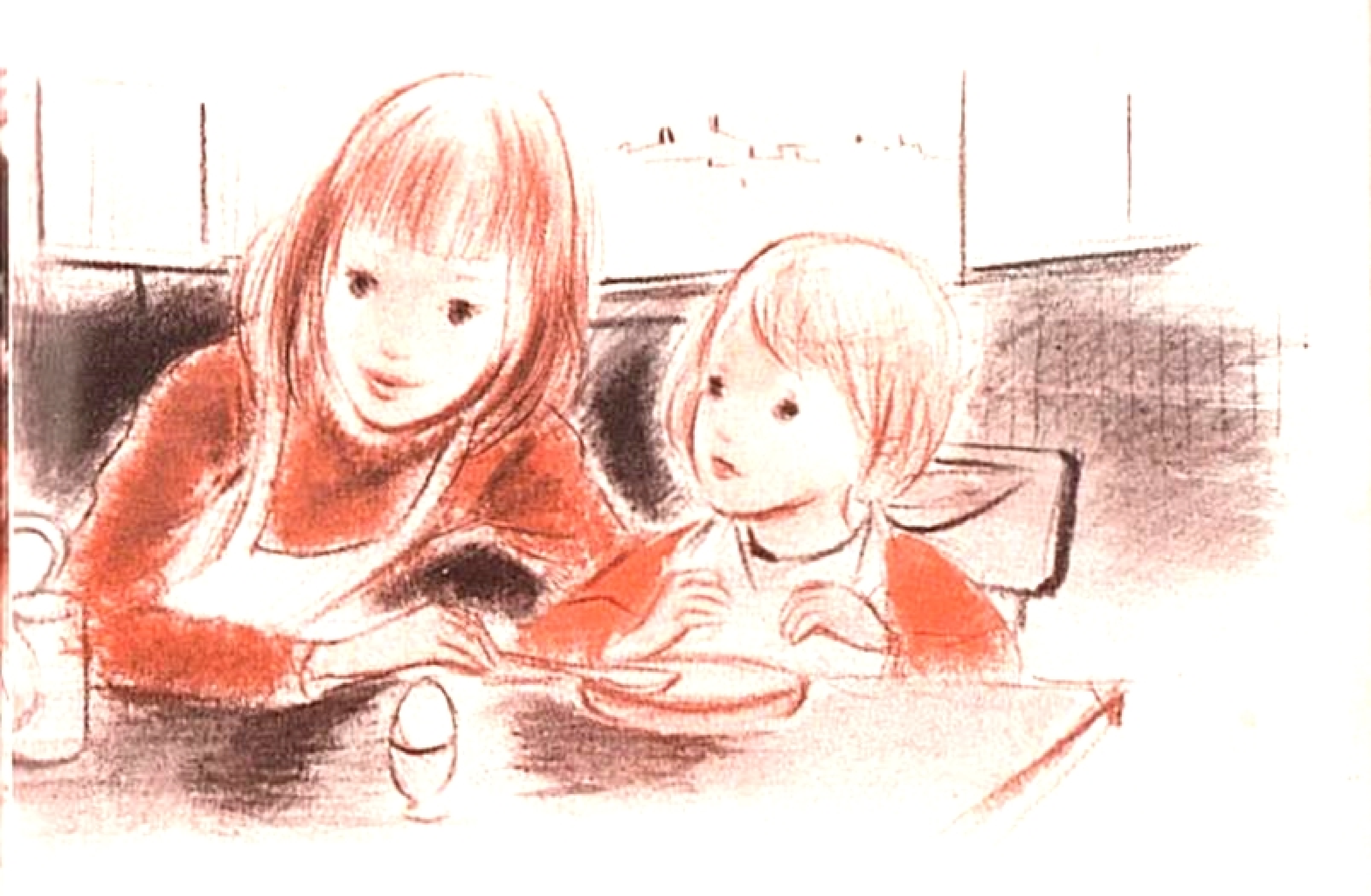
1 - UN MYSTÈRE

Elle s'appelait Janine, mais à la maison, on disait toujours Yani, depuis l'époque où toute petite, elle s'était attribuée elle-même ce *diminutif* (1).

Elle venait d'avoir dix ans. Plutôt grande pour son âge, elle avait de grands yeux bleu pâle et des cheveux d'un blond soyeux toujours coupés en frange, sur le front à la Jeanne d'Arc. Elle trouvait que cette coiffure *seyait* (2) à son visage, ce qui était d'ailleurs vrai.

Yani avait deux petites sœurs jumelles, Mireille et Diane, âgées de deux ans et demi seulement, poupées vivantes dont le babillage l'amusait, certes, mais qui ne constituaient pas pour elle une véritable compagnie. Aussi, avait-elle parfois le sentiment d'être seule, de n'avoir personne de son âge pour partager ses joies et ses chagrins.

Elle adorait ses parents, avec une petite préférence pour son père, comme cela arrive souvent de la part des filles. Sa mère était pour elle plutôt une grande sœur qu'une maman puisque toutes deux se partageaient les soins à donner aux jumelles.



Les Hornier (c'était le nom des parents de Yani) vivaient à Lyon dans un trois pièces de la rue Jean-Latour, quartier de la Guillotière. Trois pièces pour cinq personnes ! C'était peu, d'autant plus que ces pièces étaient plutôt *exiguës* (3). Les parents occupaient la plus petite des deux chambres, les trois enfants couchaient dans l'autre : les jumelles dans leurs berceaux, Yani sur un divan. Heureusement Mireille et Diane dormaient bien ; elles dérangeaient rarement leur sœur en pleine nuit. Par contre, Yani était souvent obligée de se réfugier dans la chambre de ses parents, le soir après la classe, pour apprendre ses leçons.

Le rêve de papa Hornier était d'habiter en banlieue, une maison individuelle avec jardin pour les enfants. Mais le prix d'une telle location n'était pas *compatible* (4) avec les revenus de la famille.

Le père de Yani avait perdu ses parents alors qu'il était encore au lycée. Faute d'argent, il avait dû interrompre ses études pour se lancer dans la vie active. Intelligent et travailleur, il avait pu par la suite, passer tout de même des examens et devenir *technicien supérieur* (5). Sa spécialité était la mécanique. Or, depuis quelques jours, M. Hornier paraissait, non pas soucieux, mais préoccupé. Il avait le soir, de discrètes conversations avec sa femme. Yani les entendait parler longtemps, très longtemps, de l'autre côté de la cloison.

Fine mouche (6), Yani comprit très vite que ses parents faisaient des projets. Allait-on louer une maison dans la banlieue ?

— Non, se dit Yani, mes parents ne me cacheraient pas un déménagement. Ils parlent de quelque chose de plus grave.

Elle se demanda si maman n'attendait pas un bébé, le garçon qu'elle aurait aimé avoir. Non, maman n'aurait pas caché cette joie à sa fille.

Un soir, papa rentra de son travail avec un si drôle d'air que Yani ne put s'empêcher de lui en demander la raison.

— Que se passe-t-il ? fit-elle. Je ne suis pas assez grande pour savoir ?

— Justement, répondit papa, j'allais te mettre au courant. Si je ne disais rien c'est que l'affaire n'était qu'en projet. Aujourd'hui c'est *quasi* (7) une certitude... Nous allons quitter la rue Jean-Latour.

— Oh ! chic !... Pour une maison de banlieue ?

— Non, pour plus loin, beaucoup plus loin.

— Une autre ville, alors ?

— Un autre pays... Installe-toi à table. Je t'expliquerai pendant que tu aideras maman à faire manger Mireille et Diane.



LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

(1) *Diminutif* : Mot plus court, diminué, plus facile à prononcer. Autre exemple : Tonin à la place de Antonin.

(2) *Seyait* : Convenait. Cette coiffure allait bien avec son visage.

(3) *Exiguës* : Les pièces étaient très petites.

(4) *Compatible* : Qui convient. En rapport. Le prix de la location était trop élevé : il n'était pas en rapport avec le salaire de M. Hornier.

(5) *Technicien supérieur* : Sorte d'ingénieur mais avec un grade moins élevé.

(6) *Fine mouche* : Yani devinait les choses sans qu'on les lui explique, comme une mouche qui sent de loin une odeur.

(7) *Quasi* : Presque.



2 - LE GRAND PROJET

Yani se hâta de nouer les serviettes autour du cou de ses petites sœurs et attendit. Papa se racla plusieurs fois la gorge, l'air embarrassé. Puis, il expliqua :

— Oui, nous allons partir à l'étranger. Oh ! ce n'est pas tout à fait de gaîté de cœur que j'ai pris cette décision, mais la vie est si dure, à Lyon. L'occasion est inespérée. Pense que là-bas, je percevrai un salaire presque doublé. Nous ferons des économies et au retour dans trois ans, à la fin de mon contrat, nous *réintégrerons* (1) la France. Nous pourrons alors acheter la villa avec jardin dont tu rêves, toi aussi. Evidemment, le dépaysement sera grand ; il faut parfois faire des sacrifices dans la vie pour assurer le bonheur des siens... du tien en particulier. Crois bien, ma petite Yani, que nous avons *pesé le pour et le contre* (2) ta maman et moi avant de prendre cette grave décision. Partir si loin... et pour si longtemps !...

— Quel est ce pays, papa ?

— Tu le connais sans doute de nom. Il s'appelle l'Iran. Autrefois, on le nommait la Perse.



L'Iran ! oui, Yani en avait entendu parler. Elle en avait vu la carte dans son livre de géographie mais elle le situait mal sur le globe.

— N'est-ce pas en Asie ?

— Exactement, dans cette partie intermédiaire qu'on appelle le Moyen-Orient. Sa capitale est Téhéran. C'est un État en pleine *mutation* (3). On y effectue de grands travaux. La S.M.E.T., une société française, va y construire une usine d'automobiles. Elle propose de m'employer ; là-bas, j'aurai les responsabilités d'un ingénieur… et aussi le traitement.

L'Iran ! répéta Yani, comme si elle rêvait. Cela me fera tout drôle de vivre dans un pays où on ne parle pas français.

Papa ne répondit pas et maman laissa échapper un soupir, comme si cette phrase de Yani les embarrassait. L'enfant posa sur son père un regard interrogateur.

— Vous croyez que je ne saurai pas m'habituer ?

— Il y a tout de même un point noir dans ce projet, reprit maman. Comment te dire ?… Tu es grande, tu vas certainement comprendre.

Ce « tu es grande » la frappa. On lui disait toujours « tu es grande » quand il s'agissait d'un ennui, d'un petit sacrifice qu'on voulait lui faire accepter. Soudain, elle eut une *intuition* (4). Elle se mit à trembler.

— Oh ! vous allez partir sans Mireille, sans Diane, sans moi ?...

— Ce n'est pas tout à fait cela, expliqua maman d'une voix qu'elle voulait calme. Que deviendraient Mireille et Diane, sans moi ?... mais toi, ma petite Yani...

— Maman ! Tu voudrais me laisser seule à Lyon ?

— Nous avons beaucoup réfléchi, Yani. Tu commences ton cours moyen deuxième année. L'an prochain, tu entreras au collège. Dans la ville d'Iran où nous devons aller, il n'y a pas d'école française. Nous nous sommes renseignés... et j'ai moi-même trop tôt arrêté mes études pour te servir de *précepteur* (5). Ne veux-tu pas devenir infirmière, plus tard ? Tu ne peux pas envisager un trou de trois années dans ton travail... D'ailleurs, nous reviendrons chaque été. Tu ne seras pas complètement coupée de nous. Et s'il t'arrivait quelque chose, j'accourrais aussitôt... et puis il y a les lettres : je te promets d'écrire souvent. Une chance, ta tante Angèle s'offre pour te garder. Elle habite à présent près d'une école, comme tu le sais... et le collège est à deux pas.

Maman se tut quelques instants, puis elle ajouta :

— Ta tante accepte que tu apportes ton chat Flonflon. Il sera chez elle comme ici.

En attendant prononcer son nom, Flonflon sauta sur les genoux de sa maîtresse mais Yani n'eut pas le courage de le caresser. La tête baissée, elle regardait fixement son assiette. Puis, brusquement, elle se leva pour aller s'enfermer à clef dans la chambre.

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

(1) *Réintégrerons :* Réintégrer c'est revenir dans un lieu d'où on est parti, ou reprendre l'emploi qu'on avait auparavant.

(2) *Peser le pour et le contre :* C'est comparer avec soin les avantages et les inconvénients.

(3) *Mutation :* Une mutation est un changement d'état, un progrès rapide, une transformation.

(4) *Intuition :* Une chose que l'on devine avant qu'on ne l'apprenne. Yani avait compris, avant qu'on le lui explique, qu'elle resterait à Lyon.

(5) *Précepteur :* Instituteur ou professeur à qui on ne confie qu'un seul élève et qui n'exerce pas dans une école.



3 - LE CHAGRIN DE YANI



Yani partie, M. et Mme Hornier échangèrent un regard consterné.

— C'est bien ce que je prévoyais, murmura maman. Il lui est difficile de penser que nous agissons dans son intérêt. Elle ne voit que la séparation. Tu lui as parlé trop brutalement.

— Brutalement ?

— Je veux dire que tu n'aurais pas dû lui dire, *tout de go* (1), que nous allions partir sans elle. Nous ne quitterons pas Lyon avant le mois prochain, il fallait la préparer.

Plus contrit encore que sa femme, M. Hornier ne sut que répondre. Le repas se poursuivit en silence. En voyant leur grande sœur partir si vivement, les jumelles avaient compris, instinctivement, qu'il se passait quelque chose d'anormal dans la maison.

— Oui, dit papa, c'est un peu ma faute. Les hommes sont trop directs quand il s'agit du cœur. Ils ne prennent pas assez de précautions. Je vais essayer de *recoller les morceaux* (2).

Il se leva et frappa à la porte de la chambre des enfants.

— Ouvre, Yani, je voudrais te parler.

Il ne perçut aucune réponse, comme si la pièce était vide.

— Ouvre, Yani, reprit-il, j'ai trop de chagrin de t'avoir fait de la peine… Et puis, c'est l'heure de coucher les jumelles.

Yani se décida à tourner la clef dans la serrure. Elle avait beaucoup pleuré en silence, ses paupières étaient *boursouflées* (3) et rouges. Elle se jeta contre son père en sanglotant. M. Hornier se sentit très malheureux. Il lui caressa les cheveux en répétant :

— Ma petite Yani, ma petite Yani !...

Il l'entraîna vers le divan où ils s'assirent côte à côte, Yani, la tête posée contre l'épaule protectrice de son père.

— Yani, je ne suis qu'un maladroit. Pardonne-moi. Pense au désarroi de maman. Elle voulait t'emmener là-bas. C'est moi qui ai insisté... pour ton bien, pour ton avenir. Imagine-toi dans une petite ville d'Iran, où on ne parle pas un mot de notre langue. La vie ne serait pas gaie pour toi. Le plus grand des sacrifices, c'est nous qui le supporterons. Quand nous reviendrons, notre existence à tous sera tellement plus facile. D'ailleurs, qui sait si tu ne viendras pas nous rejoindre, un jour. Une fois sur place, je verrai s'il est possible de s'installer à Téhéran même où existe une école française.

— Oui, soupira Yani, je comprends... mais je ne veux pas aller à Saint-Etienne. Je n'aime pas tante Angèle.

— Tu as pourtant passé une semaine chez elle, l'an dernier.

— Une semaine qui m'a parue interminable. Je me suis ennuyée à mourir... Et puis, elle n'aime pas les chats.

— Comment le sais-tu ?

— Un jour, celui d'une voisine de palier s'était introduit dans sa cuisine. Elle l'a frappé avec la casserole qu'elle tenait. Elle supporterait peut-être Flonflon, mais sans l'aimer... et c'est comme si elle ne m'aimait pas, moi.

— Ne sois pas *excessive* (4), Yani. Si tante Angèle est devenue *entière* (5) de caractère, elle a des excuses. Pense au malheur qui a bouleversé sa vie. Elle était mariée depuis deux ans à peine quand son mari, mon frère aîné, est mort. Depuis quinze ans, elle vit seule, sans enfants. Tu lui tiendrais compagnie. Son caractère se transformerait.

Yani ne répondit pas. Elle poussa un long soupir puis entoura de ses bras le cou de son père :

— C'est bien, papa, j'irai chez tante Angèle, mais il faut me promettre, quand tu seras là-bas, de chercher le moyen de me faire venir avec vous.

— Promis, Yani.

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

(1) *Tout de go :* Tout de suite, sans préparation.

(2) *Recoller les morceaux :* Au sens figuré c'est réparer une sottise.

(3) *Boursoufflées :* Les paupières de Yani étaient gonflées, à cause des larmes.

(4) *Excessive :* Être excessive c'est avoir des sentiments très vifs, trop violents soit dans la joie soit dans la peine.

(5) *Entière :* Sens figuré : La tante avait des idées bien arrêtées. Elle supportait mal la contradiction.

4 - LE GRAND DÉPART

Le contrat était signé, le départ fixé au dix-neuf novembre. Après la promesse de son père, Yani s'était fait une raison. Quant à dire qu'elle n'avait pas le cœur gros ?...

Ce qu'elle éprouvait était étrange. Les premiers jours, elle avait ressenti une immense peine à la pensée d'être privée de ses parents. A présent, c'était à ses deux petites sœurs qu'elle songeait. Elles lui manqueraient terriblement. Elle s'était tellement occupée d'elles. Elle les *choya* (1) tant qu'elle put, puisant dans ses économies pour leur acheter des jouets.

M. Hornier hésita beaucoup au sujet de l'appartement. Tout d'abord, il avait songé à *résilier le bail* (2) afin de supprimer la charge d'un local qui resterait inoccupé pendant trois ans. Mais dans ce cas, il faudrait enlever le mobilier, le transporter dans un garde-meuble, ce qui coûterait cher... De plus, chaque été, pour les vacances, où logerait-on ?

Finalement, maman obtint qu'on garderait le logement.

— Puisque nous ne conservons pas la voiture, dit-elle, le prix de sa vente couvrira le montant du loyer... du moins pendant quelques mois.

Cette solution réjouit Yani. Il lui sembla qu'en conservant l'appartement, c'était quelque chose de sa famille qui restait. Le détachement serait moins cruel.

Les derniers jours furent pris par les préparatifs et les formalités de toutes sortes. Yani aida maman à ranger des affaires, à confectionner des housses pour garantir de la poussière les meubles et objets les plus fragiles.

Je n'ai aucune idée de ce que je dois emporter comme vêtements, dit Mme Hornier à sa fille. On dit que le climat est rude en Iran, avec des hivers froids et des étés torrides. Pourvu que je m'habitue à ce pays. Tu vois, Yani, si c'était à refaire, je crois que j'hésiterais.

L'avion devait décoller de l'aérodrome de Lyon à 11 heures quinze, à destination de Roissy, près de Paris, où les voyageurs prendraient un long courrier qui, d'un seul coup d'aile, franchirait les *quelque* (3) cinq mille kilomètres.

M. Hornier avait commandé un taxi pour 10 heures moins le quart, c'est-à-dire un bon moment après l'arrivée de la tante Angèle qui devait venir de Saint-Etienne pour s'occuper de Yani et accompagner les voyageurs, avec sa nièce, jusqu'à l'aéroport où se feraient les derniers adieux.



Or à 9 heures et demie, tante Angèle n'était pas encore là. Pourtant, elle avait dû partir tôt de Saint-Etienne. Ne s'était-elle pas réveillée à temps ?... Son train avait-il du retard ? Le *trolley-bus* (4) de la Guillotière était-il pris dans un embouteillage ?

10 heures moins 20 !... 10 heures moins 10 ! Toujours pas de tante Angèle. Fidèle au rendez-vous, lui, le taxi était déjà rangé le long du trottoir.

— Je suis désolé, dit papa à Yani. Nous ne pouvons pas repousser davantage le départ. Il faut que tu restes ici à attendre ta tante. Elle trouverait porte close.

— Oh ! papa, supplia Yani, je veux être avec vous jusqu'au dernier moment. Je ne veux pas rester toute seule dans cette maison vide.

Maman, prise d'angoisse, serra sa fille dans ses bras, incapable de cacher ses larmes.

— Patientons encore ; la tante va sûrement arriver.

Dix nouvelles minutes s'écoulèrent. Le chauffeur s'énervait.

— Si vous ratez votre avion ce ne sera pas ma faute.

Il fallait donc se quitter là, sur le trottoir. Yani sentit ses nerfs craquer.

— Non, je ne peux pas... je ne peux pas. Laissez-moi monter avec vous...



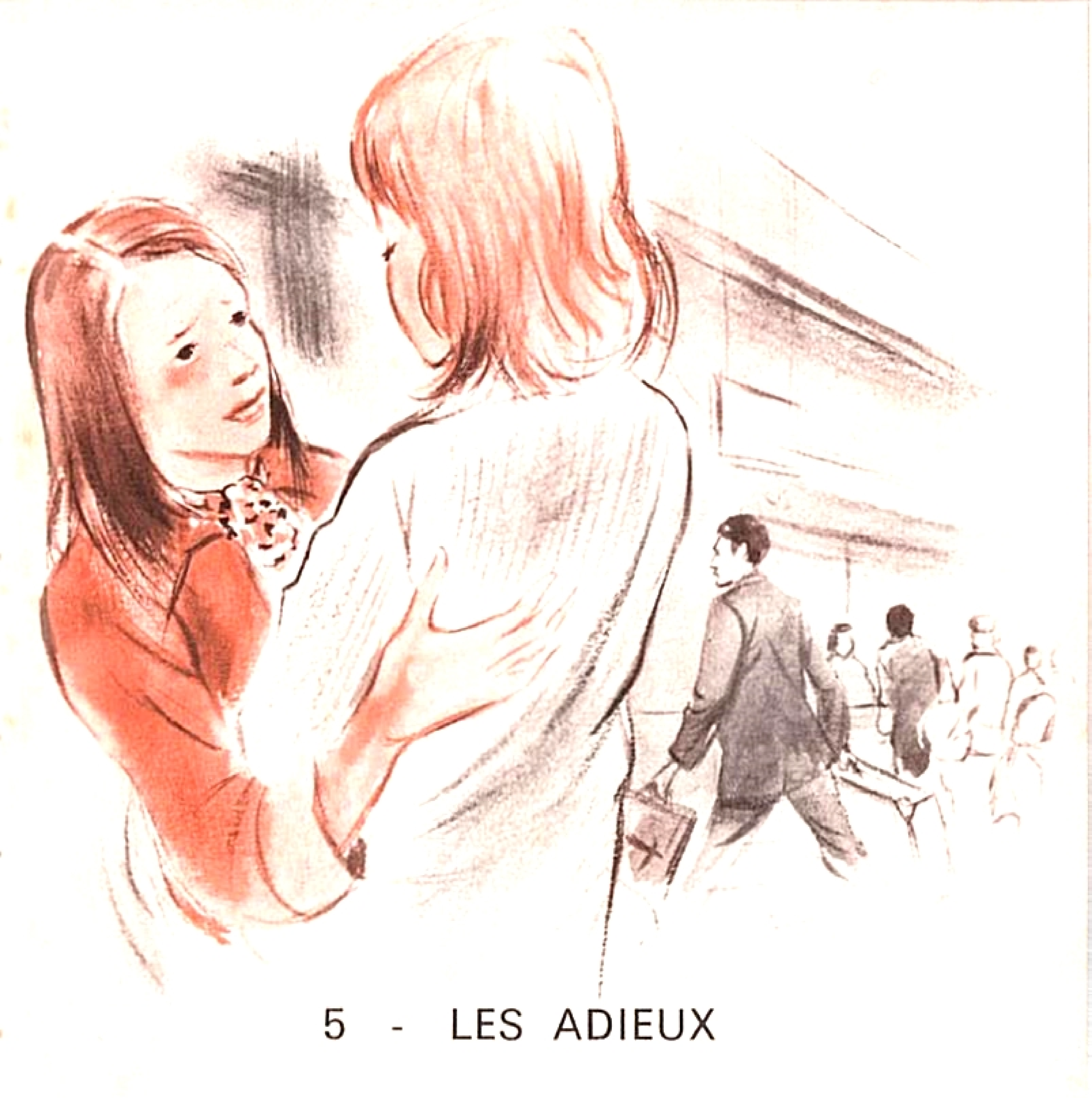
LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

(1) *Choya* : Choyer un enfant c'est le gâter, le dorloter, lui procurer toutes sortes de petits plaisirs, s'occuper beaucoup de lui.

(2) *Résilier un bail* : C'est mettre une fin à un accord de location. Renoncer à l'appartement.

(3) *Quelque* : Dans le texte, ce mot ne signifie pas plusieurs mais environ. C'est pourquoi il ne prend pas de marque du pluriel.

(4) *Trolley-bus* : Autobus qui fonctionne non pas avec un moteur à essence mais avec le courant électrique qu'il prend à l'aide d'une perche nommée « trolley », sur des fils tendus au-dessus de la rue.



5 - LES ADIEUX

Maman n'eut pas le courage de l'en empêcher. Yani grimpa dans le taxi, chargé de bagages jusque sur la galerie du toit. Elle s'assit à l'arrière, Mireille sur ses genoux, tandis que maman prenait Diane sur les siens.

Durant tout le trajet, personne ne souffla mot... sauf le chauffeur qui *maugréait* (1) dans les embouteillages et devant les feux rouges.

Enfin, on arriva à l'aérodrome de Satolas. Il était près de onze heures, c'est-à-dire grand temps de procéder à l'enregistrement des gros bagages. Tandis que papa s'en occupait, maman, affolée à l'idée que Yani allait se retrouver seule dans cet immense hall, serra sa fille contre elle.

— Ma petite Yani ! si j'avais su ! Si j'avais prévu ce *contretemps* (2) ! Tiens voici de l'argent. Tu prendras un taxi qui te ramènera tout de suite à la maison... et si par hasard tante Angèle n'était pas encore arrivée, tu demanderas l'hospitalité à nos voisins de palier, les Rebattet.

— Ne t'inquiète pas, maman ; je saurai me débrouiller. Je peux très bien l'attendre chez nous puisque j'ai les clefs de l'appartement. Je ne suis tout de même plus une gamine.

— Je sais, Yani, mais j'ai tellement de remords, à présent, de te laisser. Ah si c'était à refaire !...

Maman paraissait si bouleversée que Yani, très émue, lui sauta au cou :

— Je sais bien, maman, que ce n'est pas de votre faute, à papa et à toi. Et je sais aussi combien vous m'aimez. Ne t'en fais pas, va !

Papa revenait d'enregistrer les bagages quand une sonnerie tinta dans le hall, suivie de cet appel, *distillé d'une voix suave* (3) :

— Vol 207 d'Air-France, à destination de Paris. Les passagers sont invités à se rassembler devant la porte nº 9.

C'était la séparation. Yani souleva tour à tour dans ses bras, Mireille et Diane, pour les embrasser, puis se laissa *étreindre* (4) par ses parents. Maman était si émue que sa voix tremblait. Yani, elle aussi, avait envie de pleurer mais elle ne voulait pas aggraver les regrets de sa mère.

— Faites bon voyage, dit-elle simplement comme si ses parents partaient pour un court déplacement. Ecrivez-moi dès votre arrivée.

— Nous t'enverrons un télégramme chez la tante Angèle, dit papa qui, bouleversé lui aussi, mais ne voulant rien en laisser paraître, désirait abréger les adieux.

Diane sur un bras, Mireille sur l'autre, tandis que maman suivait avec les bagages à main, il se dirigea vers la porte nº 9. Cependant, au moment de franchir ce seuil qui *consommerait* (5) la rupture, maman lâcha ses deux petites valises et eut un mouvement de recul. Elle se précipita vers sa fille pour l'embrasser une dernière fois.

— Yani ! Ma petite Yani !...

La scène était si émouvante qu'une dame qui venait d'accompagner son mari à l'aéroport, s'approcha :

— Excusez-moi, dit-elle. Si j'ai bien compris votre fille va se retrouver seule dans ce hall. Voulez-vous que je m'occupe d'elle ?

— Oh ! madame, protesta maman.

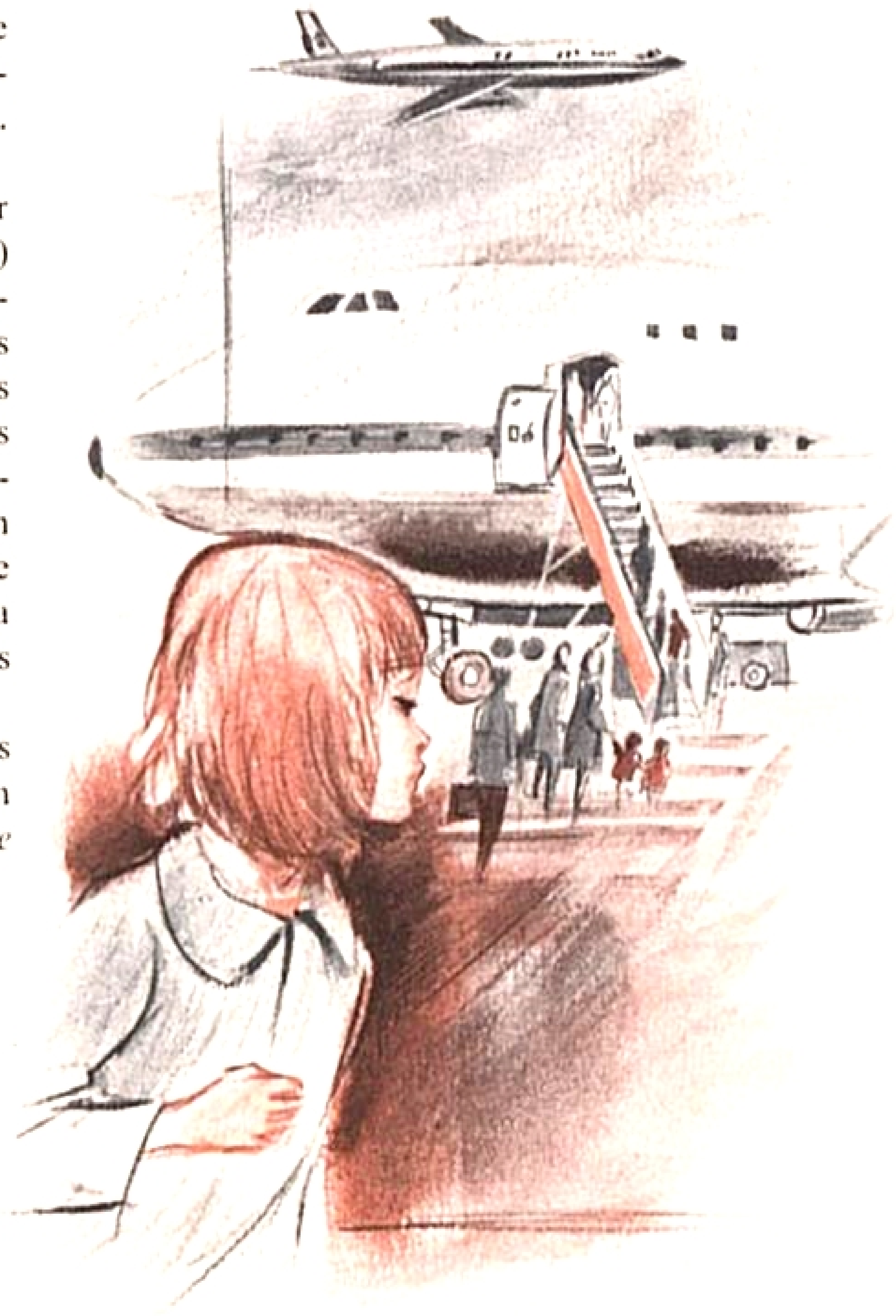
— Je comprends votre désarroi. Je suis venue en voiture. Si vous voulez, je reconduirai votre fille chez vous... Vous êtes de Lyon ?

— Oui, de Lyon, 12, rue Jean-Latour... Oh ! madame, vous êtes trop bonne... Merci.

Soulagée, Mme Hornier embrassa une *ultime* (6) fois sa fille et courut reprendre ses bagages restés près de la porte. A travers les vitres, Yani vit ses parents s'éloigner, se retournant sans cesse de son côté, mais incapables de lui faire un signe de la main, à cause de leurs bras encombrés.

Puis, tout à coup, ils disparurent à l'angle d'un bâtiment pour gagner *l'aire* (7) d'envol.

C'était fini.



LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

(1) *Maugréait* : Maugréer, c'est s'emporter, se mettre en colère, manifester sa mauvaise humeur.

(2) *Contre-temps* : Un événement imprévu qui contrarie les projets.

(3) *Distillé...* : Dit, prononcé, débité lentement comme dans une distillation (opération dans laquelle le liquide obtenu coule goutte à goutte).

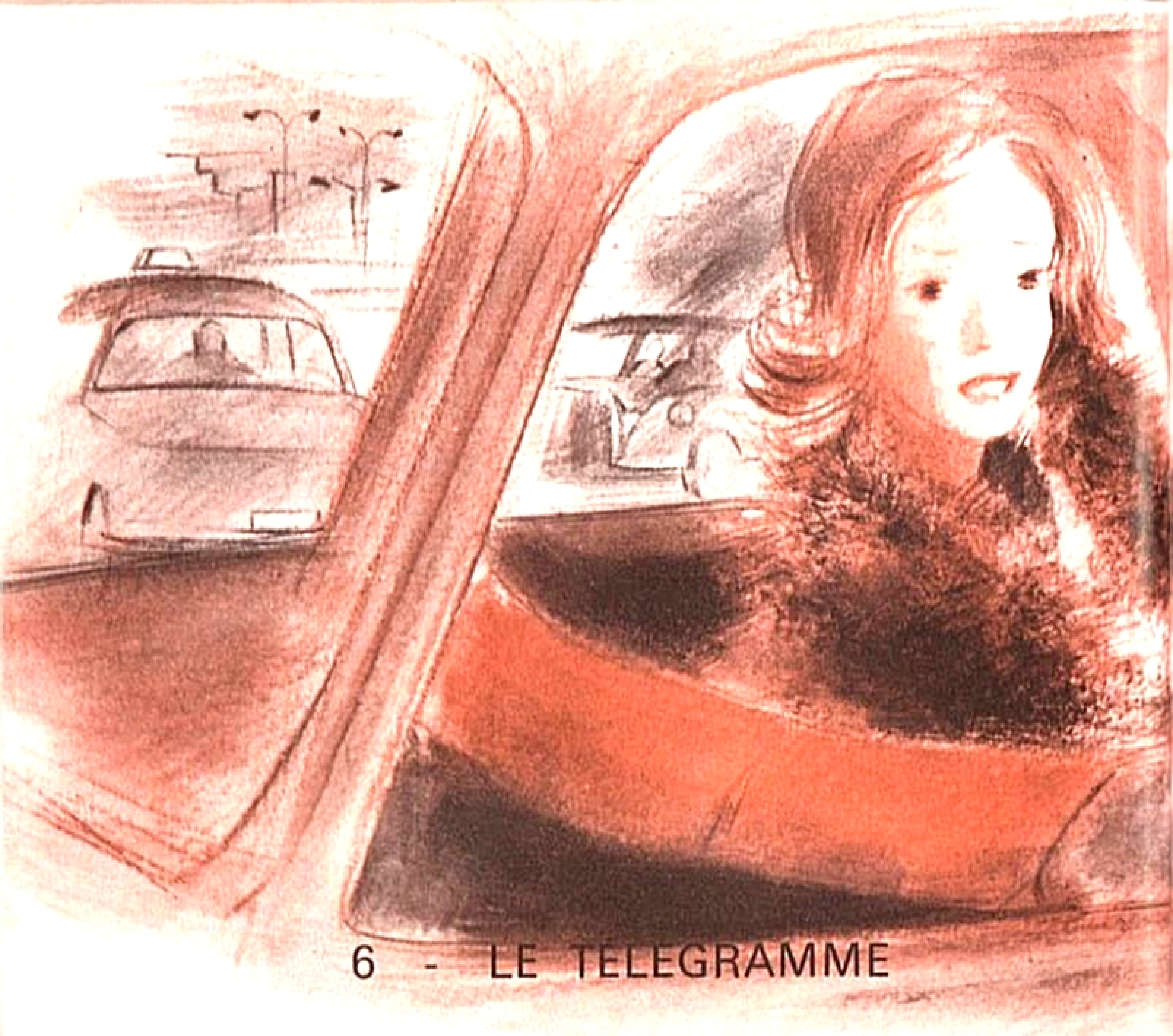
— ... *d'une voix suave* : D'une voix très douce.

(4) *Étreindre* : Serrer très fort dans ses bras.

(5) *Consommerait* : (Sens figuré) qui amènerait, qui provoquerait la rupture.

(6) *Ultime fois* : Une toute dernière fois.

(7) *Une aire* : Une surface de terrain plate et nue. Autrefois on battait le blé sur une aire.



6 - LE TÉLÉGRAMME

C'était fini, Yani ne reverrait pas ses parents avant de longs mois. Elle se raidit pour rester *crâne* (1). Poussant sa gentillesse à l'extrême, la dame lui proposa de monter sur la terrasse pour voir décoller l'avion.

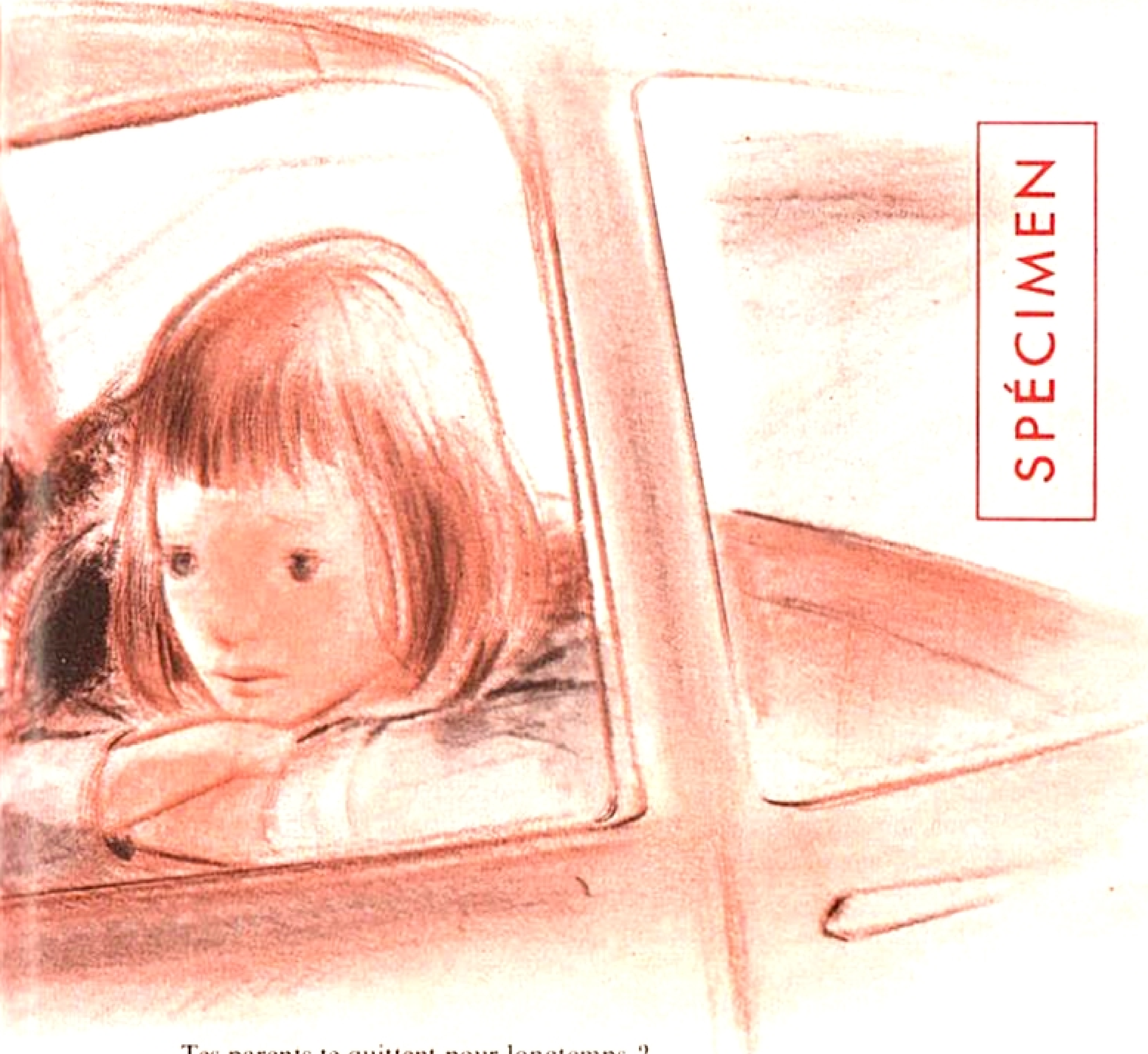
— Non, répondit Yani, je ne veux pas abuser de votre complaisance. Je préfère rentrer tout de suite chez moi.

La dame, qui était jeune, vêtue d'un manteau de fourrure gris n'insista pas. Elle conduisit Yani vers le parking où elle déverrouilla les portières d'une voiture de sport *capitonnée* (2) de cuir fauve.

— Assieds-toi à côté de moi. Où est cette rue Jean-Latour ?

— Dans le quartier de la Guillotière, une petite rue qui débouche dans l'avenue Jean-Jaurès.

La dame démarra. Elle conduisait vite mais prudemment. Entendant Yani soupirer, elle demanda :



— Tes parents te quittent pour longtemps ?

— Pour un an. Ils partent en Iran.

— Ah ! en Iran ?... Un pays merveilleux. J'ai rapporté de là-bas de splendides tapis persans.

— Vous êtes allée si loin ?

— Ce n'est pas très loin. A peine sept heures de vol. Les distances ne comptent plus, aujourd'hui. Téhéran possède de magnifiques palais... Pourquoi tes parents ne t'ont-ils pas emmenée ?

Yani raconta dans quelles circonstances son père se rendait là-bas, non pour un *voyage d'agrément* (3) mais pour travailler.

— Et qui s'occupera de toi, pendant ce temps ? demanda la dame.

— Une tante. Elle devait être là. Je ne comprends pas pourquoi elle n'est pas arrivée à temps. C'est pour cela que je suis pressée de rentrer.

Les faubourgs traversés, la voiture entrait déjà dans Lyon. Elle suivit les quais du Rhône, jonchés de feuilles mortes, déboucha dans l'avenue Jean-Jaurès et obliqua vers la petite rue Jean-Latour.

— C'est là ! dit Yani en désignant une maison déjà ancienne. Nous habitons au deuxième.

— Veux-tu que je t'accompagne là-haut ?

— Non, non, protesta Yani, je ne veux pas vous donner cette peine.

Elle remercia vivement et sauta hors de la voiture qui redémarra aussitôt. Elle monta alors *diligemment* (4) l'escalier, certaine de trouver tante Angèle devant la porte. Personne ! Elle en reçut un choc au cœur et se sentit perdue. Il était un peu plus de midi. Qu'était-il arrivé à la tante ? Elle se dit :

— Si elle avait eu le téléphone, je serais tout de suite allée chez les voisins demander la permission de passer un coup de fil, pour savoir si elle est bien partie ce matin de Saint-Etienne.

Les doigts tremblants, elle introduisit la clef dans le trou de la serrure et ouvrit. Trop longtemps resté seul, Flonflon se précipita dans ses jambes en ronronnant. Elle le prit dans ses bras pour le caresser... et fondit en larmes. D'un seul coup, son beau courage venait de crouler.
Elle s'assit sur son divan, Flonflon sur ses genoux, se demandant ce qu'elle devait faire. Jamais l'appartement ne lui avait paru aussi grand, aussi vide, bien que tout fût resté en place.

Il était 2 heures et elle n'avait pas encore bougé quand des pas s'arrêtèrent devant la porte. La sonnerie tinta. Enfin, tante Angèle arrivait ! Elle se précipita pour ouvrir et se trouva nez à nez avec un *préposé* (5) des postes.

— Mademoiselle Janine Hornier ?

— C'est moi !

— Un télégramme...

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

(1) *Crâne :* Être crâne c'est avoir du cran, c'est-à-dire savoir se montrer courageux devant une difficulté, une peine.

(2) *Capitonnée de cuir fauve :* Très bien rembourrée et recouverte de cuir de la couleur d'une bête fauve.

(3) *Voyage d'agrément :* Voyage que l'on fait pour son plaisir, pour visiter un pays par exemple.

(4) *Diligemment :* Avec diligence ; c'est-à-dire rapidement, avec promptitude.

(5) *Un préposé :* Un employé des postes.

7 - LES MILITAIRES

Fébrilement (1), elle décacheta le papier bleu et déchiffra ces mots, tapés à la machine, sur une étroite bande blanche.

IMPOSSIBLE VENIR LYON. STOP. T'ATTENDS
SAINT-ETIENNE. STOP. ANGÈLE HORNIER.

Elle relut trois fois ce *laconique* (2) message puis, regardant de nouveau l'adresse, s'assura qu'il lui était bien destiné, à elle. Pourquoi tante Angèle n'avait-elle pu venir ? Que lui était-il arrivé au dernier moment ?

Elle s'interrogea, *perplexe* (3). Cependant, au lieu de sombrer dans le désarroi, elle se ressaisit. Tante Angèle avait écrit ; c'était l'essentiel. Il ne lui restait plus qu'à partir pour Saint-Etienne. Par exemple, comment emporter tous ses bagages ? Elle avait compté sur la tante pour l'aider. Elle n'avait pas trois mains pour porter à la fois ses deux valises et le panier d'osier de Flonflon.

— Tant pis, je ne vais prendre qu'une seule valise, la plus grande, en ne choisissant que des affaires indispensables. Au besoin je reviendrai plus tard pour le reste.

Elle fit le tri et rangea dans son armoire ce qu'elle ne prenait pas. Elle ignorait les horaires des trains entre Lyon et Saint-Etienne. Il y en avait sûrement un en fin de journée. Elle regarda sa montre :

— 3 heures et demie ! Oui, je vais partir dès ce soir.

Sur le coup, pour perdre moins de temps, elle pensa à frapper chez ses voisins qui avaient le téléphone pour leur demander d'appeler un taxi. Elle n'en fit rien. Elle n'aimait pas ces voisins, non pas qu'ils ne fussent pas aimables mais pour une raison sentimentale, parce qu'ils avaient remplacé une famille de Méridionaux des plus sympathique, partie pour Brest un mois plus tôt... et puis, un taxi coûterait cher. Elle avait vu son père donner une grosse somme au chauffeur qui les avait conduits à l'aéroport.

— Non, je ne veux pas commencer par gaspiller l'argent remis par maman.

Sa valise refaite elle chercha à attraper Flonflon. Le chat avait compris qu'on voulait le *séquestrer* (4). Il se réfugia sous le divan d'où elle le délogea à grand peine.

Ainsi sa valise d'une main, son panier de l'autre, elle quitta avec un pincement au cœur l'appartement devenu sans âme.



Dehors, le temps était gris, humide, maussade. Yani releva le col de son manteau puis gagna l'arrêt du trolley-bus, au carrefour de l'avenue Jean-Jaurès. Elle attendit longtemps et se sentit pénétrée par le froid. Enfin, la grosse voiture l'emporta vers la gare. Dix minutes plus tard, elle grimpait les escaliers de la station. Son billet pris, elle jeta un coup d'œil vers le grand panneau, cherchant l'heure du prochain train pour Saint-Etienne. Pas de chance ! Elle devrait attendre jusqu'à 6 heures 10.

Il faisait froid dans le hall exposé aux courants d'air. Elle dansait d'un pied sur l'autre pour se réchauffer.

— Tu grelottes, lui dit une dame. Tu devrais aller dans la salle d'attente.

— Où se trouve-t-elle ?

— Fais poinçonner ton billet et passe sur le quai. Tu verras un écriteau.

Elle gagna donc la salle d'attente, bien chauffée mais *comble* (5) et *empuantie* (6) par la fumée de tabac. Des gens lisaient, d'autres somnolaient avachis sur les banquettes, malgré les éclats de voix et les bruyantes plaisanteries de jeunes soldats qui partaient en permission.

Soudain, Flonflon se mit à miauler désespérément. Tous les regards convergèrent vers le panier d'osier, aux pieds de Yani, restée debout, faute de place. Les militaires éclatèrent de rire, imitant des miaulements :

— Miaou !... Miaou !... Miaou !...

L'un d'eux doué d'une voix *tonitruante* (7), entonna même une chanson où il était question de chats qui se donnaient rendez-vous à la mi-août.

Affolée, rougissant jusqu'au bout des oreilles de se voir la cible de toute la salle, Yani reprit valise et panier et s'enfuit sur le quai.



(1) *Fébrilement :* Avec une hâte fiévreuse.

(2) *Message laconique :* On dit qu'un message est laconique lorsqu'il est très bref et qu'il n'est composé que des mots indispensables : c'est le cas d'un télégramme.

(3) *Perplexe :* Embarrassée, ne sachant que penser, que supposer.

(4) *Séquestrer :* Enfermer quelqu'un contre son gré.

(5) *Comble :* Archi pleine.

(6) *Empuantie :* La salle puait, sentait mauvais, à cause de la fumée de tabac.

(7) *Tonitruante :* D'une voix très forte comparable au tonnerre.



8 - LA VALISE

Le train roule en grondant dans la nuit. Après s'être gelée une demi-heure sur le quai, Yani a trouvé une place dans un compartiment plus rassurant que la salle d'attente. Trois voyageurs seulement l'occupaient : un homme d'une trentaine d'années, en blouson et casquette, une vieille dame chapeautée et une jeune fille, une étudiante sans doute, absorbée par la lecture de *notes polycopiées* (1).

— Attends, dit l'homme à casquette, tu n'es pas assez grande pour hisser ta valise dans le filet.

Il empoigne le lourd bagage qui semble n'être qu'une plume dans ses mains et le place au-dessus de Yani.

— Le panier, dit la jeune voyageuse, je le garde auprès de moi. Merci.

Pauvre Flonflon ! Malheureux d'être *cloîtré* (2), au bout de quelques minutes, il se remet à miauler. Yani se sent de nouveau rougir. Mais si les voyageurs sourient cette fois, c'est d'un air attendri.



— J'aime les chats, dit la vieille dame chapeautée. Il étouffe dans ce panier. Laisse le sortir ; je vais fermer la porte du compartiment, il ne risquera pas de s'échapper.

Soulagée de voir qu'on ne se moque pas d'elle, Yani tire la baguette et soulève le couvercle du panier. Une tête de petit chat apparaît. Flonflon regarde autour de lui sans sortir de sa *geôle* (3).

— Ce n'est qu'un vulgaire *chat de gouttière* (4) dit Yani, comme pour s'excuser, mais il est intelligent et si affectueux.

— Où l'emportes-tu ? demande la vieille dame.

— A Saint-Etienne.

— Tu voyages seule ?

— Je vais chez une tante... Mes parents sont partis... en Iran.

La malheureuse ! Pourquoi a-t-elle prononcé ce dernier nom ? Du coup, l'homme à casquette s'interrompt de lire sa revue et la jeune fille lève les yeux.

— En Iran ?... Si loin ?... Que sont-ils allés faire là-bas ?... Et ils t'ont laissée seule ?

Les questions pleuvent, des questions de curiosité bienveillante. Yani est bien obligée de répondre. La vieille dame s'attendrit.

— Mon Dieu ! toute seule... Tu connais Saint-Etienne ?

— J'y suis déjà allée, mais ma tante a déménagé.

— Où habite-t-elle ?

— Montée des Écuyers.

Les voyageurs se regardent. Tous trois sont de Saint-Etienne ; aucun ne connaît cette montée.

— C'est dans quel quartier ? demande l'homme à casquette.

— Je ne sais pas.

— Ta tante t'attend, à la gare ?

— Elle ne sait pas que j'ai pris ce train.

— Alors, comment vas-tu te débrouiller ?

Yani ne répond pas. Une sourde angoisse lui pince le cœur.

— Tu n'auras qu'à me suivre jusqu'à la sortie, dit l'homme, je t'appellerai un taxi. Le chauffeur saura où dénicher cette montée des Écuyers.

— Oh ! merci, monsieur.

Le voyage est déjà terminé. Saint-Etienne ! Tout le monde descend ! Ce train, qui vient de Paris, déverse sa cargaison humaine sur le quai et le flot de voyageurs s'écoule vers la sortie. Quelle cohue ! *Manu militari* (5), l'homme à casquette a de nouveau empoigné la valise de Yani qui, au dernier moment, a éprouvé des difficultés à *réincarcérer* (6) Flonflon. Pendant ce temps l'homme a disparu dans la foule. Une panique folle s'empare de Yani.

— Un voleur !... Si c'était un voleur !

Elle court, elle court sur le quai, bousculant les voyageurs qui protestent.

— Ma valise !... On m'a volé ma valise !...



LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

(1) *Notes polycopiées :* Notes imprimées avec une machine qui permet de tirer un certain nombre d'exemplaires à la fois (poly signifie plusieurs).

(2) *Cloîtré :* Enfermé comme dans un cloître, un couvent, un monastère.

(3) *Geôle :* Prison.

(4) *Chat de gouttière :* Nom donné aux chats qui n'ont pas de race, aux chats communs, généralement tigrés.

(5) *Manu militari :* (Par la main militaire). C'est-à-dire par la force, sans le consentement de l'intéressé.

(6) *Réincarcérer :* Remettre en prison.



9 - LE TAXI

Elle ne retrouve plus l'homme.

— Ma valise !... Ma valise !...

Soudain, elle croit reconnaître sa casquette à carreaux. Elle se précipite. Non, ce n'est pas lui, mais un vieux monsieur qui ne porte d'ailleurs aucun bagage.

La mort dans l'âme, alors que presque tous les voyageurs ont évacué le quai, elle se résigne à gagner la sortie... Et que découvre-t-elle, près de la guérite du *collecteur* (1) de billets ?... le brave homme à casquette, qui l'attend avec la valise, l'air soulagé, un large sourire au coin des lèvres.

— Eh bien, ma petite ? fait-il d'un ton *gouailleur* (2), tu cherchais des capucines sur le quai ?

— Je... je vous ai perdu. Pourquoi êtes-vous parti si vite ?

— A cause des taxis. A cette heure-là, ils sont pris d'assaut. Si on ne sort pas dans les premiers, on risque d'attendre longtemps.

— Ex… excusez-moi.

L'homme sourit encore.

— Tu ne m'avais pas pris pour un voleur, au moins ?… Tu vois, plus de taxis, mais ceux qui viennent de partir ne tarderont pas à revenir. Poste-toi là et attends.

Là-dessus, l'homme lui tend sa main *calleuse* (3) d'ouvrier et s'éloigne à longues foulées.

Il fait plus froid qu'à Lyon ; une petite pluie zèbre de hachures le cône lumineux des lampadaires. Yani abrite de son mieux, avec un pan de son manteau, le panier d'osier. Enfin, un taxi ! Le chauffeur descend prestement de son siège, saisit valise et panier pour les placer dans le coffre arrière.

— Non, pas le panier ! intervient vivement Yani ; c'est un chat.

— Justement, je ne tiens pas à ce qu'il s'oublie sur ma banquette. Sois tranquille, ma petite, il ne s'étouffera pas… Quelle adresse ?

— Rue Albert-Lebrun… non, montée des Écuyers.

— Sais-tu où tu veux aller, oui ou non ?

— Oui, montée des Écuyers… L'autre, c'était l'ancienne adresse ?

— Quel numéro ?

— Euh !… il me reviendra en route.



Le chauffeur hoche la tête et bougonne :

— Si tous mes clients étaient aussi précis, il n'y aurait plus qu'à lâcher le métier. Tu as de quoi payer la course, au moins ?

— J'ai de l'argent.

Enfin, le taxi quitte la gare. Le trajet paraît interminable. La rue Albert-Lebrun, où la tante habitait *naguère* (4), était beaucoup plus proche. Yani commence à s'inquiéter. De temps à autre, elle se soulève de la banquette pour jeter un coup d'œil vers le compteur. Déjà si cher !... Enfin, le taxi aborde une petite rue en pente, dans un quartier neuf.

— Alors ? ce numéro, il vient ?

— Le 12 !... oui, je crois que c'est le 12.

— Pas trop tôt !... Tu es arrivée.

La voiture stoppe devant une bâtisse de cinq étages. Yani règle le prix de la course, sans oublier le pourboire, bien que ce chauffeur plutôt *rustre* (5) ne le mérite pas.

Elle se retrouve, avec ses bagages, sur le trottoir. Elle s'approche de l'entrée de la maison, essaie de pousser la porte. Celle-ci résiste. Elle se rappelle que dans les immeubles neufs, il faut *montrer patte blanche* (6), c'est-à-dire sonner chez la personne à qui on vient rendre visite. Une vingtaine de boutons sont répartis de chaque côté de l'entrée, près des noms des locataires. Où est celui de sa tante ? Deux fois, trois fois, elle relit les listes. Pas de M[me] Hornier. La tante Angèle n'habite pas là. Pauvre Yani ! Que va-t-elle devenir avec sa valise et son chat ?

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

(1) *Collecteur de billets* : L'employé qui ramasse les billets, à la sortie (qui les collectionne).

(2) *Gouailleur* : Qui aime plaisanter.

(3) *Calleuse* : Une main calleuse est une main durcie par le cal (épaississement de la peau provoqué par le travail manuel).

(4) *Naguère* : Il y a un certain temps, autrefois, avant de venir habiter là.

(5) *Rustre* : Qui manque de bonne éducation. Vulgaire, et même par fois grossier.

(6) *Montrer patte blanche* : Se faire connaître avant de pouvoir entrer quelque part.



10 - LA TANTE ANGÈLE



Cependant, malgré sa sensibilité à *fleur de peau* (1), Yani n'est pas fille à manquer de ressort.

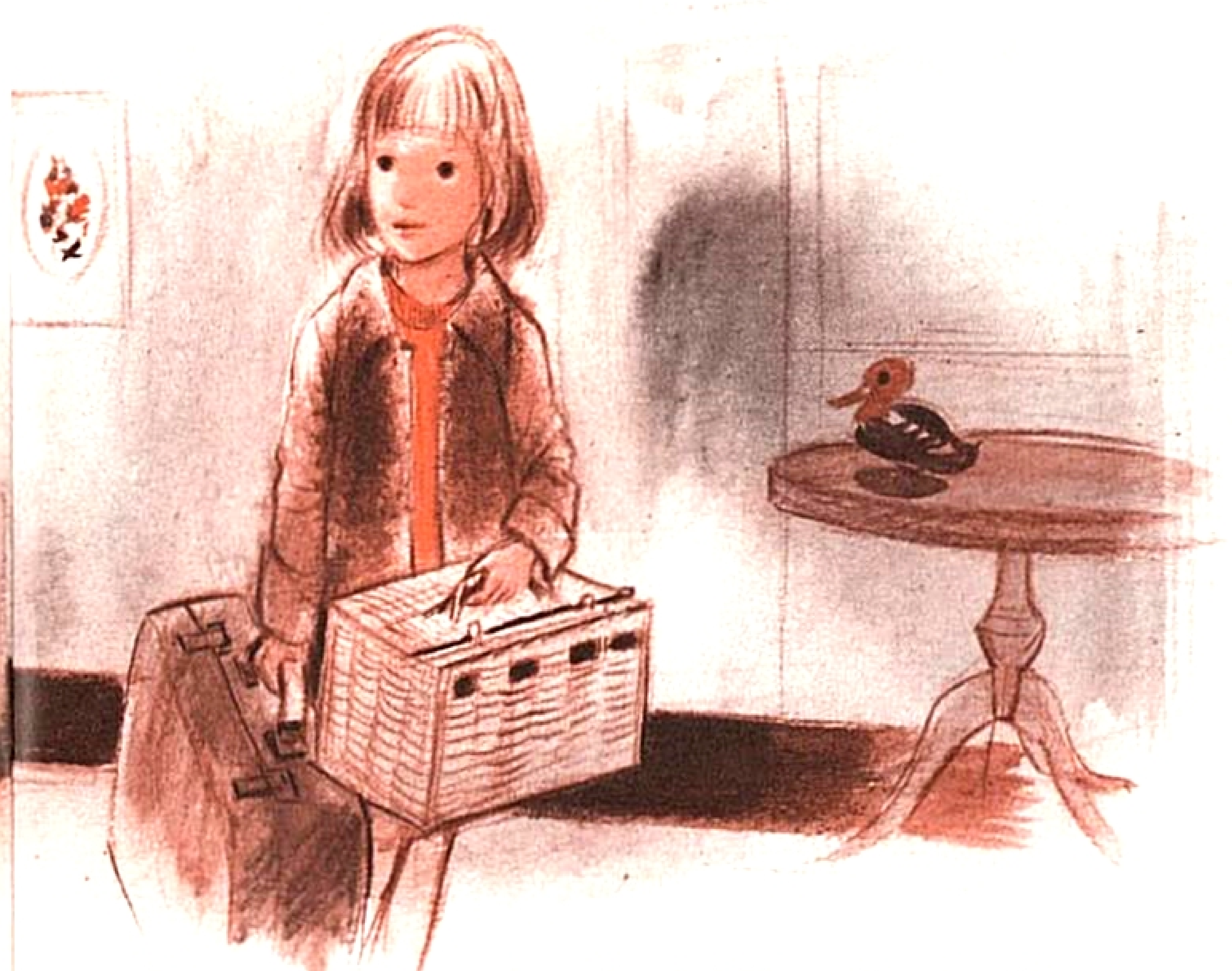
— La rue n'est pas longue. Je vais la suivre d'un bout à l'autre.

Panier d'une main, valise de l'autre, elle déambule le long du trottoir, s'arrêtant devant les autres immeubles qui se ressemblent, sans doute *conçus* (2) par le même architecte. Pas de Mme Hornier au 14, ni au 16, ni au 18.

— Pourtant, se dit-elle pour se rassurer, si j'ai pu oublier le numéro, je suis sûre du nom de la rue.

Enfin, elle pousse un soupir devant le 22. A côté d'un petit bouton noir, elle vient de déchiffrer ce nom : Mme VEUVE HORNIER, 4e étage.

Très vite, elle sonne. Dix ! vingt ! trente secondes s'écoulent. Rien.



Est-ce que ma tante ne serait pas chez elle ? Elle ne m'attend peut-être pas dès ce soir.

Enfin, un *grésillement* (3) annonce le déverrouillage de la porte. Embarrassée de ses bagages, Yani la pousse vite, d'un coup d'épaule, de crainte qu'elle ne se bloque de nouveau. Pas d'ascenseur mais un escalier de faux marbre au fond du vestibule. Essoufflée, elle arrive au quatrième et dernier palier. Sur une porte ce nom : M. et Mme Albert Malburet ; sur une autre : Mlle Dumortier ; sur la dernière : Mme Veuve Hornier. C'est là.

Malgré tout, elle hésite, comme si elle craignait de se tromper, ou de ne trouver personne. Enfin, elle sonne. Quelques secondes encore, puis une voix demande, méfiante, à travers la porte :

— Qui est là ?

— C'est moi, Yani !

La tante Angèle apparaît, les cheveux grisonnants, tirés sur le côté, telle que Yani l'a toujours connue, toujours aussi mince, pour ne pas dire maigre. Une jupe noire et un corsage d'un violet foncé ne sont pas faits pour la rajeunir.

Elle n'a que quarante-cinq ans mais porte davantage. Yani remarque aussitôt qu'elle s'appuie sur une canne et que son pied droit, déchaussé, est entouré d'un pansement.

— Ah ! Yani, te voilà ! Tu as bien reçu mon télégramme ? Je ne t'attendais pas si tôt. Embrasse-moi !

— Que vous est-il arrivé ?

— Un stupide accident. C'est la faute de ces marches trop glissantes. Je me suis foulé la cheville comme je descendais l'escalier pour aller prendre le train. Ce n'est pas grave mais douloureux et je suis quasi *impotente* (4) pour quelques jours... Ah ! je me suis fait beaucoup de souci pour toi. Si j'avais eu le téléphone !... On doit me l'installer mais les services des postes ne sont jamais pressés... Tu as fait bon voyage ? Tu ne t'es pas trompée de train à la gare Perrache ?... Entre et pose ta valise... Qu'y a-t-il dans ce panier d'osier ?

— Mon chat !

A ce mot, la tante réprime mal un froncement de sourcils.

— Ah ! tu l'as amené ?

— Vous aviez dit à papa que je pouvais l'emporter.

— C'est vrai, c'est vrai... mais je pensais que tu aurais préféré le laisser à une camarade... Est-ce qu'il est propre, au moins ?

— Très bien élevé, tante. Il n'a jamais fait de saletés à la maison.

— Par précaution, nous l'installerons dans le séchoir.

Après ses émotions, sa joie d'avoir enfin trouvé la maison, la souriante Yani sent son visage se *figer* (5). Tante Angèle déteste-t-elle les animaux à ce point ? Supportera-t-elle Flonflon ?

Et, à l'intérieur d'elle-même, elle se dit :

— Et moi, me supportera-t-elle ? J'avais oublié qu'elle était bonne mais exigeante.

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

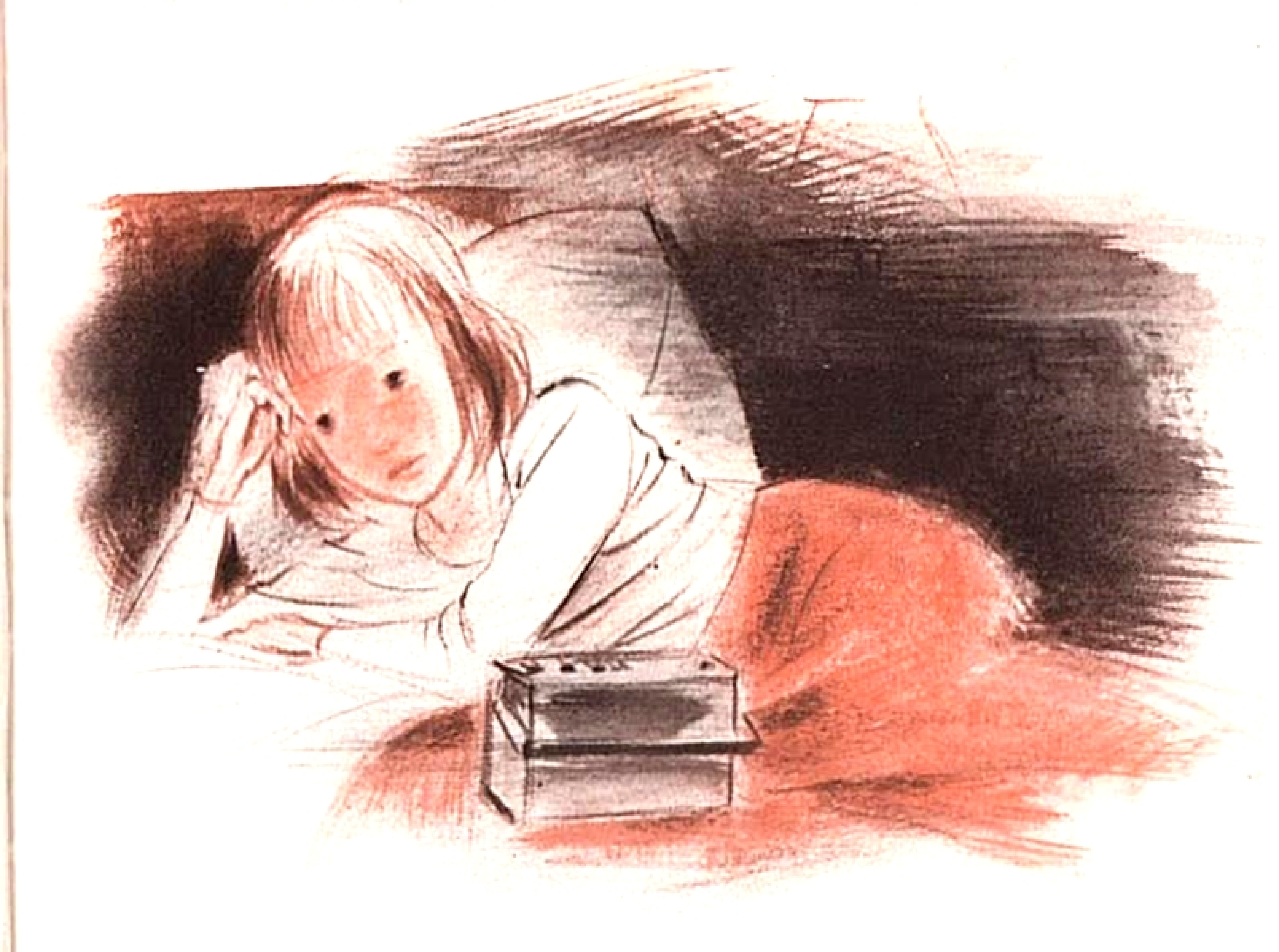
(1) *A fleur de peau :* Une sensibilité à fleur de peau est une sensibilité très vive qui pousse à de violentes et douloureuses émotions comme si les nerfs étaient irrités sous la peau.

(2) *Conçus :* Créés, inventés. (Un architecte est celui qui dresse les plans d'un édifice, d'une maison.)

(3) *Grésillement :* Petit bruit comme ferait le grésil tombant sur une vitre.

(4) *Impotente :* Qui ne peut plus se mouvoir, se déplacer. (Qui n'a plus de « puissance ».)

(5) *Figer :* On dit qu'un liquide fige quand il se refroidit, se solidifie et, par conséquent, devient immobile. Le visage de Yani se fige : il devient immobile.



11 - LA PREMIÈRE NUIT

Yani venait de se coucher. Il était pourtant à peine neuf heures. Mais la tante, qui menait une vie très réglée, ne *badinait* (1) pas sur les horaires. Sitôt les informations terminées à la télévision, elle tournait le bouton et se retirait dans sa chambre.

— Tu vois, avait-elle dit à sa nièce en lui montrant celle qu'elle lui destinait, et où elle avait mis un bouquet de fleurs, comme marque de bienvenue, tu seras mieux ici qu'à Lyon. Tes petites sœurs ne te dérangeront pas. Oublie tes émotions et dors bien.

Dors bien !... Yani était encore trop bouleversée par les événements de cette journée. Pendant ses *tribulations* (2), elle n'avait pas eu le *loisir* (3) de réfléchir. Là au lit, dans le silence, des pensées se mirent à trotter dans sa tête. Elle revit l'aéroport de Satolas, les derniers adieux, les larmes de sa mère et, ultime image, son père portant les jumelles sur ses bras. Sa famille lui manquait déjà, Diane et Mireille surtout, dont elle surveillait le sommeil.

— Seule, je suis toute seule... Bien sûr, tante Angèle me gâtera. Elle sait cuisiner et me fera de bons petits plats mais, en échange, que me demandera-t-elle ? Pourquoi a-t-elle paru si ennuyée que j'aie apporté Flonflon ?... Pauvre Flonflon ! Il aura froid, cette nuit, dans ce séchoir exposé aux courants d'air. J'aurais aimé le garder sur le pied de mon lit. A Lyon, ce n'était pas possible, à cause de Mireille et de Diane qu'il aurait dérangées, mais ici ? Peut-être qu'à la longue, quand elle verra que Flonflon ne commet aucun dégât, tante Angèle me permettra de le garder, la nuit.

Elle soupira.

— Ah ! si les amis de mes parents, les Frioulet, étaient restés à Lyon dans l'appartement en face du nôtre ! Je suis sûre qu'ils m'auraient gardée. Avec eux, je n'aurais pas été malheureuse. !... Titou me taquinait souvent mais Claire, sa sœur, était ma meilleure camarade. En restant chez les amis de mes parents, je n'aurais pas changé mes habitudes. J'aurais continué d'aller en classe avec Claire et nous aurions dormi dans la même chambre.

Elle soupira encore :

— Bien sûr, tout ça n'est qu'idée en l'air. D'abord, les Frioulet sont partis à Brest, ensuite, ils ne sont pas de ma famille.

Elle resta longtemps éveillée, à *ressasser* (4) des regrets inutiles. Puis, elle pensa de nouveau à ses parents, à leur long voyage en avion. A cette heure, ils devaient être arrivés. Mais le vol s'était-il effectué sans *encombre* (5) ? Oh ! si l'appareil avait eu un accident ! Les accidents d'avions sont rares mais catastrophiques. L'appareil avait pu s'écraser en plein désert ou sur les cimes neigeuses de lointaines montagnes.

Cette pensée se mua en une telle *hantise* (6) qu'elle se releva pour fouiller dans sa valise et prendre le transistor qu'elle avait apporté.

Dans l'obscurité, elle tourna les boutons pour capter un poste qui donnerait des informations en langue française. Elle ne tomba que sur de la musique de jazz. Elle poursuivait vainement ses essais quand un rayon de lumière filtra dans sa chambre. Elle se dressa sur son lit. C'était tante Angèle qui entrebaillait la porte.

— Eh bien, Yani, qu'est-ce que j'entends ?... De la musique à minuit passé ?... et quelle musique ! Veux-tu bien dormir !

— Oh ! tante, voulut expliquer Yani, je... je...

Elle n'eut pas le temps de terminer. La porte s'était refermée. Yani éprouva une si lourde peine qu'elle enfouit sa tête dans l'oreiller pour pleurer.



LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

(1) *Badinait :* Badiner signifie habituellement plaisanter. La tante ne plaisantait pas sur les horaires, elle les respectait rigoureusement.

(2) *Tribulations :* Suite de mésaventures, de contrariétés (ce mot s'emploie toujours au pluriel).

(3) *Loisir :* Ici, ce nom n'a pas le sens de plaisir ou distraction. Yani n'avait pas eu le « temps » de réfléchir.

(4) *Ressasser :* Redire toujours les mêmes choses ou y penser sans arrêt.

(5) *Encombre :* Événement, incident qui vient contrarier un projet.

(6) *Hantise :* Une crainte très vive et toujours présente d'un événement fâcheux, d'un accident.

12 - ROBE OU PANTALONS ?

Le lendemain, tante Angèle, qui avait obtenu un congé de son administration (elle travaillait à la *Sécurité sociale* (1)), dit à Yani :

— J'aurais voulu, dès ce matin, te faire inscrire à l'école Berthelot. Malheureusement, impossible de t'accompagner. As-tu tes papiers en règle ?

— Papa a pensé à tout... et j'ai aussi un certificat de ma maîtresse.

— Naturellement, tu es encore fatiguée, ce matin. On le serait à moins. Je sais, tu écoutais le transistor, cette nuit, par crainte d'un accident. Rassure-toi, ma petite Yani, la radio n'a annoncé aucune catastrophe aérienne... Tu iras donc te faire inscrire cet après-midi. Pour l'instant, tu serais gentille si tu descendais faire les courses. J'ai préparé une liste. Les commerçants sont assez loin d'ici, ce n'est pas comme dans la rue Albert-Lebrun. Que veux-tu ? On ne peut pas tout avoir, la tranquillité et l'épicier à la porte. Tiens, voici le porte-monnaie. Que voudrais-tu comme dessert ? Une tartelette ? un moka ? un baba au rhum ?

— Peu importe, tante, j'aime tout.

— Alors, choisis pour toi ce que tu veux et pour moi un baba.

Yani descendit les quatre étages, un *cabas* (2) au bras. Il faisait très froid. Les flaques d'eau étaient gelées dans les rigoles. Les commerces se trouvaient rassemblés dans un quartier, assez éloigné en effet. Les commissions faites, Yani remonta la dure côte des Écuyers. Malgré sa cheville foulée, la tante passait l'aspirateur dans la salle de séjour.

— Oh ! laissez-moi faire, dit Yani.

— Ce n'est pas ton travail, mon enfant... et puis, je ne supporte pas qu'il reste la moindre miette, le moindre poil de chat sur la moquette. Va plutôt ranger tes affaires dans ton placard.

La tante Angèle n'avait pas *omis* (3) les poils de chat, preuve qu'elle admettait mal la présence de Flonflon. Pourtant, celui-ci restait le plus souvent couché dans la corbeille à linge qu'il avait tout de suite adoptée. Yani se garda bien de la moindre remarque.

Le ménage terminé, elle aida à l'épluchage des légumes. Puis, à midi et demi, exactement, la tante et la nièce passèrent à table, dans la cuisine, pour ne pas salir la salle de séjour. Flonflon eut tout de même la permission de s'asseoir sur un tabouret à côté de sa maîtresse.



Tante Angèle était bavarde. Elle aimait poser des questions... mais n'écoutait guère les réponses. Yani lui raconta le départ de ses parents. Puis, elle-même, parla de son travail à la Sécurité Sociale, de son installation, au dernier étage de cet immeuble, pour n'être pas dérangée par les voisins du dessus.

Elle s'exprimait d'une voix lente et douce qui *contrastait* (4) avec son *comportement* (5) autoritaire. Quand, la vaisselle terminée Yani se prépara pour l'école, tante Angèle lui dit gentiment avec le sourire, mais fermement :

— Voyons, tu ne vas pas aller en classe en pantalons ?

— Pourtant tante, nous en portions presque toutes à Lyon.

— Ici, également... mais ce n'est pas une raison.

— Dehors, il fait très froid.

— Dans ma jeunesse aussi les hivers étaient vifs. Cela ne nous empêchait pas de sortir en jupe. Une fille est une fille, un garçon un garçon. Voyons ma petite Yani, tu ne veux pas me faire plaisir, à moi qui t'aime bien ?

— Si tante... mais je ne pensais pas...

— Va vite te changer si tu ne veux pas être en retard.



LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

(1) *Sécurité Sociale :* Organisme, administration qui s'occupe de verser aux malades, aux accidentés du travail, les sommes dépensées chez le médecin et le pharmacien.

(2) *Cabas :* Panier à provisions, le plus souvent en paille tressée.

(3) *Omis :* Omettre c'est ne pas faire quelque chose qu'on devait exécuter, soit volontairement soit involontairement. Ne pas confondre avec oublier qui signifie, ne plus penser à faire ce quelque chose.

(4) *Contrastait :* Ce mot est parent de « contraire ». La tante paraissait douce, à cause de sa voix, mais elle était, au contraire, très autoritaire.

(5) *Comportement :* C'est la façon de se conduire, de se montrer dans ses actes, tel qu'on est.



13 - MIAOU ! MIAOU !...

Quand elle arriva devant l'école, une nuée de garçons et de filles *jacassaient* (1), le cartable sous le bras. A deux ou trois exceptions près, toutes les filles portaient des pantalons. Yani se sentit gênée et eut envie de rebrousser chemin. Mais qu'aurait dit tante Angèle ?

Enfin, la concierge vint ouvrir les grilles. Les élèves *s'égaillèrent* (2) dans la cour, poussant des hurlements de Sioux, sans se préoccuper d'elle, Yani, comme si elle n'existait pas. Elle en éprouva plus amèrement sa solitude. Cependant, la voyant plantée sous le préau, un garçon aux cheveux roux, mal peignés, le visage *tavelé* (3) de son, s'approcha d'elle.

— On ne t'a jamais vue !... Tu es nouvelle ?

— Oui... je viens de Lyon.

— Dans quelle classe étais-tu ?

— Au cours moyen deuxième année.

— Ça tombe bien, moi aussi. Il y a deux classes de C.M.2 dans l'école. Viens dans la mienne. Nous ne sommes pas nombreux. C'est justement la directrice qui la fait. Comment t'appelles-tu ?

— Janine... mais on me dit Yani.

— Moi, c'est Walisky, un nom à coucher dehors. En classe, même la maîtresse m'appelle Rouquet... à cause de mes cheveux. J'aime mieux ça. Tiens écoute la sonnerie. C'est la rentrée, suis-moi.

Rouquet la poussa vers les rangs et elle pénétra avec lui dans la classe.

— Une nouvelle élève, madame, clama Rouquet en s'approchant de l'institutrice. Elle vient de Lyon. Elle était au C.M.2 et elle s'appelle Yani.

— Suffit Rouquet, dit la maîtresse, de quoi te mêles-tu ? Elle peut s'exprimer elle-même, je suppose.

Et, lui *intimant* (4) l'ordre de gagner sa place :

— Va t'asseoir et tiens-toi tranquille, toi qui as toujours la bougeotte.

Yani pensa que ce n'était peut-être pas un bon élève et qu'elle avait eu tort de se laisser guider par lui. Pourtant, il était bien sympathique.

— Comment se fait-il, demanda tout de suite la maîtresse à la nouvelle élève, que tes parents ne soient pas venus te présenter ?

— Je suis arrivée hier soir chez ma tante. Elle s'est foulé la cheville.



— Et ton père... ou ta mère ?

— Ils viennent de partir très loin... en Iran.

— En Iran ?

Détachant son regard de Yani, la maîtresse le reporta sur sa classe.

— Vous entendez mes enfants, en Iran ! Qui peut nous dire où se trouve l'Iran ?

Une main se leva, très haut, claquant des doigts, la main de Rouquet.

— Moi, m'dame !... A côté de l'Angleterre.

— Décidément Rouquet, tu ferais bien de tourner la langue sept fois dans ta bouche avant de parler. Tu ne confondrais pas avec l'Irlande par hasard ?

Rouquet se rassit, sans pour autant paraître *penaud* (5), satisfait au contraire d'avoir dit quelque chose. La maîtresse fit alors accrocher une carte de l'Asie et montra l'Iran, un pays trois fois grand comme la France, dont la capitale s'appelait Téhéran et qui était surtout riche par son pétrole.

— Et savez-vous comment on nomme son empereur ?... ajouta-t-elle. Il se nomme le « shah ». J'épelle s, h, a, h. On écrit aussi « chah », c, h, a, h.

Des éclats de rire fusèrent dans la classe, ceux de Rouquet plus sonores que les autres. Le chat ! le chat ! chuchotèrent des voix. Puis on entendit plusieurs « miaous » et bientôt se déclencha un concert de miaulements. Yani se crut revenue dans la salle d'attente de Lyon. Mais, cette fois, elle ne s'éclipsa pas. Elle eut même une réaction inattendue. S'approchant d'un tableau, elle prit un morceau de craie et traça en gros caractère :

LE SHAH D'IRAN N'EST PAS UN CHAT.

Du coup, toute la classe se tut... et la première leçon de l'après-midi commença.

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

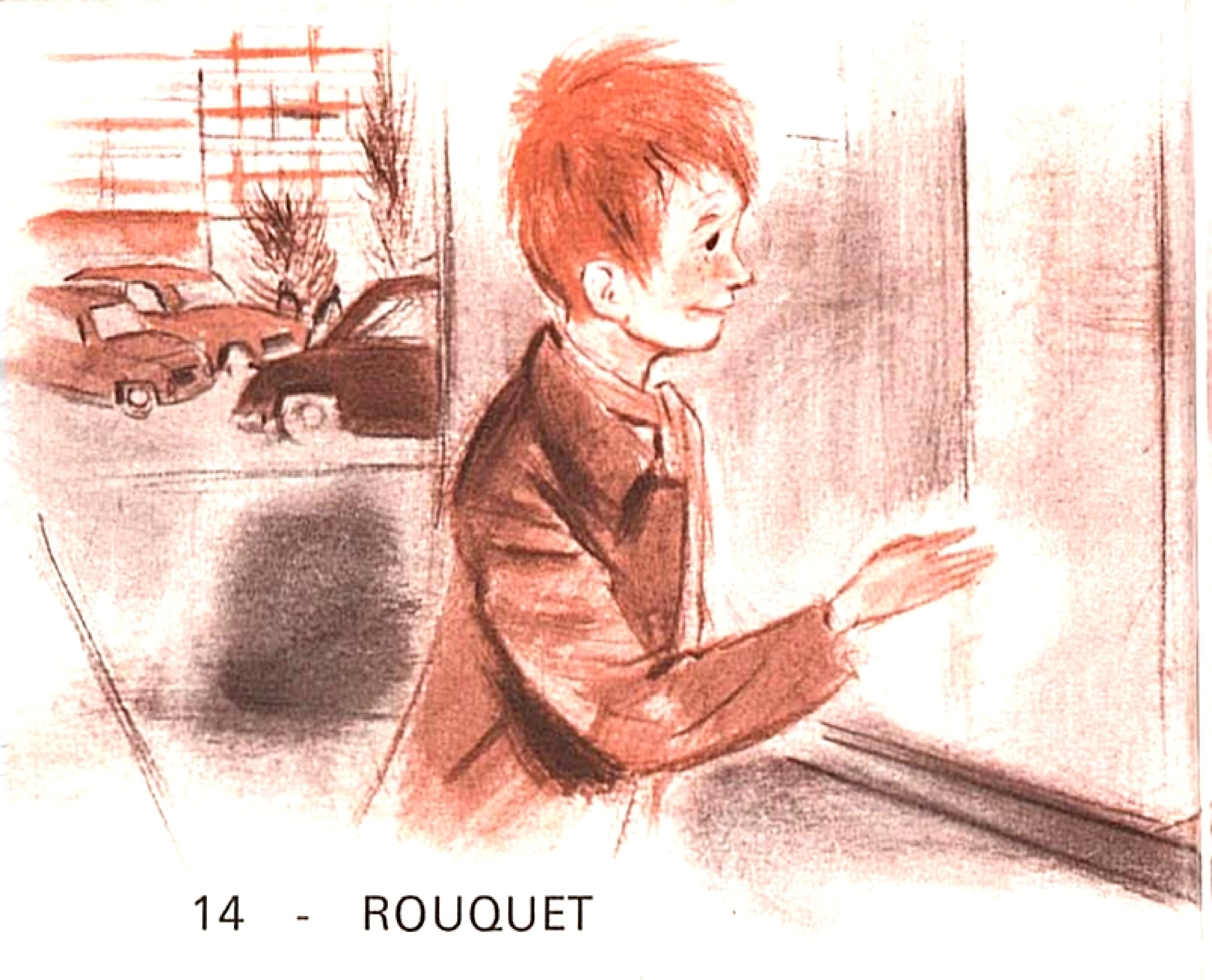
(1) *Jacassaient :* Bavardaient sans arrêt. Le jacassement est le cri de la pie qui passe pour un oiseau très bavard.

(2) *S'égaillèrent :* Se répandirent, se dispersèrent dans tous les coins.

(3) *Tavelé :* Taché (les plaques de rousseur faisaient comme des taches de son).

(4) *Intimer :* C'est donner un ordre qui doit absolument être exécuté.

(5) *Penaud :* Gêné, ennuyé, contrarié, embarrassé.



14 - ROUQUET

Au sortir de la classe, le grand *escogriffe* (1) de Rouquet demanda à Yani :

— Où habites-tu ?

— Montée des Écuyers.

— Mazette ! Un quartier chic. Rien que des maisons neuves. Que fait ta tante ?

— Elle est employée à la Sécurité Sociale.

— Mon père à moi, est mineur de fond. Il est né en Pologne mais il se fera *naturaliser* (2). Veux-tu que je te reconduise chez toi ? Il y a parfois des bagarres à la sortie, entre garçons et filles. Avec moi tu n'as rien à craindre. Je suis maigre comme un clou mais tout en nerfs. Regarde mes biceps ?

Yani sourit et dit :

— Je veux bien.

Pourvu d'une longue paire de jambes en pattes d'araignée, Rouquet prit les devants. Yani eut du mal à le suivre. Arrivé, devant le n° 22 de la montée, il siffla d'admiration.



— C'est drôlement chouette, chez toi. Tu veux que je t'accompagne en haut, histoire de voir ?

— Non, une autre fois, je te remercie.

Il lui serra la main à lui broyer les *phalanges* (3) et dévala la pente comme s'il avait le feu à ses trousses.

De son côté, Yani monta les marches quatre à quatre. Tout l'après-midi, elle avait pensé au télégramme que devait envoyer son père, dès l'arrivée à Téhéran. Elle l'avait déjà attendu en vain toute la matinée.

— Alors, tante, demanda-t-elle vivement en entrant, le facteur est passé ?

— Pas encore de nouvelles, mais un télégramme expédié de si loin peut mettre du temps. Surtout s'il a été envoyé en *différé* (4).

Et la tante ajouta, sans transition, comme si c'était plus important :

— A propos ! J'ai surpris ton chat couché sur le divan de la salle de séjour. Ses pattes ont laissé des traces. Tâche de l'habituer à ne pas quitter sa corbeille. Je tiens à la propreté de mes meubles.

— Bien, tante, j'y veillerai.

Yani passa dans sa chambre et y resta jusqu'au dîner. Lorsqu'elles furent à table, dans la cuisine, l'une en face de l'autre, la tante remarqua :

— Tu n'as pas l'air gaie, ma petite Yani. Ne t'inquiète pas pour le télégramme. Un simple retard.

La dînette terminée, tante Angèle alluma la télévision et se cala dans son fauteuil pour regarder les informations. Les nouvelles terminées, elle tourna le bouton, juste au moment où une speakerine annonçait un western. Yani ne put cacher son désir ; elle adorait les westerns.

— Oh ! tante, si nous le regardions ! J'oublierais mon chagrin.

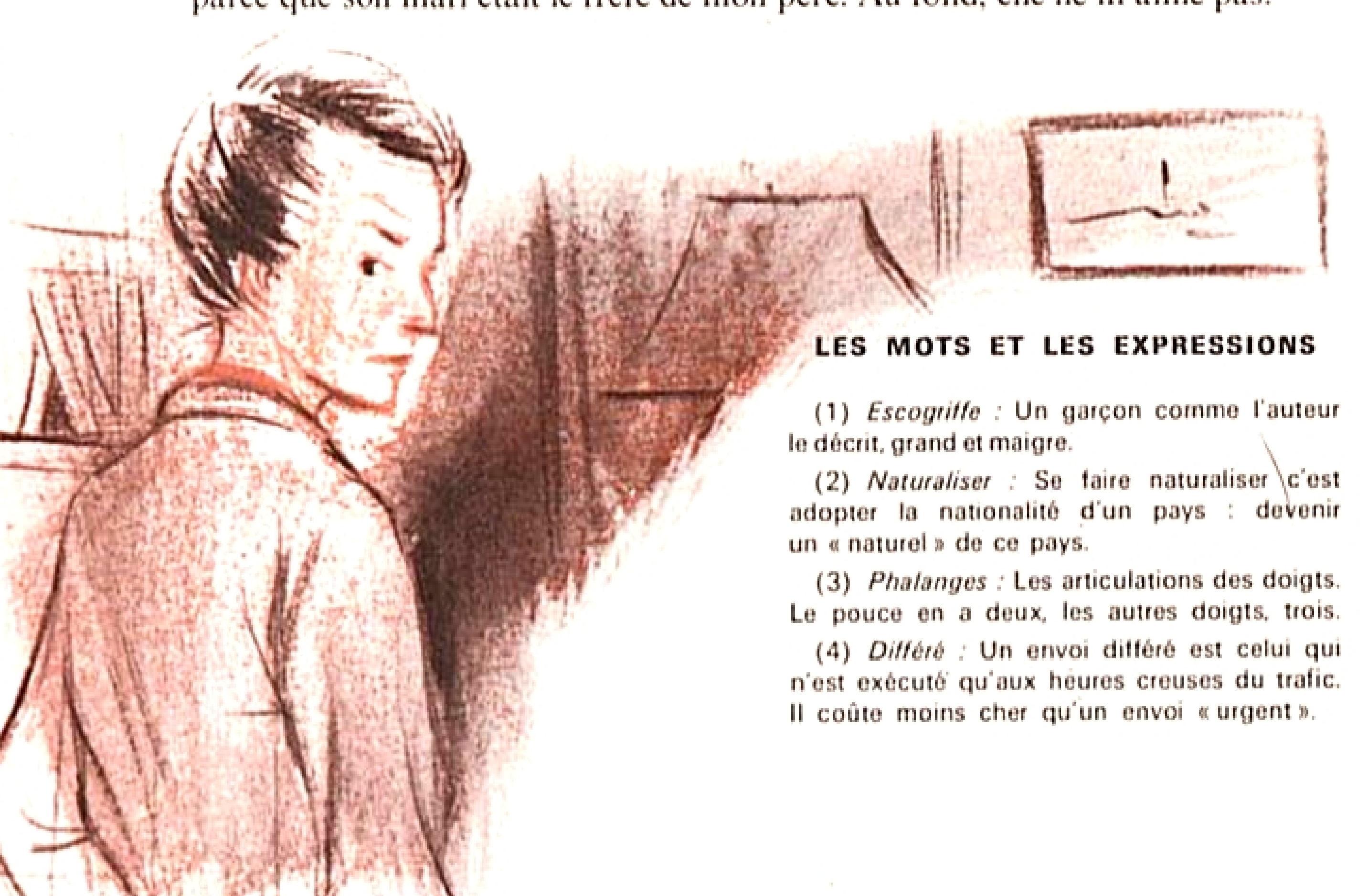
— Il se termine trop tard. A ton âge, on doit se coucher tôt... au mien aussi, d'ailleurs.

— Alors, est-ce que je pourrais prendre Flonflon dans ma chambre, pour la nuit ? Il me tiendra compagnie. Il a froid dans le séchoir.

— Voyons Yani, ne sois pas capricieuse. Les chats de gouttière ne sont pas frileux. Il ne pourrait s'empêcher de sauter sur le couvre-lit acheté à ton intention.

Yani ne trouva rien à répondre. Elle se retira dans sa chambre, se déshabilla et se coucha en pensant :

— Je sens que je ne pourrai pas m'habituer. J'aurais dû mieux me souvenir d'elle et demander à mes parents de trouver une autre solution. Elle n'a jamais eu d'enfants ni d'animaux. Elle m'a accepté pour se donner bonne conscience, parce que son mari était le frère de mon père. Au fond, elle ne m'aime pas.



LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

(1) *Escogriffe* : Un garçon comme l'auteur le décrit, grand et maigre.

(2) *Naturaliser* : Se faire naturaliser c'est adopter la nationalité d'un pays : devenir un « naturel » de ce pays.

(3) *Phalanges* : Les articulations des doigts. Le pouce en a deux, les autres doigts, trois.

(4) *Différé* : Un envoi différé est celui qui n'est exécuté qu'aux heures creuses du trafic. Il coûte moins cher qu'un envoi « urgent ».

15 - LA LETTRE

Une semaine, déjà, que Yani était à Saint-Etienne et elle n'avait encore comme seul camarade, que ce *farfelu* (1) de Rouquet qui, fidèle chevalier servant, la ramenait chez elle midi et soir, fier d'avoir été adopté par une des meilleures élèves de la classe.

Le télégramme était enfin arrivé, le surlendemain de son installation chez la tante, alors qu'elle commençait à s'inquiéter sérieusement. Il disait ceci :

BIEN ARRIVÉS.

Deux mots, pas plus. Pourtant, Yani le savait, les câbles expédiés de si loin coûtaient cher. Elle avait été à la fois rassurée et déçue. A présent elle attendait une lettre, une longue lettre où sa mère lui raconterait le voyage, l'installation, les premières impressions sur le pays. Pourquoi, au bout d'une semaine, n'avait-elle rien reçu ? Un jour Rouquet lui dit :

— Ne t'inquiète pas. Je me suis renseigné. Il n'y a pas d'avion tous les jours entre Paris et Téhéran... et tes parents ne sont pas dans la capitale.

Et il ajouta :

— Tu seras une chic fille si tu me gardes les timbres de l'enveloppe.

— Tu en fais collection ?

— Non, mais je revends les timbres étrangers que je peux récolter. Ça me fait un peu d'argent de poche.

Trois jours passèrent encore. Enfin, un samedi matin, Yani grimpait l'escalier de la rue des Écuyers, se disant que si le facteur n'avait rien apporté, elle ne devrait rien espérer avant le surlendemain quand elle entendit la tante ouvrir la porte, sur le dernier palier.

— Enfin des nouvelles, Yani !

Elle lui tendit la lettre. Yani constata aussitôt qu'elle avait été décachetée et s'en étonna.

— Oui, je l'ai ouverte, dit tante Angèle. Autant que toi, j'avais hâte de savoir.

Yani ne répondit pas, bien qu'elle fût contrariée par cette *violation de correspondance* (2). Comme l'indiquait l'adresse, cette lettre lui était adressée à elle, personnellement. Elle se retira dans sa chambre pour la lire à son aise.

Ma chère Yani,

J'aurais voulu t'écrire tout de suite, dès notre arrivée. Je n'en ai pas eu le temps. Pourtant durant tout le voyage, je n'ai cessé de penser à toi. A mesure que nous nous éloignions de la France, je sentais mon cœur se serrer. Ma chère Yani, si tu savais combien tu vas me manquer. Je ne me console pas de t'avoir laissée, mais tu seras bien soignée chez ta tante. Sois gentille avec elle. Tu sais qu'elle ne s'est jamais remise de son grand chagrin.

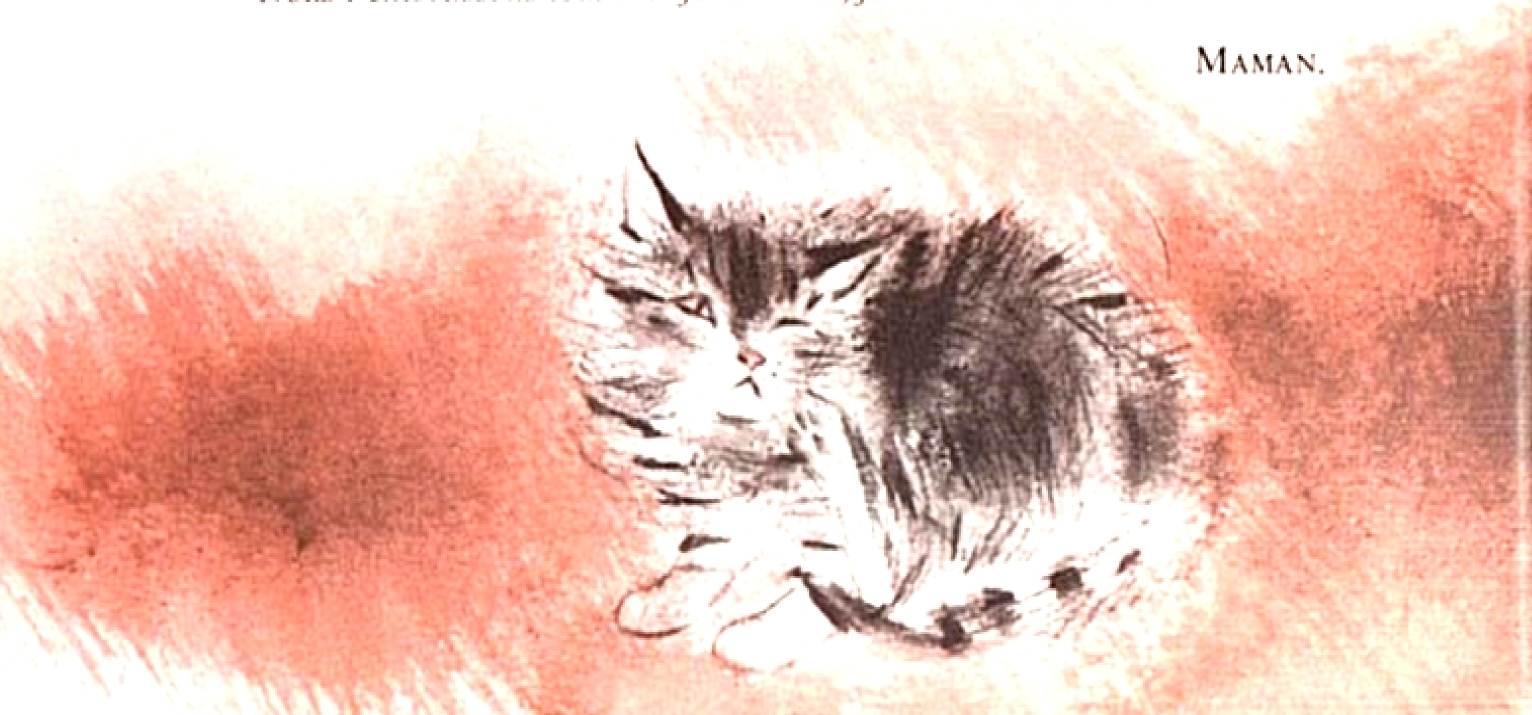
As-tu bien reçu mon télégramme expédié dès notre arrivée à l'aéroport de Marha-Bad ? Il t'a rassuré sur notre voyage. Je craignais un peu pour Mireille et Diane, ces huit heures d'immobilité dans l'avion. Elles ont dormi pendant les trois quarts du trajet. Un seul petit incident. Un trou d'air au-dessus de la Turquie. J'ai cru que l'appareil tombait et pendant ces quelques secondes, c'est encore à toi que j'ai pensé.

Je ne te dirai pas grand chose de la grande ville de Téhéran à peine entrevue. Nous sommes tout de suite partis pour Ramabriz, à quatre-vingt kilomètres de la capitale, à plus de mille mètres d'altitude. C'est une petite ville curieuse, dorée par le soleil. Pour l'instant, nous occupons un logement provisoire (3) *de deux pièces seulement, ce qui aurait posé des problèmes si tu étais là. La villa qu'on nous destine n'est pas encore terminée. Je te donnerai des détails plus tard. Si je suis triste de te savoir si loin, papa, heureusement, malgré sa peine, est satisfait de son travail. Son salaire, déjà élevé, sera augmenté de diverses* indemnités (4). *J'ai une hâte folle d'avoir de tes nouvelles, tu le devines. Écris-nous aussi longuement que tu pourras, pour me donner l'impression que tu es encore avec nous. Voici notre adresse provisoire :*

Bakhch 729 Ramabriz, TÉHÉRAN-IRAN.

Nous t'embrassons tous très fort et moi, je te serre dans mes bras.

MAMAN.





LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

(1) *Farfelu :* Drôle, amusant, qui a des idées originales, qui n'est pas comme les autres.

(2) *Violation de correspondance :* Ouverture et lecture de lettres qui ne vous sont pas destinées.

(3) *Provisoire :* Qui n'est pas fait pour durer. En attendant.

(4) *Indemnités :* Sommes d'argent en supplément de ce qu'on gagne.



16 - LA RÉPONSE DE YANI

Yani voulut répondre le jour même. Bien que postée un samedi soir la lettre partirait peut-être à une dernière levée. Les nouvelles de maman étaient rassurantes. Yani les trouva cependant trop courtes. Elle aurait aimé plus de détails, plus de ces petites choses qui constituent le menu de la vie quotidienne, mais bien sûr, maman n'avait pas eu le temps... Elle restait surtout *chiffonnée* (1) à cause de sa tante. Elle aurait voulu avoir la *primeur* (2) de cette lettre qui lui était destinée personnellement.

A l'avance, elle avait acheté du papier et des enveloppes spéciales pour le courrier par avion. Elle s'installa à la table de sa chambre et commença :

Cher papa, chère maman

Enfin, j'ai votre première lettre ! Je l'attendais depuis si longtemps. Je vois que vous vous faites beaucoup de souci pour moi et que vous attendez avec impatience de mes nouvelles. Je veux tout de suite vous rassurer en vous montrant que votre fille sait très bien se débrouiller. Figurez-vous que le jour de votre départ, je n'ai pas trouvé tante Angèle à la maison... mais un télégramme. Elle s'était foulé la cheville et me demandait de venir à Saint-Etienne. J'ai pris le train pour Saint-Etienne (comme une grande, dirais-tu maman) et je suis bien arrivée. Ma vie chez tante Angèle n'est pas compliquée et vous n'avez pas à vous inquiéter. Je fréquente régulièrement l'école Berthelot où le niveau n'est pas supérieur à celui de ma classe de Lyon. Le soir, nous nous couchons tôt et le matin, je me lève de bonne heure pour revoir mes leçons. Ma chambre me plaît ; elle est très confortable... mais Diane et Mireille me manquent. Au réveil, je voudrais pouvoir encore les embrasser.

A l'école, je ne me suis pas encore fait de vraies amies. Mon seul camarade est un garçon nommé Rouquet. Il est amusant et débrouillard. Chaque soir, il me reconduit montée des Écuyers.



Arrivée là, elle s'interrompit et relut sa lettre. Elle la trouva banale, *insipide* (3), superficielle. Elle ne mettait rien de son cœur… et ne parlait pas de tante Angèle. Oh ! que c'était difficile ! Elle ne voulait pas donner à sa mère l'impression qu'elle n'était pas heureuse. Pouvait-elle dire que la tante Angèle se montrait intransigeante sous son air aimable ? Non, maman s'imaginerait le pire… Dirait-elle aussi que Flonflon, dont maman parlait si gentiment, était condamné à dormir dans le séchoir glacial ? Non, il ne fallait pas. D'ailleurs, tante Angèle comme le rappelait sa mère, avait eu un grand malheur dans sa vie. Il fallait être charitable.

Alors, elle reprit sa lettre et la compléta par des détails *anodins* (4). Après quoi, elle signa : « *Votre Yani qui ne pense qu'à vous* ». Puis elle ajouta en *post scriptum* (5) : « *Si vous le pouvez, collez sur la prochaine enveloppe des timbres variés pour mon camarade Rouquet.* »

La lettre terminée, elle la relut pour corriger les fautes, la cacheta, la timbra et sortit de sa chambre, l'enveloppe à la main.

— Où vas-tu ? demanda tante Angèle.

— A la poste. Je viens d'écrire à mes parents. Je voudrais que ma lettre parte le plus tôt possible.

— Tu ne me la montre pas ?

— C'est… c'est que tante, elle est déjà cachetée.

— Pourquoi t'es-tu hâtée de la fermer. Tu ne voulais pas que je sache ce que tu dis ?

— Oh ! tante !… il n'y a pas de secret.

Yani hésita. Devait-elle déchirer l'enveloppe et ainsi gaspiller les timbres ? Elle se raidit contre elle-même et pensa :

— Après tout, je peux bien écrire à maman ce que je veux. Cela ne la regarde pas.

Et elle dégringola l'escalier pour courir à la poste.

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

(1) *Chiffonnée* : Froissée, ennuyée, désagréablement impressionnée. Ce mot est employé au sens figuré.

(2) *Primeur* : Les primeurs sont des fruits ou des légumes qui poussent en premier. Avoir la primeur de quelque chose c'est un être informé le premier.

(3) *Insipide* : Qui n'a pas de saveur, pas de goût. Ici aussi le mot est au figuré.

(4) *Anodins* : Qui ne présentent aucun danger. Ici, qui ne risquent pas de tourmenter.

(5) *Post scriptum* : Locution latine qui signifie : écrit après, rajouté.



17 - LE BOUQUET D'ŒILLETS

Décembre était là. Une période douce ayant succédé au froid des premiers jours, la température était supportable. Cependant, Yani s'habituait mal à cette ville grise, pour ne pas dire noire, que n'égaie aucun fleuve. Elle regrettait le Rhône et la Saône, où le soir miroitaient les lumières des quais.

En classe elle travaillait bien, ce qui aurait pu lui attirer des amitiés. Elle ne s'était liée véritablement à personne et n'avait toujours comme vrai camarade que le grand Rouquet. Pourquoi lui était-il si sympathique ?... parce qu'ils étaient tous deux comme deux *exilés* (1) sur une terre étrangère ?...

Rouquet continuait de l'accompagner, montée des Écuyers, mais il n'était jamais allé chez elle.

— Ta tante serait fâchée ? disait-il. Elle n'est pas gentille ?

— Si, elle s'occupe bien de moi, mais elle est un peu *maniaque* (2), comme toutes les personnes qui vivent seules.

Après beaucoup d'hésitations, Yani se décida un jour à demander à sa tante de recevoir son camarade. Il pourrait venir, par exemple, un mercredi.

— Pourquoi un mercredi ? se récria la tante. Pendant que je suis à mon bureau ? Je ne refuse pas que tu reçoives ton camarade, mais pas pendant mon absence.

— Alors samedi après-midi !

— D'accord !

Yani s'empressa de transmettre cette invitation à Rouquet qui frémit de plaisir. Cependant, comment faire comprendre à son camarade qu'il avait intérêt à faire un peu de toilette pour être plus présentable. Il était si *dépenaillé* (3). Sans doute avait-il peu de vêtements de rechange. Elle se contenta de lui dire qu'il devrait se donner un coup de peigne avant de venir.

Le samedi fut vite là. Pour cette « réception », tante Angèle avait confectionné un cake aux raisins, sa spécialité et mis au frais dans le réfrigérateur, une bouteille de jus d'ananas. Yani fut touchée de cette attention. Hélas ! elle allait *déchanter* (4).

Rouquet devait venir à trois heures mais, dès deux heures et demie, le timbre d'entrée résonna. Yani se précipita pour ouvrir.

C'était Rouquet avec ses pantalons délavés dépassant de son imperméable troué au coude et taché de *cambouis* (5). Selon le conseil de Yani, il s'était coiffé mais hélas ! ses cheveux raides, pour avoir été trop mouillés, se dressaient sur son crâne comme des piquants de hérisson. Il tenait dans ses bras un gros bouquet d'œillets.

— Oh ! des fleurs ! s'exclama la tante, ravie de cette attention.

Elle s'approcha, prit le bouquet et tout à coup fit la moue :

— Où les as-tu achetées ? Elles sont déjà flétries... Un marchand a osé te les vendre ?

Rouquet qui n'était pourtant pas timide, se mit à rougir, à danser d'un pied sur l'autre.

— Dis-moi où tu les as eues, demanda la tante. J'irai dire deux mots au fleuriste.

— Euh !... euh !... bredouilla Rouquet.

Et il avoua :

— Je... je les ai trouvées dans une poubelle... mais une poubelle propre.

— Une poubelle ! s'écria la tante avec horreur. Des fleurs trouvées dans une poubelle... Qu'elles y retournent.

Et elle les jeta dans le vide-ordures.

Pauvre Rouquet, qui avait cru bien faire. Il resta décontenancé, jeta vers Yani un regard *navré* (6) qu'elle lui rendit, puis sans demander son reste, dégringola les quatre étages.



LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

(1) *Exilés :* Des exilés sont des personnes qui ont dû quitter leur pays pour vivre dans un autre.

(2) *Maniaque :* Qui a des manies, des habitudes, qui aime que les choses soient faites d'une façon et non d'une autre.

(3) *Dépenaillé :* Mal habillé, avec des vêtements en lambeaux.

(4) *Déchanter :* Être contrarié après avoir beaucoup espéré.

(5) *Cambouis :* Huile ou graisse noircie par l'usage.

(6) *Navré :* Très ennuyé.



18 - CONFIDENCES

L'incident des fleurs avait consterné Yani qui se dit :

— Rouquet s'est sauvé. Il a été vexé. Peut-être qu'il me fuira, à présent, à l'école.

Oh ! pourquoi tante Angèle avait-elle été si peu compréhensive ? Bien sûr, les fleurs sortaient d'une poubelle mais l'intention était *louable* (1). Elle aurait dû *feindre* (2) d'ignorer d'où pouvaient provenir ces œillets, quitte à les jeter après le départ de Rouquet.

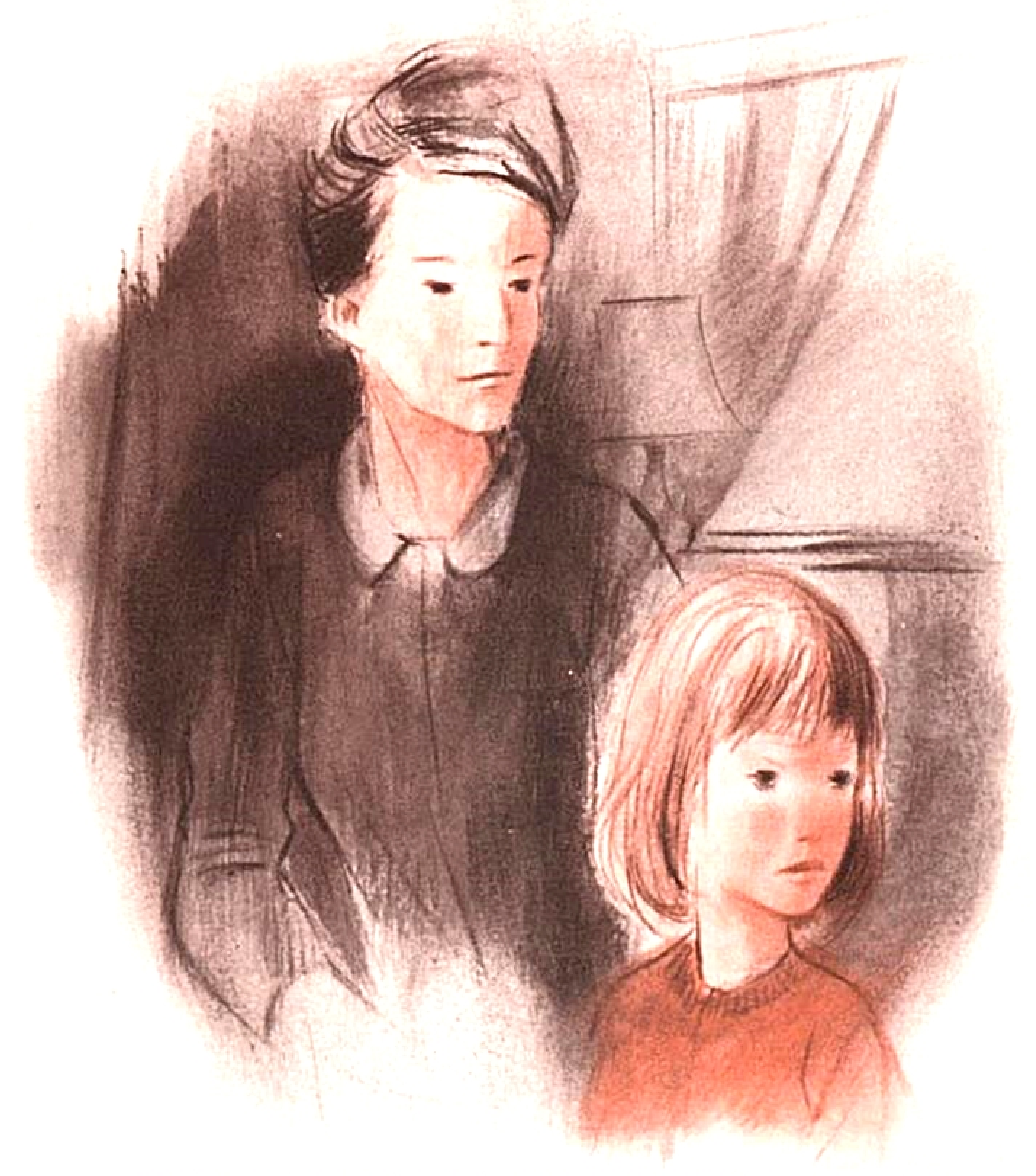
Ce samedi après-midi qu'elle avait prévu si agréable, lui parut sinistre. A l'heure du goûter, elle refusa de toucher au cake, prétextant qu'elle n'avait pas faim, ce qui était vrai, d'ailleurs, et la tante la soupçonna de bouder.

— Aurais-tu mauvais caractère, Yani ? Je ne comprends pas que tu te sois liée d'amitié avec un tel garçon, le plus mauvais élève de ta classe, m'as-tu dit.

— Ce n'est pas sa faute, tante, s'il fait des dictées bourrées de fautes. Il est étranger. Chez lui, ses parents ne parlent que le polonais.

— Ce n'est pas une raison pour être si négligé. Es-tu sûre que ce n'est pas un jeune voyou ?

Yani bondit, toutes griffes dehors, elle qui savait pourtant si bien les rentrer.



— Oh ! tante, je vous défends de prononcer ce mot. Vous ne connaissez pas Rouquet, vous n'avez pas le droit de le juger.

La *véhémente* (3) protestation frappa la tante qui rectifia.

— C'est bon. Je retire le mot. N'empêche que ce garçon est fort mal élevé. Oser apporter des fleurs ramassées dans une poubelle !

Puis, adoucissant la voix, comprenant qu'elle était allée trop loin.

— N'en parlons plus, Yani. Je te demande seulement de ne plus l'inviter à monter ici.

Cette soirée du samedi et la journée de dimanche parurent sans fin à Yani. Elle avait hâte de retourner à l'école pour revoir Rouquet. Refuserait-il de lui parler ?

Quelle surprise quand, son cartable sous le bras, le lundi matin, elle poussa la porte du vestibule. Les mains dans les poches de son imperméable, cheveux *hirsutes* (4) au vent, Rouquet *battait la semelle* (5) sur le trottoir. Il se précipita vers elle, le sourire aux lèvres :

— Excuse-moi pour samedi. Je ne sais pas ce qui m'a pris. C'est la faute de ta tante. Tu ne m'en veux pas ?

— Oh ! Rouquet, si tu savais comme j'ai été contrariée. C'est moi qui te dois des excuses. J'ai passé un dimanche horrible. Je te croyais fâché.

— Fâché, moi ?...

Ils partirent ensemble pour l'école. Puis, tout à coup, l'air grave, Rouquet s'arrêta et demanda :

— Tu es heureuse chez ta tante ?

La question directe saisit Yani. Elle ne sut que répondre.

— Je suis sûr que tu n'es pas heureuse, reprit Rouquet. Je n'ai pas vu ta tante longtemps mais ça m'a suffi. Ce ne doit pas être drôle de vivre avec elle.

— C'est vrai, reconnut Yani. Je suis comme un oiseau qu'on empêcherait de voler.

— Alors, pourquoi ne la quittes-tu pas ?... Tu n'as pas d'autre famille ? Remarque que ça m'ennuirait que tu t'en ailles ; nous sommes bon copains... mais de toute façon nous ne nous verrons plus longtemps.

— Plus longtemps ?

— On va fermer la mine où travaille mon père. Nous allons partir dans le Nord.

— Oh ! Rouquet, si tu t'en vas, je n'aurai plus personne.

Elle lui prit la main et la serra très fort, comme pour lui demander de rester.

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

(1) *Louable* : Qui mérite des louanges, des compliments.

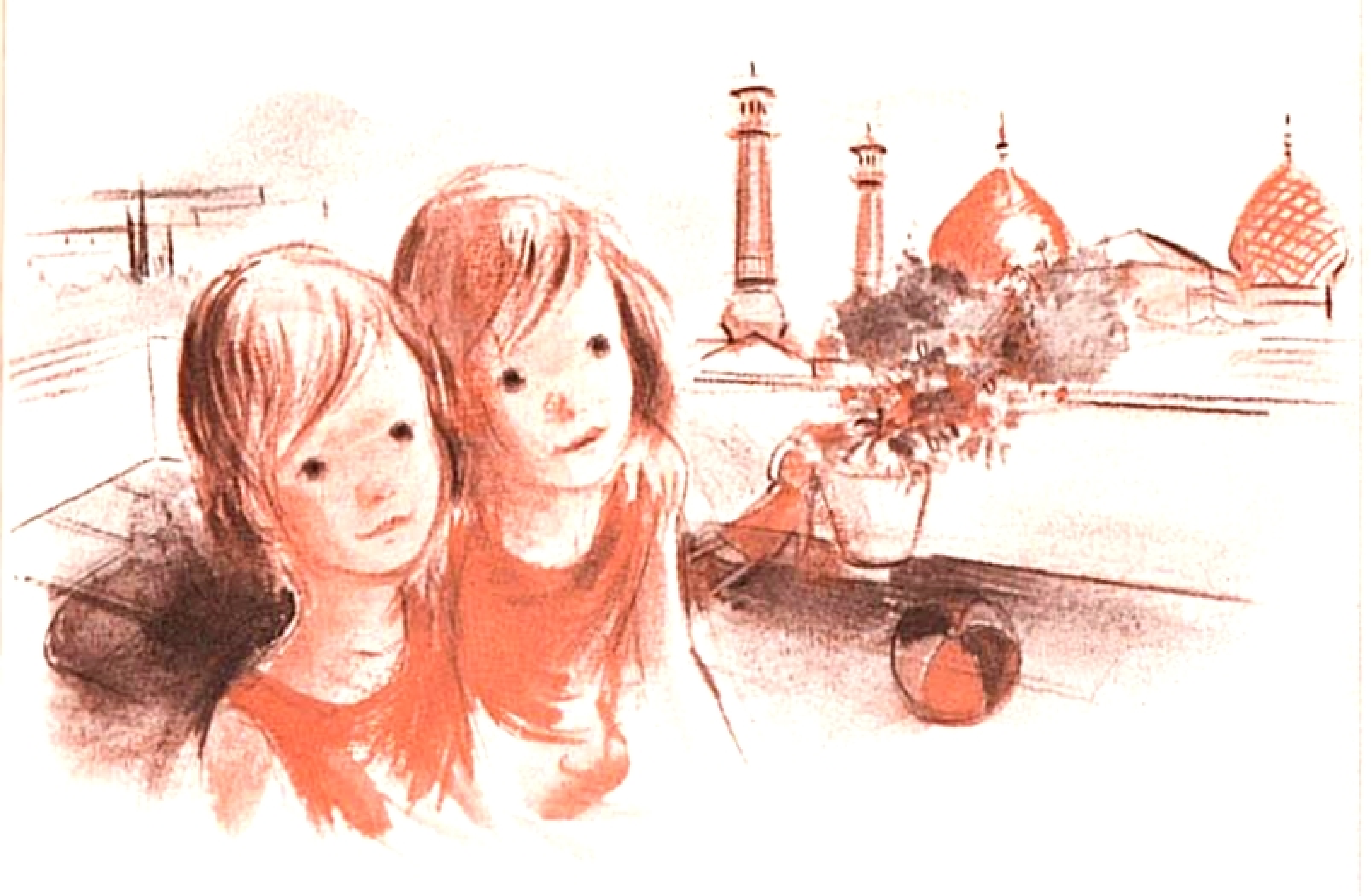
(2) *Feindre* : Faire semblant.

(3) *Véhémente* : Une protestation très vive, violente, agressive.

(4) *Hirsutes* : Des cheveux hérissés, en désordre, ébouriffés.

(5) *Battait la semelle* : Il frappait des pieds sur le sol, pour se réchauffer et aussi par impatience.

19 - LE CAFÉ DES TROIS POMMES



Loin de les séparer, l'incident du bouquet rapprocha les deux camarades. A présent, Yani pouvait ouvertement soulager son cœur, parler des mille petits *heurts* (1), en apparence insignifiants mais qui, peu à peu, rendaient l'atmosphère pénible dans l'appartement de la montée des Écuyers.

Tante Angèle continuait de cuisiner de bons petits plats, d'offrir des fantaisies à sa nièce, mais sans aucune marque de réelle affection.

Heureusement, Yani recevait de longues lettres de sa mère, des lettres pleines de tendresse avec de nombreux détails et des photos prises par papa. La famille habitait une nouvelle maison, toute blanche, avec toit en terrasse de style arabe. Mireille et Diane se portaient à merveille. Un jour, laissant les deux jumelles à la garde d'une *nurse kurde* (2), papa et maman étaient allés visiter Téhéran, et avaient été impressionnés par le palais du shah et la mosquée Sépahasalar.

La dernière lettre, reçue la veille des vacances (encore décachetée par la tante), se terminait cependant comme les autres par le regret de maman d'être séparée de sa fille, regret cependant adouci par la certitude de la savoir heureuse. Cette lettre était expédiée dans une enveloppe *constellée* (3) de timbres les plus variés, qui firent le bonheur de Rouquet, lequel déclara :

— Ils sont chics tes parents, Yani ! plus chics que ta tante.

Les vacances arrivèrent vite... trop vite au gré de Yani que la *perspective* (4) de deux semaines sans école, deux semaines sans voir Rouquet, n'enchantait pas.

— Pourquoi resterions-nous sans nous voir ? dit le jeune Polonais.

— Ma tante ne veut pas que tu viennes à la maison.

— Alors, viens chez moi.

— Elle me l'a défendu aussi.

— Pourquoi ?... C'est un peu la « pagaille » chez moi. Tu penses, avec mes deux frères et mes deux sœurs dans un trois pièces... mais ma mère est gentille, aussi gentille que la tienne.



Et, comme Yani semblait hésiter, il ajouta :

— Le temps n'est pas trop méchant, ces jours-ci ; si tu préfères, on pourrait se donner rendez-vous dans le square Briffaut. Tu n'auras pas froid avec ton manteau... et moi, regarde, ma mère m'a tricoté un gros pull... Fixons la rencontre à trois heures de l'après-midi, quand ta tante est à son bureau. On aura le temps de bavarder. C'est promis ?

— Promis !

Le temps était doux, en effet pour la saison, même anormalement doux, ce qui ne laissait *présager* (5) rien de bon. Les premiers jours, les deux camarades n'eurent pas trop froid, assis sur un banc, à bavarder. Mais tout d'un coup cette *clémence* (6) automnale cessa. Un matin, Saint-Etienne se réveilla sous la neige.

— Quelle malchance ! se dit Yani, Rouquet ne viendra pas au square.

Elle s'y rendit quand même et trouva Rouquet se réchauffant en lançant des boules de neige sur le visage en bronze d'une statue.

— Chouette ! dit-il, tu es venue malgré le froid... mais on ne peut pas rester là. Moi, j'ai été élevé en Pologne, je ne crains rien, mais toi ?...

Face au square, de l'autre côté de la rue, se trouvait un café, à l'enseigne des Trois Pommes, un petit café à terrasse vitrée, bien close, où il devait faire bon.

— Grâce aux timbres iraniens que tu m'as donnés, dit Rouquet, j'ai fait de bonnes affaires. Entrons au chaud.

— Oh ! au café ?

— Tu as une mine de papier mâché, je ne veux pas que tu t'enrhumes. Viens.

Il lui prit la main et l'entraîna de force.

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

(1) *Heurts :* Se heurter, au sens figuré, c'est se disputer, être en opposition.

(2) *Nurse kurde :* Une nurse est une femme qui s'occupe des jeunes enfants. Celle des jumelles était kurde, c'est-à-dire qu'elle venait d'une région à l'ouest de l'Iran.

(3) *Constellée :* Une constellation est un grand nombre d'étoiles. Les timbres étaient nombreux sur l'enveloppe.

(4) *Perspective :* La pensée qu'on a, à l'avance, sur certaine chose. Ici, on pourrait dire la peur, la crainte.

(5) *Présager :* Un présage est un signe qui laisse supposer que quelque chose va arriver. Par exemple, une hirondelle est un présage du printemps.

(6) *Clémence :* Douceur du temps. Être clément c'est se montrer indulgent.

20 - LE CAFÉ DES TROIS POMMES (suite)

Au moment d'entrer, Yani hésita, comme si elle avait un pressentiment. Elle suivit cependant Rouquet qui jouait au grand garçon protecteur, fier d'avoir deux ans de plus qu'elle. Il l'invita à s'asseoir sur la terrasse vitrée, déserte à cette *heure creuse* (1) de l'après-midi.

— Que veux-tu prendre ? dit Rouquet.

— Je ne sais pas... quelque chose de chaud... du thé par exemple, oui, du thé avec du lait.

— Alors, moi aussi.

Il fit signe à la patronne, une vieille dame sympathique aux cheveux blancs qui sourit aimablement en prenant leur commande.

Il faisait bon dans ce café. Il demeurèrent un moment silencieux à regarder la neige qui fondait, au dehors, sous les roues des voitures. Puis Rouquet parla de son départ fixé au 6 janvier.

Quand je ne serai plus là, dit-il, il faudra que tu aies d'autres camarades. Ceux-là ou celles-là, ta tante les acceptera peut-être... Mais crois-moi, tu ferais mieux de partir toi aussi. Pourquoi pas chez les amis de tes parents ? Ceux qui sont en ce moment à Brest.

— J'y ai pensé ; c'est impossible.

— Pourquoi ?

— D'abord Brest est très loin de Saint-Etienne. Ensuite ce ne sont que des amis.

— Quelle importance, puisque tu m'as dit qu'ils étaient si « chouettes » ? Et puis, si j'ai bien compris, ta tante n'est pas une vraie tante. Elle n'était que la femme du frère de ton père.

— C'est vrai, mais que diraient mes parents... et ma tante. Je ne peux tout de même pas me sauver.

— Bien sûr. Tu avoueras carrément à ta mère que tu ne peux plus te supporter à Saint-Etienne.

— A distance, maman ne comprendrait pas. D'ailleurs, je ne suis pas vraiment à plaindre, ma tante me soigne bien.

— Si, Yani, tu es malheureuse ; ça se lit dans tes yeux. Il faut trouver une solution. Tu me le promets ?

Yani se contenta de sourire et Rouquet n'insista pas. Ils *devisèrent* (2) alors d'autre chose. Yani montra les dernières photos envoyées par sa mère, des photos en couleur où Mireille et Diane étaient *emmitouflées* (3) jusqu'aux yeux, preuve qu'il faisait froid aussi à Ramabriz.

A son tour, Rouquet parla de son pays dont il se souvenait à peine mais que son imagination fertile lui faisait dépeindre comme une merveilleuse plaine blanche de neige.

Ils étaient si bien, face à face, devant leur petite table ronde, qu'ils ne virent pas la nuit tomber, la patronne allumer des rampes de néon, les clients entrer. C'était une des dernières fois qu'ils se voyaient. Ils se grisaient de paroles pour ne pas penser à la séparation, Rouquet racontant des aventures qui lui étaient arrivés. Ils ne se rendaient ni compte de l'heure ni du fait que, de la rue obscure, tout le monde pouvait les voir dans leur cage de verre. C'est alors que le drame se produisit.

Yani regardait machinalement dehors, quand tout à coup, derrière la vitre, elle crut reconnaître un visage. Elle pâlit subitement ; Rouquet crut qu'elle se trouvait mal. Elle n'eut pas le temps de répondre. C'était la tante qui, n'ayant pas pris son vélomoteur à cause de la neige, rentrait à pied de son bureau et venait de les apercevoir.

Tante Angèle fit une *irruption* (4) si brusque sur la terrasse que les clients détournèrent la tête.

— Eh bien Yani ! lança-t-elle, *blême* (5) de colère, c'est du propre. Toi, dans un café, avec ce... ce...

Dans sa rage, le dernier mot s'étrangla dans sa gorge. Elle saisit sa nièce par la main et l'entraîna au dehors.

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

(1) *Heure creuse* : Heure où les gens travaillent et où les cafés sont déserts.

(2) *Devisèrent* : Bavardèrent tranquillement.

(3) *Emmitouflées* : Couvertes de vêtements chauds, bien enveloppées. Ce mot vient de mitaine, une sorte de gant sans doigts.

(4) *Irruption* : Arrivée brusque et inatattendue. (Ne pas confondre avec « l'éruption » d'un volcan.)

(5) *Blême* : Très pâle, livide.



21 - LE CAFÉ DES TROIS POMMES (fin)



Si la tante ne broncha pas, tout au long du trajet en grimpant la montée des Écuyers, elle se rattrapa, sitôt poussée la porte de l'appartement. Jamais Yani ne l'avait entendue parler sur ce ton âpre.

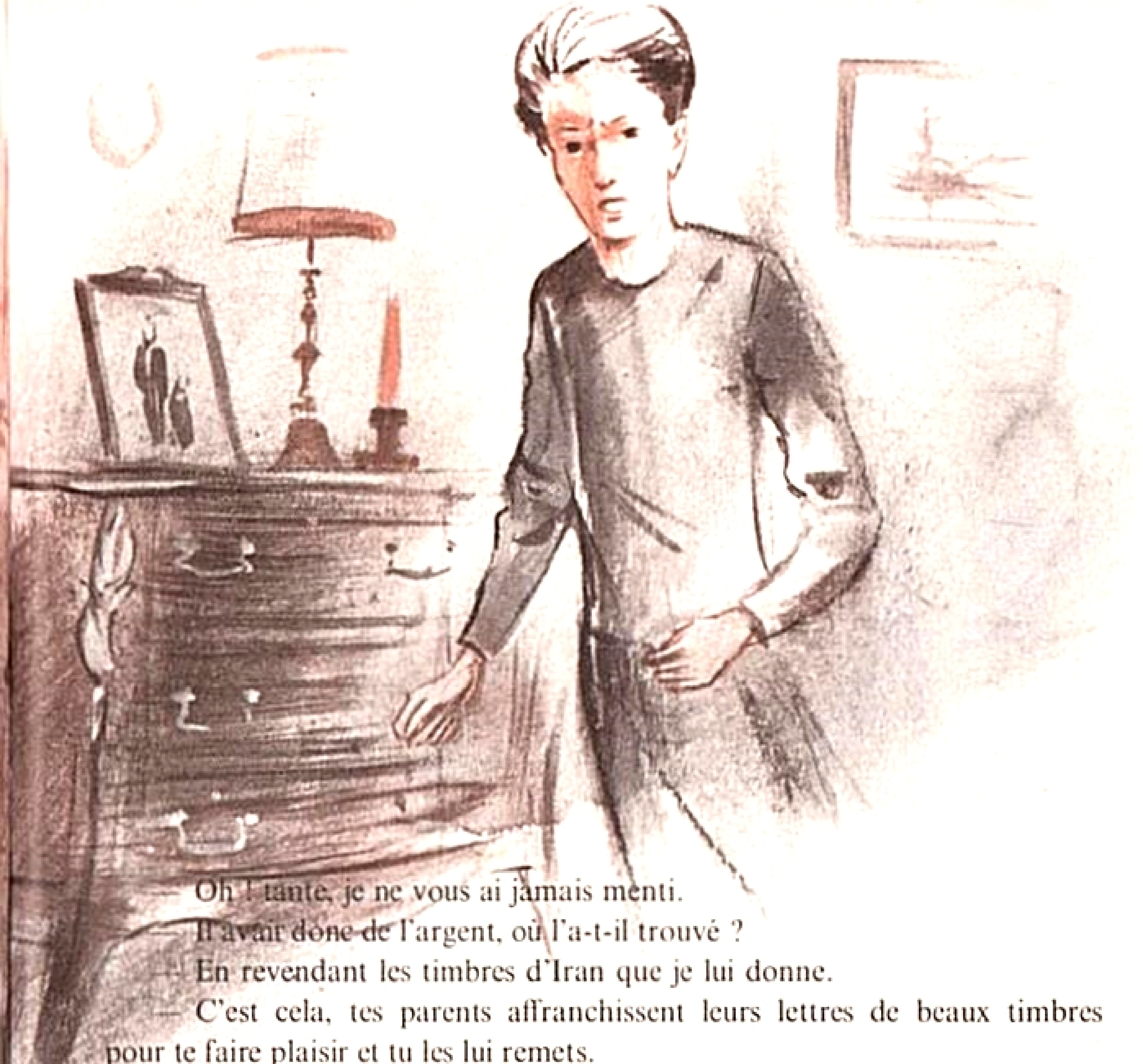
— Ainsi Yani, tu fréquentes les cafés avec ce *galvaudeux* (1). Est-ce que tu te rends compte ? Toi que tes parents ont bien élevée et dont je suis responsable à présent. C'est une honte !

— Je ne voulais pas, tante, entrer aux Trois Pommes. Rouquet a insisté, à cause de la neige.

— C'est bien cela, tu le suivrais n'importe où... et ce n'est sans doute pas la première fois qu'il t'entraîne ainsi dans un café.

— Si tante, la première.

— Rien ne me le prouve.



— Oh ! tante, je ne vous ai jamais menti.

— Il avait donc de l'argent, où l'a-t-il trouvé ?

— En revendant les timbres d'Iran que je lui donne.

— C'est cela, tes parents affranchissent leurs lettres de beaux timbres pour te faire plaisir et tu les lui remets.

— Maman est au courant. Je lui ai parlé de Rouquet.

— Dans une lettre que tu ne m'as pas montrée... et dans laquelle tu le dépeins comme un bon élève.

— Rouquet est un bon garçon. Vous ne le connaissez pas... D'ailleurs, c'est fini, je ne le reverrai plus. Il va partir.

A cette nouvelle, tante Angèle poussa un soupir de soulagement et subitement retrouva sa voix habituelle, sa *voix doucereuse* (2) qui cachait son amertume.

— Tu dis qu'il va partir... Loin d'ici ?

— Son père va travailler dans le bassin minier du Nord.

— Tant mieux, nous allons enfin mener une petite vie bien tranquille comme je l'aime. Le temps passera vite. Nous atteignons la nouvelle année ; dans quelques mois tu reverras tes parents.

Et elle ajouta, sautant du *coq-à-l'âne* (3) comme si sa nièce avait déjà oublié :

— A propos, que veux-tu que je te prépare de bon pour ce soir ?

— Ce que vous voudrez, tante, tout m'est égal.

— C'est ainsi que tu apprécies ma cuisine ? Tu ne vas pas bouder à présent, mon enfant ?

Yani ne répondit pas. Elle n'aimait pas s'entendre dire « mon enfant » comme si on la prenait pour une toute petite fille, elle qui avait si bien *secondé* (4) sa mère pour élever Mireille et Diane.

Tout au long du repas, elle mangea du bout des dents, plus occupée à nourrir son cher Flonflon qu'elle-même. Puis, au lieu de regarder les informations à la télévision, comme tous les soirs, elle enferma son chat dans le séchoir et se retira dans sa chambre.

Elle attendit longtemps le sommeil ; il ne venait pas. Alors, elle se mit à lire, puis à regarder pour la millième fois les photos envoyées de Ramabriz.

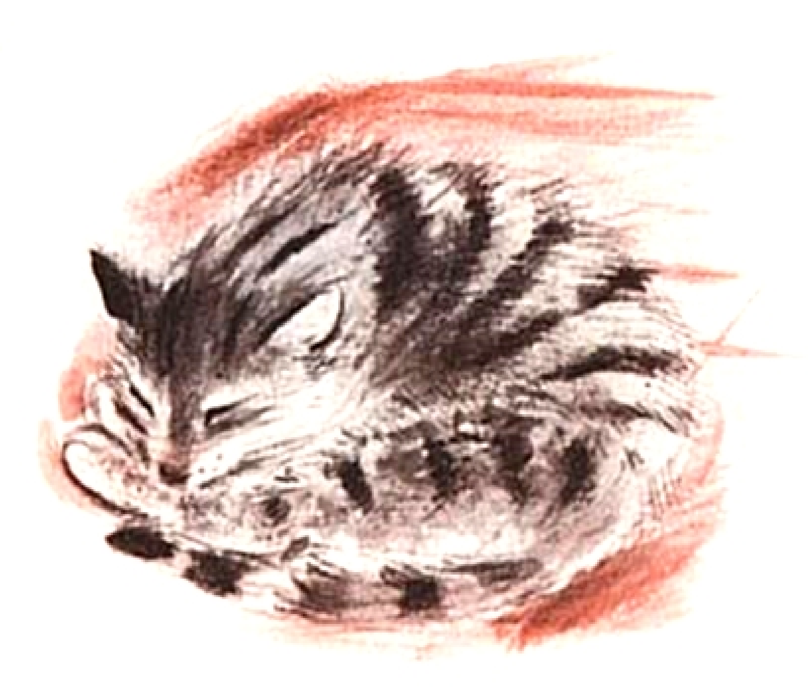
— Ah ! si je pouvais partir, comme Rouquet, partir là-bas, rejoindre mes petites sœurs.

A onze heures, elle ne dormait toujours pas. Elle se sentit si seule qu'elle eut soudain besoin d'une présence. Plus aucun bruit ne filtrait de la chambre de sa tante. Elle se dit :

— Je vais chercher Flonflon, il me tiendra compagnie. Tante m'a défendu de le garder sur mon lit, mais pour une fois !...

Elle se leva, en pyjama, poussa lentement la porte de sa chambre, traversa à tâtons la cuisine, prenant garde de ne pas heurter la table. Mais au moment d'ouvrir le séchoir, elle se retint.

— Non, ma tante me l'a défendu. Si je ne me réveillais pas à temps, au petit matin, pour remettre Flonflon à sa place, cela ferait encore un drame.



LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

(1) *Galvaudeux* : Petit vagabond, qui vit on ne sait trop comment.

(2) *Voix doucereuse* : On pourrait dire aussi : voix mielleuse. Une voix faussement douce qui cache de mauvais sentiments.

(3) *Du coq-à-l'âne* : Expression imagée qui signifie passer sans transition d'un sujet à un autre. (Le coq et l'âne sont des animaux très différents.)

(4) *Secondé* : Seconder c'est aider, apporter son concours.



22 - LE PARAPLUIE

C'est avec soulagement que Yani vit arriver la rentrée, le 4 janvier. Elle avait passé les derniers jours de vacances entièrement avec sa tante, en congé elle aussi.

Soulagée par la perspective du proche départ de Rouquet, tante Angèle avait fait un effort pour se montrer gentille, preuve qu'elle n'était pas vraiment méchante, mais surtout autoritaire et sans compréhension. Cependant, ayant pris Rouquet en *grippe* (1), elle n'avait pas autorisé sa nièce à le revoir et, pour la distraire... ou le croyant, elle l'avait emmenée deux fois au cinéma, en *matinée* (2), pour ne pas reculer l'heure du coucher.

Ce jour de rentrée, Yani se leva plus tôt que d'habitude, comme si elle avait hâte de quitter un appartement où elle avait eu l'impression d'étouffer. Cependant, en arrivant en bas, dans le vestibule, elle se dit :



— Nous sommes aujourd'hui le 4. Rouquet doit partir le 6. Ses parents ne l'enverront pas en classe pour deux jours. Ils ont besoin de lui pour préparer le déménagement.

Elle était en avance quand elle arriva devant l'école. Quatre ou cinq garçons et filles seulement attendaient l'ouverture de la cour par la concierge. Rouquet n'était pas parmi eux.

— C'est bien ce que je pensais, se redit-elle, il ne viendra pas.

Mais tout à coup, alors que la grille s'ouvrait, elle le vit déboucher d'une rue à grandes enjambées, son cartable se balançant au bout d'un bras, l'autre main non pas dans la poche de son imperméable mais derrière le dos.

En apercevant Yani, il sourit et courut à elle en disant :

— Je me suis fait un drôle de mauvais sang toute la semaine. En te voyant au café ta tante était furieuse. Elle a dû te passer un *bon savon* (3).

— Elle m'a grondée sévèrement mais en apprenant que tu allais partir elle s'est calmée.

— Je suis plusieurs fois retourné au square, mais j'étais sûr que tu ne viendrais pas.

Tout en parlant, il tenait toujours sa main droite dans le dos, ce qui intrigua Yani.

— Que caches-tu, derrière toi ?

Rouquet sourit.

— Un cadeau... pour toi.

C'était un parapluie de dame, à fleurs et manche doré qui paraissait tout neuf.

— Oh ! tu l'as acheté ?

Rouquet sourit encore.

— Non, pas acheté... mais pas non plus trouvé dans une poubelle comme les fleurs. La semaine dernière, des gens riches déménageaient de l'avenue Loubet. Ils avaient laissé sur le trottoir une caisse pleine d'objets inutilisables. J'ai trouvé ce beau parapluie. On l'avait jeté simplement parce qu'une baleine était cassée. Je l'ai réparé. Il est tout neuf à présent. Je te le donne, ce sera un souvenir.

Émue, Yani prit le parapluie, très beau, en effet, avec sa poignée dorée. Mais soudain, elle parut embarrassée.

— Je comprends fit Rouquet, tu as peur que ta tante le voie tout à l'heure, si elle rentre avant toi.

— C'est vrai.

— Ne la contrarie pas davantage. Écoute, je le garde. Demain je ne viendrai pas en classe, pour aider ma mère, mais après-demain nous partons au train de 10 heures 12. Si tu venais me dire au revoir à la gare ? Je te le donnerai à ce moment-là et tu seras rentrée avant ta tante.

— Oh ! oui Rouquet, j'irai mercredi à la gare. Je veux te voir partir, te dire adieu.

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

(1) *En grippe :* Prendre quelqu'un en grippe ou en « aversion » c'est se montrer hostile à une personne, lui en vouloir.

(2) *Matinée :* Le nom matinée, quand il s'agit d'une séance de cinéma signifie non pas le matin mais l'après-midi.

(3) *Un bon savon :* Expression qui signifie une sévère gronderie, une dure réprimande.





23 - LE PARAPLUIE (suite)

Comme par un fait exprès, ce mercredi matin, la tante Angèle qui était l'exactitude même, s'était levée en retard. Une *migraine* (1) l'avait tenue éveillée dans la nuit et elle n'en finissait pas de s'apprêter.

— Tant pis, dit-elle, je ne serai pas à l'heure au bureau. Ce sera la première fois ; heureusement mon chef me connaît et m'*apprécie* (2).

Et elle ajouta :

— J'en serai quitte pour rentrer plus tard à la maison. Puisque c'est ton jour de congé, Yani, tu feras les commissions. Elles sont notées sur un papier. Tu choisiras toi-même ce que tu veux comme dessert.

— Bien tante.

Au lieu de quitter l'appartement à 9 heures moins 20, comme d'habitude, il était 9 heures 5 quand elle descendit prendre son vélomoteur dans le sous-sol. En jetant un coup d'œil par la fenêtre de la cuisine, sa nièce la vit démarrer en trombe.

Il était grand temps pour Yani, de se préparer. Elle passa son manteau, mit son bonnet rouge pour que, dans la foule de la gare, Rouquet la reconnaisse tout de suite, et descendit l'escalier quatre à quatre, comptant gagner la gare à pied, d'autant plus que le temps sec et vif favorisait la marche.

Malheureusement, elle connaissait mal la ville, tout en longueur, facile à traverser du Nord au Sud mais aux voies *transversales* (3) enchevêtrées. Elle atteignit sans peine la rue Gambetta, la grande artère *stéphanoise* (4) parcourue par des tramways, mais à partir de là, elle hésita et, finalement, tourna à droite. Elle s'aperçut vite qu'elle faisait fausse route et s'adressa à un passant :

— La gare, s'il vous plaît ?

— La gare ?... Tu lui tournes le dos. Fais demi-tour, descends jusqu'à l'Hôtel-de-Ville et prends la rue de la République, sur la droite.

Elle rebroussa chemin, découvrit l'Hôtel-de-Ville, grand bâtiment sombre coincé entre deux rues très animées, obliqua à droite et jeta un coup d'œil sur sa montre :

— Oh ! déjà neuf heures et demie.

Elle hâta le pas, le long du trottoir de cette rue de la République, toute droite. Mais, à un carrefour compliqué, elle s'embrouilla encore et dut redemander son chemin. Bref, il était dix heures cinq quand elle s'engouffra dans la salle des pas perdus. Plus que cinq minutes avant le départ du train. Elle se faufila à travers les voyageurs, cherchant à apercevoir une tignasse rousse.

— Ils sont déjà dans le train, se dit-elle. Je vais prendre un ticket de quai.

Le distributeur automatique était en dérangement. Elle eut beau le secouer avec fureur, aucun billet ne sortit et elle ne récupéra que sa pièce. Elle fonça alors vers un guichet pour obtenir le précieux laisser-passer. Une dame n'en finissait pas de chercher sa monnaie dans son sac.

— Un ticket de quai, s'il vous plaît ! Vite !...

Hélas ! quand son petit bout de carton entre les doigts, elle se retourna, l'horloge de la salle marquait 10 heures 11.

— Trop tard !... mais le train n'est peut-être pas à l'heure...

Elle se précipita vers le poinçonneur de billets, enfermé dans une guérite et demanda *haletante* (5) :

— Le train pour Paris ?... il... il...

— Trop tard, ma petite, il vient de démarrer.

Des larmes lui montèrent aux yeux. C'était encore la faute de sa tante si elle n'avait pu arriver à temps. Elle restait là, *hébétée* (6), devant l'employé quand elle tressaillit. Elle venait de reconnaître le parapluie à manche doré, accroché à une barre, contre la guérite.



— Oh ! fit-elle au poinçonneur, ce... ce parapluie ?

— Il vient d'être abandonné là par un jeune rouquin qui a dit que quelqu'un viendrait peut-être le prendre.

— C'est le mien !

— Alors, emporte-le.

Elle le décrocha et s'éloigna. Cependant, avant de quitter la gare, elle l'ouvrit machinalement. Un bout de papier, glissé à l'intérieur, tomba sur les dalles. Elle le ramassa et lut ces mots, griffonnés à la hâte.

« Je suis triste de ne pas t'avoir revue une dernière fois. Je ne t'oublierai pas. Je t'écrirai. »

« Rouquet »

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

(1) *Migraine :* Violent mal de tête.

(2) *Apprécie :* Le chef de la tante reconnait sa valeur, son bon travail au bureau.

(3) *Transversales :* Qui coupent les autres rues en travers.

(4) *Stéphanoise :* Les habitants de Saint-Étienne s'appellent des Stéphanois (ce mot vient de Stéfan qui signifie précisément Étienne).

(5) *Haletante :* Essoufflée, la respiration courte, à cause de sa marche rapide et aussi de l'émotion.

(6) *Hébétée :* Devenue stupide, incapable de réagir.

24 - L'ENVELOPPE DÉCHIRÉE



Dès la mi-janvier, la neige tomba de nouveau sur Saint-Etienne, *ample* (1) capuchon d'ouate blanche qui fit ressortir la grisaille des murs. Puis, après la neige, s'installa un froid rigoureux qui cristallisa des larmes de glace au bord des toits.

Chez la tante Angèle, la vie était redevenue *sereine* (2), du moins en apparence car Yani, elle, n'oubliait pas. Après le départ de Rouquet, elle avait essayé, à l'école, de se faire une camarade parmi les filles de son âge... mais ce n'était qu'une camarade, pas une amie à qui elle oserait se confier. Rouquet tenait toujours trop de place dans ses pensées. Elle n'oubliait pas le billet trouvé dans le parapluie, les trois mots de la fin : je t'écrirai.

Or, depuis douze jours qu'il était parti, elle n'avait rien reçu et ne savait pas où il était exactement. De là, à soupçonner tante Angèle d'avoir *subtilisé* (3) l'enveloppe, il n'y avait qu'un pas.

Un midi, en rentrant de l'école quelques minutes après sa tante, Yani trouva à celle-ci un air bizarre. Elle souriait comme d'habitude, mais d'un sourire *contraint* (4) qui n'échappa pas à sa nièce.

Comme chaque jour, elle demanda en déposant son cartable :

— Il y a du courrier pour moi ?

— Une lettre de tes parents, que je me suis encore permis d'ouvrir. Une courte lettre cette fois. Ta petite sœur Mireille a eu la grippe, mais rassure-toi, rien de grave. Tout est rentré dans l'ordre.

Yani parcourut avidement la missive, courte en effet et elle en fut un peu déçue. Elle la repliait quand, tout à coup, ses yeux se fixèrent sur un minuscule triangle de papier jaune, tombé sous la table. Elle comprit tout de suite ce que c'était. Profitant d'un instant où sa tante avait le dos tourné, elle le ramassa et eut le temps d'*identifier* (5) l'angle d'une enveloppe déchirée. Elle le mit dans sa poche et essaya de conserver un air naturel.

Tout au long du repas, elle ne cessa de regarder sa tante cherchant à percer le mystère de ce coin d'enveloppe jaune.

— Si réellement une autre lettre est arrivée, qu'elle a voulu me cacher, elle ne l'a pas simplement froissée dans la corbeille à papiers, mais jetée dans le vide-ordures.

La vaisselle faite, elle prit son cartable comme d'habitude et descendit l'escalier. Au lieu de s'arrêter au rez-de-chaussée, elle s'enfonça au sous-sol, là où débouchait la conduite du vide-ordures. Elle n'eut pas besoin de fouiller parmi les détritus. A la surface, elle découvrit les débris d'une enveloppe jaune déchirée en quatre.

Soudain, sur un de ces morceaux, elle déchiffra ces mots, sur le tampon de la poste : PAS-DE-CALAIS. Aucun doute, c'était une lettre de Rouquet.

Agenouillée sur le ciment glacé, elle rassembla les quatres morceaux pour reconstituer la feuille. *Écarquillant* (6) les yeux dans la pénombre, car elle s'était bien gardée d'allumer, elle lut :

« *Chère Yani* »

J'ai été très triste, l'autre jour, de ne pas te voir une dernière fois à la gare. Tu as dû avoir un empêchement. Ta tante sans doute. J'ai laissé le parapluie contre la guérite du poinçonneur avec un petit mot dedans. Je ne t'ai pas écrit plus tôt car nous n'avions pas de logement définitif. Nous sommes installés à Bully-les-Mines, près de Lens. Je te parlerai plus tard de ce pays noir entouré de terrils (7). *Mais recevras-tu mes lettres ? A tout hasard, voici notre adresse :*

Bâtiment 12, *Porte C* — 15, *rue Pompidou.*
62160 *BULLY-LES-MINES.*

La lettre terminée, Yani sentit la colère monter en elle. Elle eut envie de regrimper au quatrième pour montrer la lettre déchirée à sa tante. Non, l'*affronter* (8) ouvertement ne servirait à rien, qu'à envenimer les choses. L'essentiel n'était-il pas d'avoir l'adresse de Rouquet ?

Fourrant les débris de la lettre dans sa poche, elle remonta au rez-de-chaussée et courut vers l'école où elle arriva juste au moment où la sonnerie annonçait la rentrée.



LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

(1) *Ample :* Vaste, très étendu. Un vêtement ample est un vêtement qui ne serre pas le corps.

(2) *Sereine :* Calme, tranquille.

(3) *Subtilisé :* Fait disparaître habilement.

(4) *Contraint :* Un sourire contraint est un sourire forcé qui n'est pas naturel, qui cache quelque chose.

(5) *Identifier :* Reconnaître.

(6) *Écarquillent :* Écarquiller les yeux c'est les ouvrir très grands pour mieux voir.

(7) *Terrils :* Très grands tas, véritables collines formées par les déchets noirs retirés des mines après triage du charbon.

(8) *Affronter :* Lutter face à face, front à front.

25 - LA RÉPONSE DE YANI

Yani était si heureuse d'avoir pu récupérer la lettre de son camarade que, le soir-même, quand la tante se fut retirée dans sa chambre, elle répondit à Rouquet.

Saint-Etienne, 16 *janvier*

Mon cher Rouquet

C'est un miracle que ta lettre me soit parvenue. Comme toutes celles que je reçois, ma tante l'avait ouverte et lue... mais elle ne me l'a pas donnée. Je l'ai découverte en bas, dans le sous-sol ; elle l'avait jetée par le vide-ordures. Ainsi, sans ce miracle, j'aurais cru que tu m'avais oubliée.

Le jour de ton départ, j'ai joué de malchance. A cause encore de ma tante, je suis arrivée à la gare au moment où le train venait de partir... mais j'ai trouvé le parapluie et le billet caché dans ses plis.

Depuis que tu as quitté Saint-Etienne, la vie est redevenue bien monotone pour moi, je n'ose pas dire triste. Désormais, ma tante m'épargne les réflexions désobligeantes (1) *mais si elle savait que j'ai récupéré ta lettre elle serait fâchée contre moi, et sans doute contre elle-même. Je n'ai pas osé lui en parler, de crainte d'une scène.*

Je sais, si tu étais là, tu me conseillerais encore de partir, mais partir où ? Je ne vois que nos amis Frioulet. A ce propos, j'ai reçu hier une longue lettre que ma tante a aussi ouverte, mais remise, de mon ancienne camarade Claire et de son frère Titou. Tu sais qu'ils sont à Brest en ce moment où Claire et Titou ont la chance de faire du canot à voile dans la rade. Eh bien ! Ils vont très prochainement quitter Brest pour Besançon où M. Frioulet doit vérifier l'ordinateur (2) *d'une grosse fabrique de montres. J'ai regardé la carte. Besançon n'est pas très loin de Saint-Etienne, en tout cas beaucoup plus proche que Brest. J'aimerais passer chez eux les vacances de Mardi-Gras, Claire et Titou seraient ravis... mais ma tante ne le permettrait pas. Je suis sûre que mes parents, eux, m'autoriseraient, il faudrait que je le leur demande. La réponse n'arriverait probablement pas à temps puisque le courrier met presque une semaine et que les vacances de Mardis-Gras commencent très tôt cette année... Et puis, maman, elle aussi, s'expliquerait mal pourquoi je veux partir. Oh ! que c'est compliqué.*



Tu vois, je te parle surtout de ma tante, comme si elle tenait toute la place dans ma vie. Je n'ai pas osé lui montrer le parapluie à manche doré. Je l'ai caché sur le dessus de mon armoire ; je m'en servirai plus tard.

Le seul être, à présent, dont la présence me soit douce est Flonflon. Bien sûr, ce n'est qu'un chat ! Il est très beau, en ce moment, avec sa fourrure d'hiver... mais j'y pense, tu ne l'as jamais vu puis que ma tante ne t'a même pas laissé entrer, le jour du bouquet. Je me suis risquée, deux nuits, à l'apporter dans ma chambre. Je ne recommencerai plus. La deuxième fois, tante m'a entendu quand je venais de bon matin le reporter dans le séchoir. Elle s'est levée précipitamment et je n'ai eu que le temps de me recoucher. Quelle affaire si elle avait su !

Pauvre Flon ! je n'ai plus que lui, c'est vrai. On dirait qu'il comprend mon ennui. Quand je rentre de l'école il ne cesse de se frotter à mes jambes en ronronnant. Si j'avais le malheur de le perdre, je ne sais pas ce que je deviendrais.

Mon cher Rouquet, j'aimerais avoir d'autres nouvelles de toi, mais il vaut mieux que tu ne m'écrives pas. Tes lettres prendraient le même chemin que la première et je n'aurais pas la chance de le savoir. J'essaierai de trouver un moyen. L'essentiel, pour moi, est d'avoir ton adresse. Je te récrirai bientôt. En attendant, je t'embrasse sur les deux joues.

Yani.

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

(1) *Désobligeantes :* Des réflexions désobligeantes sont des remarques désagréables, qui causent de la peine.

(2) *Ordinateur :* Appareil très compliqué et très coûteux qui permet de résoudre tous les calculs, d'effectuer les opérations les plus difficiles infiniment plus vite que ne le ferait un homme.

26 - LA COMPOSITION D'ORTHOGRAPHE



C'était un samedi matin, le jour de la composition d'orthographe, point final aux épreuves de janvier bien qu'on eût déjà entamé le mois de février.

Yani attendait cette composition sans *appréhension* (1). Son goût pour la lecture lui avait fait acquérir, à *son insu* (2), un vocabulaire étendu et riche. Quant à la grammaire, elle n'avait pas de secrets pour elle. Cette discipline *rébarbative* (3) pour tant d'écoliers lui semblait un amusement.

— Si je pouvais faire une dictée sans fautes, se dit-elle, j'aurais des chances de me bien classer, peut-être même d'être première puisque je n'ai pas trop mal réussi la composition de calcul. Je l'écrirai tout de suite à maman qui me demande toujours des nouvelles de mes études.

Et elle pensa aussi :

— Ma tante, également, serait satisfaite. Elle ne suit guère mon travail de classe mais elle se sentirait flattée.

Les feuilles distribuées (les compositions se faisaient sur feuilles et non sur cahier) la maîtresse déclara :

— Je vous préviens, cette dictée est difficile. Je l'ai prise parmi les textes donnés l'an dernier au concours d'entrée en sixième. Elle comporte certains mots peu courants et surtout bon nombre de participes passés. A vous de faire attention aux accords. Écoutez bien, voici ce texte :

Un accident de mine dans le Borinage.

— Le Borinage ? demanda une voix ; qu'est-ce que c'est ?

— Un bassin houiller de la Belgique. Puisqu'il s'agit d'un nom propre, je vous l'écris au tableau. Voici maintenant la dictée : ...

D'une voix lente, détachant les phrases et les mots, la maîtresse lut le texte, pas très long, mais *émaillé* (4) de mots plus ou moins techniques et comportant des phrases inversées qui rendaient, en effet, les accords difficiles.



La lecture terminée, Yani se frotta les mains d'aise. Elle ne connaissait pas cet extrait mais avait lu, la semaine précédente en pensant à Rouquet, un roman dont l'action se passait dans une mine de Pologne. Elle savait par exemple ce qu'était un *galibot* (5), un étai, un *porion* (6). Un seul mot la fit trébucher : le nom « groupe », pourtant banal, celui-ci. Fallait-il un seul « p » ou deux ? Elle en mit deux mais à la relecture, par l'institutrice, elle barra le dernier.

Ouf ! la composition était terminée. La maîtresse ramassa les feuilles et regagna son bureau en disant :

— J'ai l'impression que cette composition ne sera pas brillante. Vous n'avez guère tenu compte de ma recommandation au sujet des participes. Quant aux mots techniques vous auriez dû savoir les écrire, vous qui vivez dans un pays de mine.

Et la maîtresse ajouta :



— En passant dans les rangs, je n'ai vu qu'une seule dictée convenable, celle de Yani Hornier.

Yani rougit de plaisir. A vrai dire, ses seules joies, depuis le départ de Rouquet, lui venaient de l'école. Elle serait probablement première, comme la dernière fois et, en tenant compte de sa composition de mathématiques qui n'avait pas été mauvaise, elle obtiendrait une bonne moyenne.

A la sortie de la classe, les autres élèves l'entourèrent pour demander comment elle avait écrit tel ou tel mot, afin de se rassurer sur leur propre devoir. Mais tante Angèle n'aimait guère la voir *musarder* (7) au retour de l'école... Et puis, elle était si contente d'elle-même. Elle s'éclipsa et grimpa en courant la montée des Écuyers.

Oubliant ses *griefs* (8) contre la belle-sœur de son père, elle s'exclama en entrant :

— Tante ! Nous venons de faire la composition d'orthographe, je crois que cette fois encore...

Elle n'acheva pas. Au lieu de l'accueillir avec le sourire, tante Angèle paraissait *courroucée* (9). Sur le coup, Yani pensa qu'une nouvelle lettre de Rouquet était arrivée, et que, par son contenu, la tante avait compris que sa nièce avait découvert la première dans le vide-ordures.

— Qu'y a-t-il, tante ?

— Ton chat !...

— Il a fait une sottise ?

— Viens voir !...



LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

(1) *Appréhension :* Vive crainte à l'approche d'un événement.

(2) *A son insu :* Sans qu'elle le sache, sans qu'elle s'en aperçoive.

(3) *Rébarbative :* Difficile à comprendre, compliquée, ennuyeuse.

(4) *Émaillé :* Parsemé. On pourrait dire aussi (au sens figuré) truffé.

(5) *Galibot :* Manœuvre (autrefois un enfant) qui s'occupe de diriger les wagonnets à l'intérieur de la mine.

(6) *Porion :* Chef mineur.

(7) *Musarder :* Traîner dans les rues en s'amusant.

(8) *Griefs :* Reproches.

(9) *Courroucée :* Très en colère.

27 - LE CANAPÉ

La prenant par la main, tante Angèle entraîne Yani dans la salle de séjour.

— Tiens ! Regarde !

D'un doigt tremblant de colère mal rentrée, elle désigne une tache large comme un petit mouchoir de poche, sur le canapé de velours beige.

— Je pense que tu as compris ! Tout à l'heure, pendant que j'étais descendue faire mes provisions du samedi, ton chat s'est couché sur le divan, comme s'il n'était pas mieux dans sa corbeille et il s'y est oublié.

— Oh ! tante, je suis navrée, c'est bien la première fois que pareille chose lui arrive. Il était peut-être malade... Mais êtes-vous sûre que c'est lui ?

— Regarde ces poils ! Malade ou non, le mal est fait. Cette tache, sur du velours, est *indélébile* (1). Je ne vois pas comment l'enlever. Ah ! les chats dans un appartement ! Une *calamité* (2). Je ne vois d'autre solution que de faire recouvrir ce divan. Dire que ce velours était tout neuf, *impeccable* (3) !... et qui dit que ton chat ne recommencera pas ?

— Je suis vraiment désolée, tante, mais il existe des produits qui enlèvent les taches.

— Pas celles laissées par le pipi de chat.

— Si, tante. Pareil accident était déjà arrivé, chez nous, avec un autre chat, celui que j'avais avant Flonflon. Maman a très bien réussi à faire disparaître la trace.

— Était-ce du velours ?

— Je ne me rappelle pas.

— Rien à faire avec le velours.

— Dans ce cas, tante, je réparerai les dégâts à mes frais. L'autre semaine, papa m'a envoyé un gros mandat. J'ai des économies.

— Ah ! non, mon enfant, garde ton argent. Mes moyens me permettent tout de même cette réparation.

Durant cette *altercation* (4), sous le coup de l'émotion, Yani n'a pas demandé où était Flonflon. Elle ne l'aperçoit pas dans sa corbeille et, instinctivement, se penche pour regarder sous les meubles.

— Tu penses bien, dit vivement la tante, qu'après cette sottise je n'ai pas hésité.

— Oh ! vous... vous l'avez battu ?

— Non, chassé.

— Mis à la porte ?

— Il fallait bien le punir.

— Pas de cette façon, tante. Il n'a pas fait le rapprochement. Il aurait fallu lui faire sentir la tache et lui donner une petite tape. Il aurait compris... Il y a longtemps que vous l'avez chassé ?

— Quand je suis rentrée, il y a dix minutes... Sois tranquille, il reviendra. Je ne connais pas grand chose de la *psychologie* (5) des chats, je sais tout de même qu'ils s'attachent à leur maison. Il reviendra tout penaud.

Ce n'est pas ce que pense Yani qui se précipite sur le palier en appelant :

— Flonflon !... Flonflon !...



Tout à l'heure, en grimpant l'escalier, elle ne l'a pas vu. Où s'est-il réfugié ? Aucun recoin dans la montée de cet escalier neuf. Il n'est pourtant pas sorti dehors puisque la porte d'entrée du vestibule se referme automatiquement après le passage de chaque locataire.

— Je vais voir au sous-sol !

Justement, la femme de service est en train de ranger les poubelles vides.

— Madame ! Vous n'auriez pas aperçu un chat ?... un chat tigré.

La femme ne réfléchit pas longtemps.

— Si, tout à l'heure, un beau chat gris et blanc qui avait l'air apeuré. Quand il m'a aperçue, il a pris la *poudre d'escampette* (6), en sautant dans la rue par le soupirail...



LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

(1) *Indélébile :* Ineffaçable, qui n'est pas détruit par le temps.

(2) *Calamité :* Grand malheur. (Le plus souvent ce mot désigne un malheur qui atteint un grand nombre de personnes.)

(3) *Impeccable :* Au sens propre : sans péché. Ici, sans défaut, très propre, net.

(4) *Altercation :* Vive discussion, dispute.

(5) *Psychologie :* « Science de l'esprit » dit le dictionnaire. Ici, à propos du chat, la tante évoque surtout la manière de se conduire, le comportement de l'animal dont les « pensées » sont évidemment impossible à connaître.

(6) *La poudre d'escampette :* Expression qui signifie s'enfuir, se sauver.

28 - A LA RECHERCHE DE FLONFLON

Flonflon avait donc bel et bien quitté l'immeuble pour s'échapper dans la rue. Pauvre Flonflon ! lui qui avait toujours vécu en appartement !

— Un chat n'est pas comme un chien qui reconnaît sa maison grâce à son odorat, se dit Yani. Un chat ne se *fie* (1) qu'à sa vue. Quand il n'a pas d'abord reconnu les abords de son gîte, il est incapable de se retrouver... D'ailleurs, dans cette montée des Écuyers, tous les immeubles se ressemblent. Comment repérerait-il le sien ?

Affolée, elle grimpa et descendit plusieurs fois la rue. En vain. Tout à coup, elle s'aperçut qu'il était midi trois quarts. Tante Angèle devait s'impatienter. Elle remonta vivement au quatrième.

— Enfin, te voilà, fit la tante. Tu cherchais ton chat ?... Tu ne te rendais pas compte de l'heure ? J'ai fait un soufflé. Il va être brûlé.

Yani se moquait bien du soufflé. Elle se lava les mains et passa vite à table. Plusieurs fois, pendant le repas, elle tendit l'oreille, croyant avoir entendu miauler derrière la porte d'entrée. Ce n'était qu'une *illusion* (2).

— Ne te tracasse pas, dit tante Angèle. Il rappliquera dès qu'il aura faim.

— Et s'il ne retrouvait pas la porte ? Personne ne le reconnaît dans l'immeuble, puisqu'il ne sort jamais.

— Ne m'as-tu pas dit que la gardienne l'avait aperçu dans le sous-sol. Bavarde comme elle l'est, elle le dira à tout le monde.

A chaque raison que Yani trouvait de s'inquiéter, tante Angèle répliquait par une explication. Voulait-elle rassurer sa nièce ?... Au fond d'elle-même, pensait-elle avec soulagement que Flonflon s'était perdu pour de bon ? Oh ! c'eût été affreux.

Au dessert, Yani n'y tint plus.

— Excusez-moi, tante, je suis trop inquiète. Je ferai la vaisselle plus tard.

Elle redégringola les quatre étages pour explorer de nouveau la montée des Écuyers. Elle eut soudain une émotion en apercevant, au loin, un chat gris qui traversait la rue pour entrer dans un couloir. Elle se précipita. L'animal avait disparu. A tout hasard, elle frappa à une porte au rez-de-chaussée, celle de la concierge... et tout à coup, elle aperçut le chat. Ce n'était pas Flonflon. Il lui ressemblait, comme se ressemblent tous les chats de gouttière mais avec un pelage plus terne.

— C'est le mien, dit la concierge. Il a la mauvaise habitude de sortir dans la rue et je crains toujours qu'il ne se fasse écraser... Non, je n'ai pas vu le tien. S'il ne sortait jamais, il a dû se cacher quelque part.

Par acquit de conscience, Yani parcourut encore la montée d'un bout à l'autre en appelant :

— Flonflon ! Flonflon !

Enfin, épuisée, glacée, elle se décida à rentrer.

— Ne te mets par *martel en tête* (3), dit encore la tante. Je te le répète, la faim le fera sortir de sa cachette.

Le soir, avant de se coucher, Yani ouvrit toute grande la fenêtre de sa chambre qui donnait sur la rue, et elle décida de ne pas dormir. Tant pis pour le froid. Les chats sortent plus volontiers la nuit que le jour. Peut-être entendrait-elle Flonflon miauler.

Il était plus de minuit quand elle s'endormit, mais dès six heures du matin, transie de froid, elle était éveillée. Tandis que la tante dormais encore, elle jeta son manteau sur ses épaules, descendit dans la rue silencieuse et *réitéra* (4) ses appels. Deux heures plus tard, quand elle rentra, elle ne put retenir ses larmes.

— Non, mon enfant, dit la tante, pas de pleurs. A ton âge, on se retient. Après tout, un chat n'est qu'un chat. Réserve ton chagrin pour de plus tristes occasions. Elles ne manquent hélas pas, dans la vie. Tu verras.

Yani se raidit. Elle faillit exploser, dire à sa tante qu'elle manquait de cœur, qu'elle ne comprenait rien à l'affection qu'on pouvait avoir pour un chat. Elle se retint et se réfugia dans sa chambre.



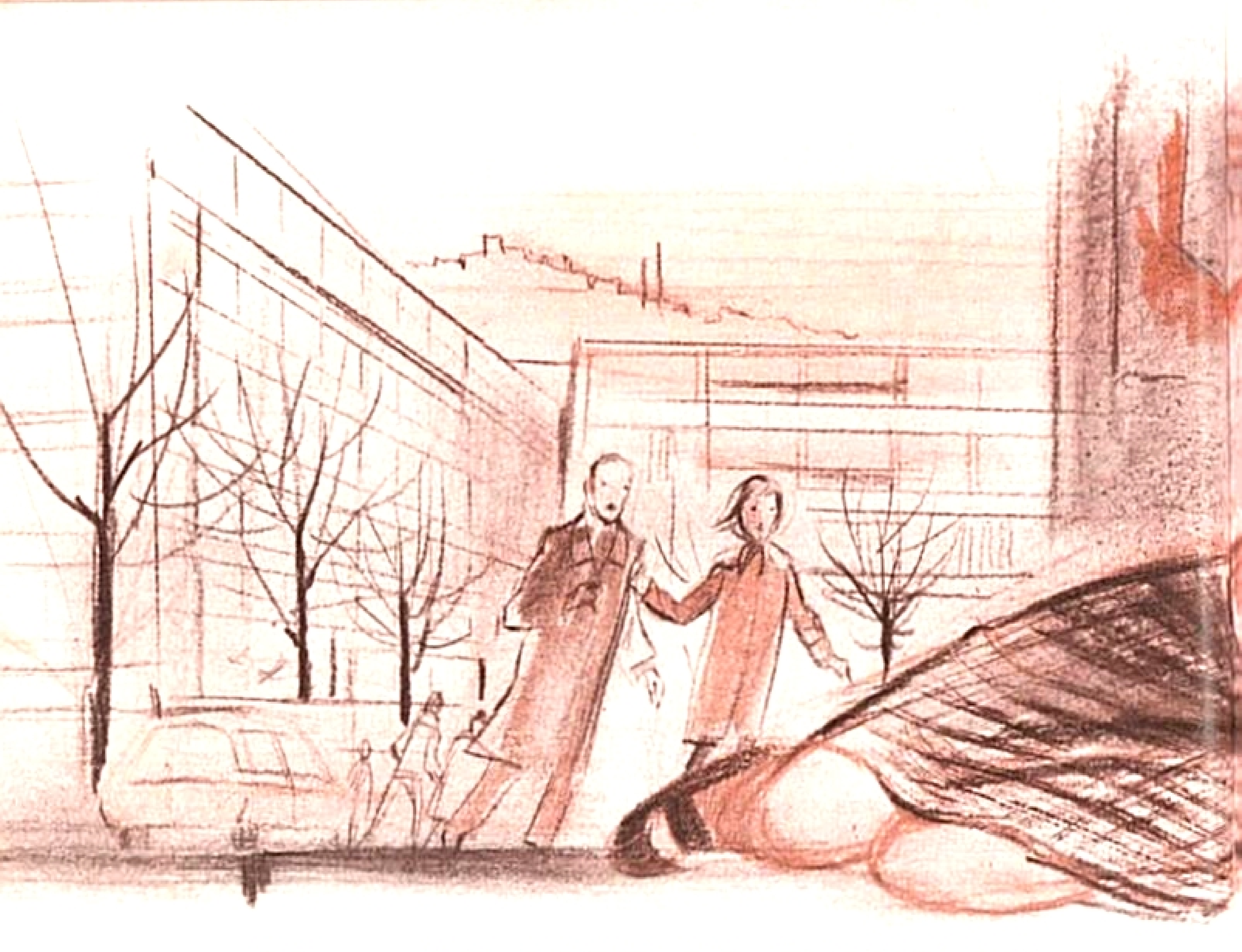
LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

(1) *Se fie :* Se fier c'est faire confiance. Les chants ont confiance en leur vue.

(2) *Illusion :* Erreur des sens ; fausse impression.

(3) *Martel en tête :* Expression qui signifie se tracasser, s'inquiéter, répéter son inquiétude.

(4) *Réitéra :* Répéta ses appels.



29 - LE SORT DE FLONFLON

Trois jours à présent, que Flonflon avait disparu. Les chances de le retrouver s'*amenuisaient* (1). A présent, tante Angèle trouvait difficilement à expliquer la prolongation de cette *fugue* (2). Fugue !... C'est le mot qu'elle employait alors qu'elle avait ni plus ni moins chassé le petit chat. Pensait-elle ainsi se *disculper* (3) ?

Malgré tout, Yani voulait encore espérer. Elle se souvenait d'un chat appartenant à des voisins de Lyon, qui s'était laissé enfermer par mégarde dans un grenier. On l'avait retrouvé quinze jours plus tard, *efflanqué* (4), assoiffé, mais bien vivant.

Hélas ! cet espoir allait s'effondrer d'une manière brutale. C'était vendredi. Comme les matins précédents, Yani s'était levée de bonne heure pour explorer les rues avoisinantes avant de prendre la direction de l'école. Elle débouchait au carrefour de la rue des Abrets et de la rue Jouffroy quand, tout à coup, elle s'arrêta, clouée sur place.



Un chat gris gisait sur le bitume, au pied d'un trottoir, sa tête ensanglantée baignant dans l'eau sale. Son cœur cessa de battre. C'était Flonflon, elle le reconnut à son collier rouge orné d'un grelot.

Horrifiée elle voulut s'approcher, mais sa tête fut prise d'un vertige. Elle vacilla et se laissa choir sur le trottoir : ses jambes ne la portaient plus. Un homme et une jeune femme qui passaient se précipitèrent, croyant qu'elle s'était tordu la cheville.

— Tu as glissé ?... Tu t'es fait mal ?

Yani ne répondit pas. Elle se laissa soulever par les épaules et incapable de prononcer un mot, montra le caniveau.

L'homme et la jeune femme aperçurent alors, le pauvre animal *maculé* (5) de sang.

— Ton chat ?... C'était ton chat ?

Elle approuva de la tête. Elle ne pleurait pas, non ; elle avait trop de chagrin.

— Flonflon !... Flonflon !...

Elle le regarda un moment puis voulut s'approcher.

— Inutile, ma pauvre petite, dit l'homme ; il est mort... écrasé par une voiture.

— Mort ! répéta Yani, il est mort !

Elle se cramponna au bras du monsieur qui paraissait aussi *affligé* (6) qu'elle. Un attroupement s'était formé composé surtout d'enfants qui partaient à l'école. Un gamin en bonnet à pompon lanca, indigné :

— Ces sales autos ! on devrait toutes les supprimer !

Yani le regarda ; il avait les larmes aux yeux. Puis elle voulut se pencher sur son Flonflon, le caresser une dernière fois. Elle se retint. A quoi bon puisqu'il ne sentirait pas la caresse ?

— Veux-tu que je lui enlève son collier ? dit la jeune femme, se méprenant sur son geste.

— Non, ce n'est pas la peine. Je n'aurai jamais plus de chat.

Et elle ajouta :

— Que va-t-on en faire ?

— Les *éboueurs* (7) ne sont pas encore passés ; ils l'enlèveront... Justement, les voici.

La grosse voiture grise du service de nettoiement débouchait au carrefour. La jeune femme désigna à l'un des deux hommes qui vidaient les poubelles le cadavre du chat gris. Yani n'eut pas le cœur de regarder. Elle ferma les yeux. Quand elle les rouvrit, le camion repartait, emportant la dépouille de Flonflon vers on ne sait quelle triste destination. C'était fini. L'homme et la jeune femme s'éloignèrent, les écoliers aussi. Yani resta seule sur le trottoir, le regard fixé sur une tache de sang, tout ce qui restait de son fidèle compagnon.

Puis, subitement, la réalité lui revint à l'esprit. Elle regarda sa montre. L'heure de rentrée à l'école était passée depuis dix minutes.



LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

(1) *S'amenuisaient :* Devenaient de plus en plus menues, c'est-à-dire de moins en moins grandes.

(2) *Fugue :* Fuite, escapade, sortie non autorisée.

(3) *Se disculper :* C'est trouver une raison pour ne pas être reconnu coupable d'une faute.

(4) *Efflanqué :* Très maigre. On voyait les flancs, les côtes du chat.

(5) *Maculé :* Taché (immaculé, signifie sans tache).

(6) *Affligé :* Très triste.

(7) *Éboueurs :* Les employés qui enlèvent les « boues » et les ordures ménagères.



30 - LE COUP DE TÊTE

Oui, l'heure était passée. Elle n'eut pas le courage de partir pour l'école, elle qui, pour rien au monde, n'aurait manqué un jour de classe.

A son chagrin, se *substitua* (1) une profonde *rancœur* (2) contre sa tante, contre le monde hostile. Elle avait, dans son cartable, un double de la clé de l'appartement. Afin d'être seule pour ruminer sa peine, elle regagna la montée des Écuyers, sûre de ne pas trouver la tante, partie à son bureau.

En ouvrant la porte, la première, la seule chose qu'elle aperçut fut la corbeille désormais inutile de Flonflon. Un choc étrange se produisit en elle. Alors que, jusqu'à présent, elle avait contenu ses larmes, elle éclata en sanglots. Puis, prise d'une sorte de folie destructrice, elle saisit la corbeille, la piétina, la réduisit en menus morceaux, comme pour mieux s'arracher le souvenir de son chat. De même pour le bol à fleurs bleues où le minet buvait son lait. Elle le brisa sur le carrelage de la cuisine.

Elle se rendit compte que son geste était un reproche à sa tante mais ne le regretta pas. Cependant affolée par ce qu'elle venait de faire, elle passa dans sa chambre et se jeta sur son lit, la tête dans les mains, se demandant comment, désormais, elle pourrait vivre dans cet appartement.

Ainsi, tante Angèle avait tout gâché. La belle-sœur de son père n'avait aucune vraie affection pour elle.

— Elle a tout fait pour que je vive comme elle l'entendait, se dit Yani. Elle m'a obligée à ne plus porter de pantalons parce que, dans sa jeunesse, cela ne se faisait pas. Elle n'a pas pu comprendre que Rouquet, sous son allure débraillée, était le meilleur des garçons. Elle a tué Flonflon, oh ! pas volontairement, mais le résultat est le même et, tout à l'heure, en rentrant du bureau, elle prendra une mine contrariée alors qu'au fond d'elle-même elle se réjouira de ne plus le voir dans l'appartement.

Elle resta un long moment, étendue, les yeux fermés, à *ressasser* (3) son chagrin, son amertume. Pour ne plus voir sa chambre, elle ferma les yeux. Épuisée par ses émotions, elle s'assoupit. Quand ses paupières se relevèrent, son premier regard fut pour sa montre.

— Oh ! 11 heures 20 !

Dans moins d'une heure, tante Angèle serait de retour. Cette fois, Yani ne pourrait plus se contenir. Elle dirait tout ce qu'elle avait sur le cœur et se représenta l'affrontement. Une idée désespérée lui traversa l'esprit.

— Partir !... Je vais partir !

Cette envie de fuir fut si brutale, si irrésistible, qu'elle bondit de son lit. En un clin d'œil, elle rassembla ses affaires qu'elle fourra pêle-mêle dans sa valise, ne prenant soin que pour les lettres et photos d'Iran. Puis elle enfila son manteau, enfonça son bonnet rouge à pompon jusqu'aux yeux. Mais au moment d'ouvrir la porte, elle réfléchit. Nerveusement, elle arracha une page au bloc-notes qui servait à la tante pour inscrire ses commissions et traça ses mots :

« *Flonflon est mort... Je ne peux plus vivre ici... je vais rejoindre les amis de mon père à Besançon. Pardonnez-moi !* »

Yani.

Elle déposa la feuille sur la table de la cuisine. Puis, pensant que tante Angèle s'empresserait d'avertir ses parents, elle ajouta :

« *J'écris à maman.* »

Soulagée, elle reprit sa valise puis la reposa une seconde fois.

— Oh ! le parapluie.

Elle grimpa sur une chaise et attrapa, sur son armoire, le précieux cadeau de Rouquet.

Cette fois, elle sortit pour de bon et écouta, sur le palier. Personne dans la montée de l'escalier. Sa lourde valise à bout de bras, elle descendit les quatre étages et se retrouva dans la rue ou le froid vif de février la saisit.



LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

(1) *Substitua* : Remplaça.

(2) *Rancœur* : Ressentiment, sorte de haine qu'on éprouve envers quelqu'un.

(3) *Ressasser* : Nous avons déjà vu ce mot. Il signifie répéter sans cesse la même chose. On peut aussi dire, au sens figuré : ruminer, quand il s'agit de pensées.



31 - LES GENDARMES

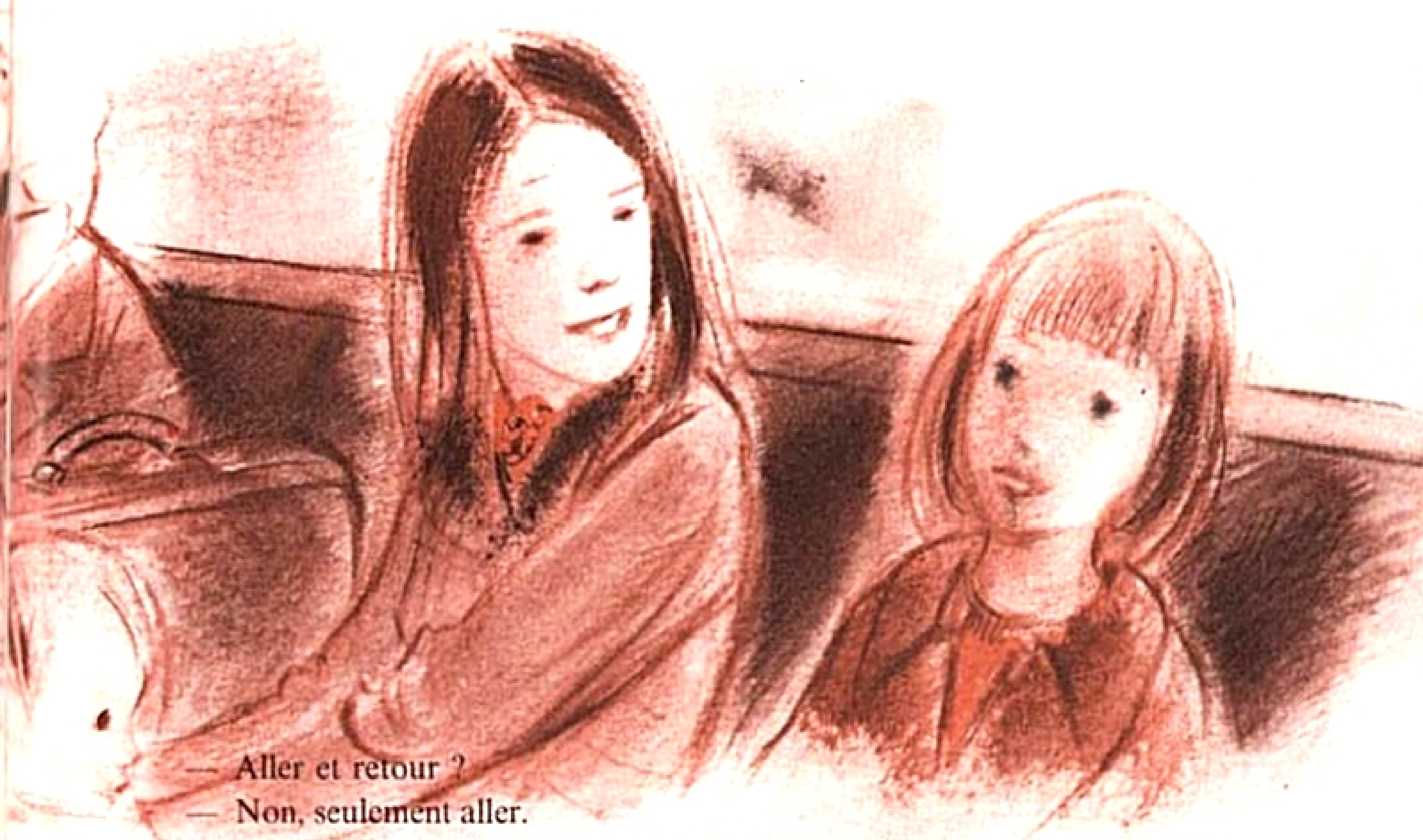
Malgré le poids de sa valise, elle court presque. Elle connaît, à présent, le chemin de la gare ; elle ne se trompera pas de rues. Hélas ! à cause de son encombrant bagage, de son émotion, elle se fatigue vite et doit s'arrêter souvent.

Bref ! Il est plus de midi quand elle arrive à destination. Tout au long du trajet, sa tête était comme vide. Elle n'a pensé à rien, qu'à marcher. Sitôt dans la salle des pas perdus, une nouvelle angoisse s'empare d'elle. Tante Angèle vient de rentrer de son bureau, elle a découvert le billet sur la table, les débris d'osier et de *faïence* (1). Sa réaction a dû être violente. Heureusement, le téléphone n'est pas encore installé, elle n'a pas pu, de chez elle appeler la police. Va-t-elle descendre au commissariat ? Est-ce déjà fait ? Des agents vont-ils surgir pour ramener la fugitive à domicile ? En elle-même elle proteste :

— Non, non je ne veux pas... laissez-moi ; comme si deux mains la saisissaient déjà par le bras.

Naïvement (2), elle s'imagine qu'une fois passée sur le quai, elle sera *inaccessible* (3), comme si les agents de police n'avaient pas entrée partout. Alors, elle s'approche vivement d'un guichet.

— Un billet pour Besançon, s'il vous plaît.



— Aller et retour ?

— Non, seulement aller.

Elle tend un gros billet de banque et l'employé lui rend la monnaie qu'elle fourre *en vrac* (4) dans la poche de son manteau, tant elle est pressée. Au moment de présenter son petit bout de carton au poinçonneur, une nouvelle émotion la fait frémir. Cet employé est celui qu'elle a questionné l'autre jour. Il reconnaît le parapluie à fleurs et se contente de sourire en disant :

— Bon voyage, mademoiselle !

Ouf ! Yani est sur le quai mais le prochain train pour Lyon ne partira qu'à 13 heures 10. Plus d'une demi-heure à attendre.

— Non, je ne peux pas rester sous ce grand hall glacial où circulent tant de voyageurs. Quelqu'un pourrait me reconnaître. Elle se réfugie dans la salle d'attente, comme à Lyon. Le local est vaste, bien chauffé mais sale. Un clochard dort sur un banc, le visage mangé par la barbe, la nuque calée sur son sac, les mains jointes sur le ventre comme un *gisant* (5). Deux hommes discutent de politique, une vieille dame fait les mots croisés d'un journal de mode, une autre, jeune, gronde son enfant de quatre ou cinq ans qui s'obstine à ramasser les mégots. Instinctivement, c'est auprès d'elle que Yani vient s'asseoir. Aimablement, la femme se pousse pour lui faire de la place sur la banquette. Cependant, intriguée par la jeune voyageuse qui n'a pas l'air à son aise, elle demande :

— Tu voyages seule ?

— Ce n'est pas la première fois. Je... je vais chez des amis.

— Et l'école ?... Les vacances ne sont pas commencées.

— C'est... c'est pour une affaire de famille.

Yani commence à se demander si la dame va continuer de la questionner quand tout à coup, elle tressaille. A travers la porte vitrée, elle vient de reconnaître les képis de deux gendarmes. Instinctivement, elle saisit la poignée de sa valise, pour fuir... mais fuir où ? Il n'existe, dans cette salle, pas d'autre *issue* (6) que la porte. Pauvre Yani ! qui se croit prise dans une souricière. Elle pousse un soupir de soulagement quand elle voit entrer, non pas seulement les deux gendarmes, mais un gaillard barbu menottes aux poings, qu'ils encadrent : un malfaiteur qu'ils conduisent peut-être à Lyon. Qu'a fait cet homme à la mine pourtant *débonnaire* (7) ? Yani, elle aussi, va-t-elle être ramenée chez sa tante avec les menottes ?

Mais tout à coup, une voix annonce dans le haut parleur :

— L'autorail express 1768 en provenance de Roanne et à destination de Lyon entrera en gare dans quelques instants au quai n° 2.



LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

(1) *Faïence :* Terre cuite et vernissée, moins fine que la porcelaine.

(2) *Naïvement :* D'une manière naïve. Le naïf est celui qui croit facilement à tout ce qu'on lui dit ou à quelque chose d'invraisemblable.

(3) *Inaccessible :* Qu'on ne peut pas atteindre. Auquel on ne peut accéder.

(4) *En vrac :* En désordre.

(5) *Gisant :* Statue de pierre sur un tombeau. Cette statue représente le mort dans la position couchée et les mains jointes.

(6) *Issue :* Porte, passage, sortie.

(7) *Débonnaire :* Une mine débonnaire est celle d'un homme qui n'a pas l'air méchant mais au contraire doux et faible.



32 - FAUX DÉPART

Sitôt installée dans l'autorail, Yani se crut sauvée. Personne ne l'empêcherait plus de partir. Dans moins d'une heure elle serait à Lyon. Une dame (elle s'adressait de préférence aux femmes) lui expliqua que la correspondance était assurée, à Lyon, avec le turbotrain à destination de Strasbourg, qui passait à Besançon. Elle précisa même, en consultant un indicateur, que ce turbotrain arrivait à Besançon à 18 heures 59.

— Autrement dit, 6 heures, se dit Yani. La nuit sera déjà tombée mais, à cette heure-là, j'aurai plus de chance de trouver les Frioulet chez eux. Tant pis pour l'argent, je prendrai un taxi, comme le jour de mon arrivée à Saint-Etienne.

Hélas ! le calcul était *optimiste* (1). L'autorail venait de dépasser Rive-de-Gier, une petite ville industrielle aussi noire que Saint-Etienne, quand le convoi freina avec une telle violence que valises et paquets dégringolèrent des porte-bagages et que les voyageurs furent projetés les uns contre les autres. L'autorail s'arrêta net en rase campagne. Des voyageurs descendirent sur le *ballast* (2) pour voir ce qui se passait.

Soudain, une terrible peur s'empara de Yani. Elle s'imagina que des agents, venus la chercher à la gare de Saint-Etienne et arrivés trop tard avaient lancé un appel par radio pour la cueillir pendant le voyage.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle effrayée ?

— Je ne sais pas, fit la dame qui l'avait renseignée. Quelqu'un a peut-être tiré la sonnette d'alarme.

Elle abaissa la glace pour regarder dehors. De loin, elle distingua une casquette et dans son émotion, crut reconnaître celle d'un agent. Ce n'était qu'un employé de la S.N.C.F. (3). Un voyageur qui remontait dans la voiture annonça que l'autorail s'était arrêté juste à temps, devant un éboulement sur la voie.

— Mon dieu ! soupira la femme, pourvu que nous ne rations pas la correspondance, à Lyon, si le train tarde à repartir.

Non seulement l'autorail ne continua pas son parcours mais au bout d'un moment, faisant machine arrière, il regagna lentement la gare de Rive-de-Gier où tous les voyageurs furent invités à descendre, ignorants de ce qu'on allait faire d'eux. Enfin, le chef de la station annonça :

— Impossible d'effectuer un *transbordement* (4) par fer. Deux cars vont vous acheminer vers Lyon. Ne vous impatientez pas.

Entassés dans la petite salle de la gare, les gens *maugréèrent* (5). Beaucoup, comme la dame et Yani, devaient prendre une correspondance à Lyon. Une demi-heure au moins s'écoula avant l'arrivée des cars. Déjà une heure et demie de retard... sans compter celui que prendraient les véhicules dans cette vallée où petites villes et villages se touchaient.

Bref quand les deux cars stoppèrent devant la gare Perrache à Lyon, le turbotrain pour Strasbourg était parti depuis longtemps.

— Plus rien pour l'Alsace avant 10 heures du soir, dit la dame à Yani, qui l'avait accompagnée, pour se mettre sous sa protection. Ce train de nuit passe à 3 heures du matin à Besançon pour arriver au terminus à 5 heures 10. Je ne veux pas déranger mon frère à une heure si matinale pour venir me chercher à la gare. Tant pis, je vais lui téléphoner que j'ai manqué ma correspondance et coucher chez une cousine que j'ai à Lyon. Je repartirai demain matin... et toi ?... On t'attend au train que nous venons de manquer ?

Yani fut bien embarrassée pour répondre. Elle n'eut pas à donner d'explication ; un taxi passait, que la dame *héla* (6) d'un grand geste.

Yani se sentit alors de nouveau seule. Que faire ? Débarquer à Besançon, une ville inconnue, à 3 heures du matin ? Passer la nuit ici, dans la salle d'attente, comme un clochard, à attendre le premier train du matin ?

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

(1) *Optimiste :* Être optimiste, c'est voir les choses du bon côté, penser que tout ira bien. (Le contraire est pessimiste.)

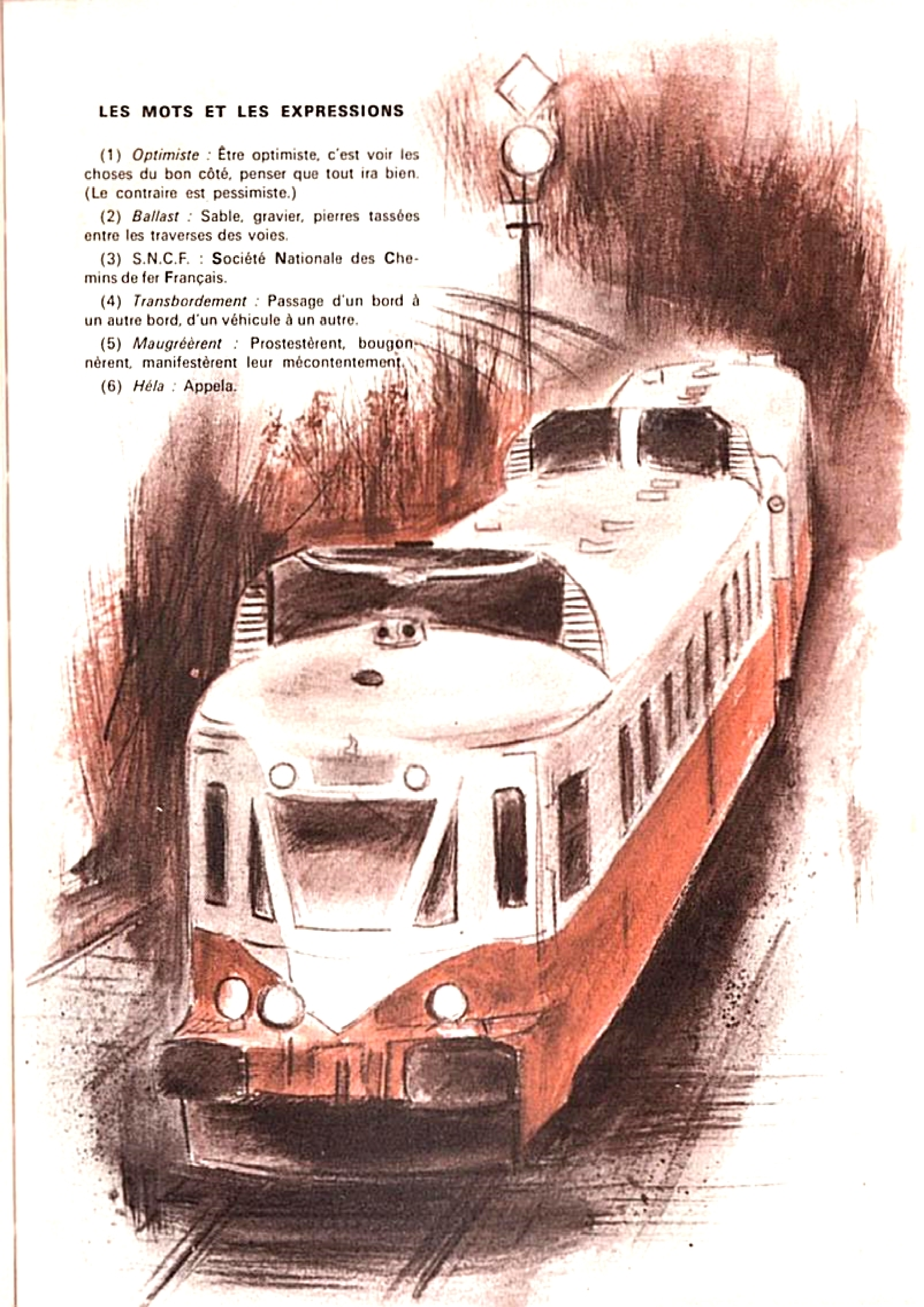
(2) *Ballast :* Sable, gravier, pierres tassées entre les traverses des voies.

(3) S.N.C.F. : **S**ociété **N**ationale des **Ch**emins de fer **F**rançais.

(4) *Transbordement :* Passage d'un bord à un autre bord, d'un véhicule à un autre.

(5) *Maugréèrent :* Prostestèrent, bougonnèrent, manifestèrent leur mécontentement.

(6) *Héla :* Appela.





33 - LA NUIT BLANCHE

Sa valise à ses pieds, son parapluie sous le bras, elle reste plantée sur le terre-plein, ne sachant plus que faire. Soudain, lui vient l'idée d'aller coucher chez elle, rue Jean-Latour.

— Oh ! oui, chez moi ! Je vais dormir chez moi ; j'ai la clef de l'appartement dans ma valise !

Mais à peine s'est-elle réjouie que surgissent toutes sortes d'*objections* (1). Elle trouvera sinistre la maison vide. Son lit n'aura pas de draps ; le réfrigérateur sera vide... et surtout, elle pense aux locataires de l'immeuble. Elle les connaît presque tous. On se demandera ce qu'elle revient faire... et puis, elle devra se lever très tôt, en pleine nuit, pour revenir prendre le train du matin qui, a dit la dame, part à 6 heures 50.

— Non, je ne peux pas retourner chez moi.

Alors, elle saisit sa valise pour gagner la salle des pas perdus où les tubes de néon, déjà allumés, à cause du temps gris, donnent l'impression du soir. Pourquoi sa valise lui paraît-elle de plus en plus lourde ? La fatigue ? Non, pas seulement la fatigue. En apercevant une buvette elle découvre qu'elle a faim et soif. Trop bouleversée elle ne s'est pas rendu compte, qu'elle n'a rien pris depuis son petit déjeuner du matin.

— Un sandwich s'il vous plaît, madame... un gros sandwich.

— Au jambon ou au fromage ?

— Peu importe... et un jus de fruit, avec une paille.

Elle dévore son sandwich sur place, devant le comptoir et aspire son jus de fruit. Oh ! que cela fait du bien. Elle passe ensuite sur le quai sans autre ressource que d'entrer dans la salle d'attente où les militaires l'avaient *importunée* (2), avec Flonflon. Hélas ! Flonflon n'est plus là.

Beaucoup de monde encore dans cette salle : des gens qui lisent, d'autres qui *somnolent* (3), d'autres qui consultent sans cesse leur montre. Yani s'asseoit auprès d'une dame *entre deux âges* (4) qui feuillette distraitement un magazine.

— Dire que je vais passer toute la nuit là, se dit-elle.



Immobile, sa valise près d'elle, sans aucun goût pour lire un illustré ou une bande dessinée, elle laisse courir le tourbillon de ses pensées. Elle imagine la stupeur de sa tante, elle revoit ses parents, ses petites sœurs, Rouquet.

Puis, regardant machinalement un voyageur de commerce annoter des fiches, elle se dit :

— Mon intention était d'écrire à mes parents dès mon arrivée à Besançon ; pourquoi pas tout de suite ? La lettre arrivera plus tôt à Ramabriz... peut-être avant celle de tante Angèle.

Par chance, elle a glissé dans ses affaires, papier et enveloppes spéciales pour le courrier par avion. Elle a même des timbres et un crayon à bille. Sa valise sur les genoux, en guise de pupitre, elle commence :

Cher papa, chère maman...

Mais elle s'arrête là, horriblement embarrassée. Oh ! que c'est difficile à expliquer. Comment avouer qu'elle était malheureuse chez sa tante alors que ses précédentes lettres ne faisaient *allusion* (5) à aucune des mille petites choses qui lui gâchaient la vie ?... La prendra-t-on pour une fille indocile et rebelle ? A distance, on grossit facilement les événements. Maman, pleine de douceur et de compréhension finira peut-être par comprendre, mais quel choc, sur le coup !... Et papa, pourtant bon, affectueux et généreux mais vif parfois, comment interprétera-t-il cette fuite *insensée* (6) de sa « fille chérie » comme il l'appelait, cette *désinvolture* (7) envers sa belle-sœur ?

Le crayon entre les lèvres, Yani se torture l'esprit, cherchant les mots qui traduiront le mieux son désarroi.

Enfin, d'une main tremblante, elle qui la voudrait pourtant assurée, elle commence :

— *Pardonnez-moi, je sais que je vais vous faire beaucoup de peine...*

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

(1) *Objections* : Des raisons que Yani aura de ne pas rentrer chez elle.

(2) *Importunée* : Importuner quelqu'un c'est l'agacer, faire quelque chose qui le contrarie.

(3) *Somnolent* : Qui sont à moitié endormis, assoupis.

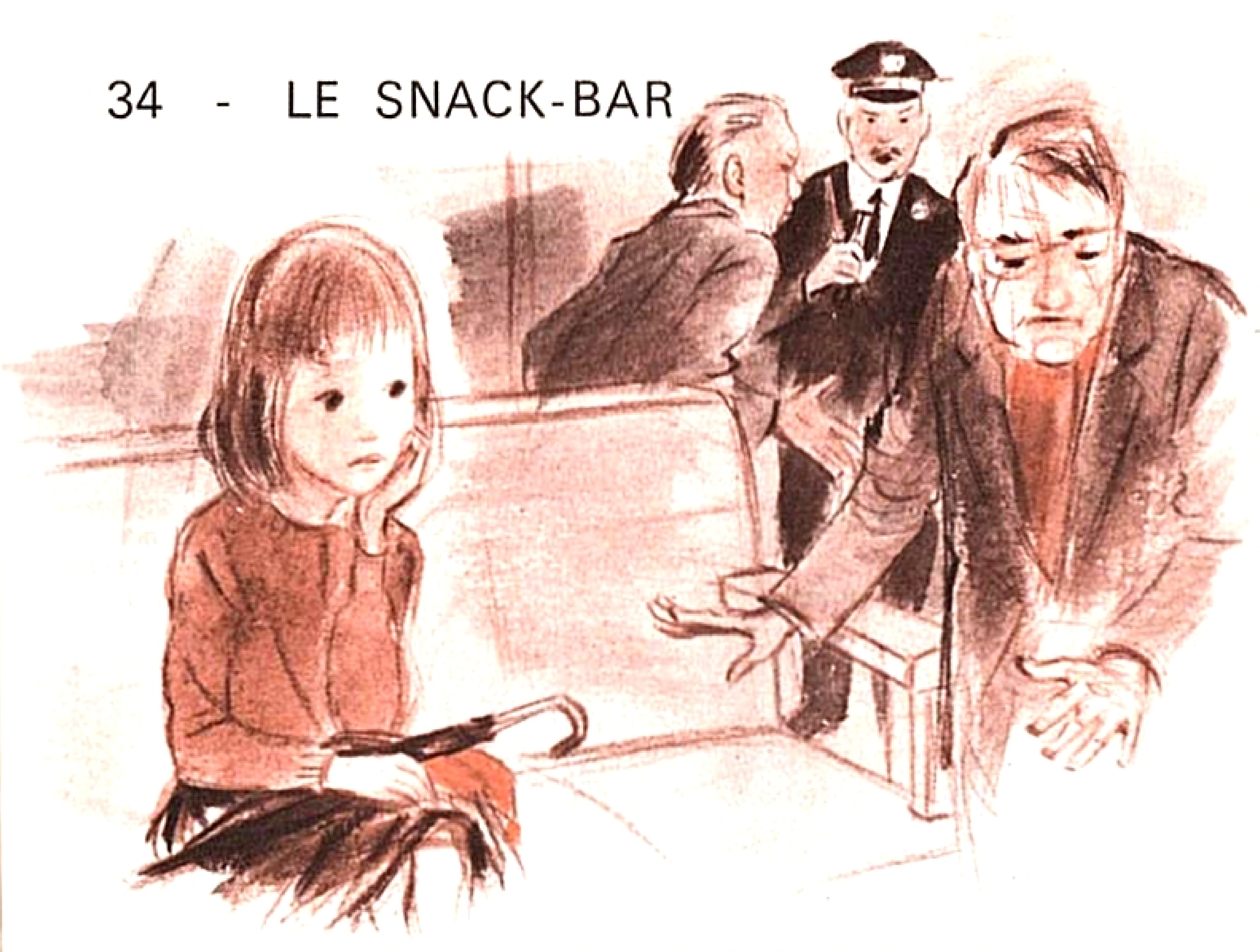
(4) *Entre deux âges* ; Ni vieille ni jeune. Par exemple cette dame pourrait avoir une cinquantaine d'années.

(5) *Allusion* : Faire allusion c'est dire quelque chose mais très discrètement, d'une façon détournée.

(6) *Insensée* : Qui n'a pas de sens, qui n'est pas du tout raisonnable.

(7) *Désinvolture* : D'une manière trop peu réfléchie, trop libre.

34 - LE SNACK-BAR



Quand, sa longue lettre terminée, Yani relève la tête, elle s'aperçoit que sa voisine a disparu, le représentant de commerce et d'autres voyageurs aussi, remplacés par de nouveaux visages. 9 heures !

— Oh ! j'ai mis si longtemps pour écrire ces trois pages ?

Il est vrai qu'elle a souvent trébuché sur les mots en essayant de raconter fidèlement, les événements qui ont abouti à son départ brusqué. Son message relu plusieurs fois, raturé, elle le cachète pour le poster. Le vieux monsieur, assis près d'elle se propose *spontanément* (1) pour garder sa valise pendant sa courte absence. Une boîte jaune, est accrochée au mur, sur le quai. Elle hésite. Tant pis, il faut bien que ses parents sachent.

Soulagée, elle revient prendre sa place et attend. Une heure, deux heures s'écoulent. Soudain, elle tressaille à la vue d'un contrôleur qui entre dans la salle. Que vient-il faire ?... La chercher ? Non, il se contente de vérifier les billets et de faire *déguerpir* (2) deux individus *démunis* (3) de titre de transport qui espéraient passer la nuit au chaud.

Minuit ! Yani sent ses paupières clignoter.

— Non, je ne veux pas dormir. Si le vieux monsieur s'en va, personne ne surveillera ma valise.

Mais comment résister au sommeil quand il vous assaille si fort ? Par crainte de s'endormir malgré elle, Yani rapproche sa valise, contre elle, et la tient fermement par la poignée, en se disant.

— Si quelqu'un cherche à la prendre, je le sentirai.

Finalement, elle s'assoupit et, tout de suite, dans les rêves qui hantent son repos, elle revoit sa tante, Flonflon... Elle s'imagine son petit chat près d'elle, dans son panier. Instinctivement, elle lâche la poignée de la valise pour tâter la cage d'osier, ne trouve rien et s'éveille brusquement.

— C'est vrai... Flonflon est mort... Pauvre Flonflon !

En le revoyant, gisant sur le pavé, les larmes lui montent aux yeux.

Une heure du matin ! Yani ne s'est pas rendormie. Bientôt, elle ressent de nouveau des tiraillements au creux de l'estomac.

— La faim ! C'est la faim qui revient.

La buvette du quai est fermée mais le snack-bar reste ouvert toute la nuit. Elle vient s'y installer, en emportant ses bagages.

— S'il vous plaît ! un sandwich et une tasse de chocolat.

Le chocolat réchauffe son corps frileux. Une douce *torpeur* (4) l'envahit, qui paralyse ses pensées. Elle voudrait voir durer jusqu'au départ du train, cette douce impression. Elle ne se rend pas compte que, *sournoisement* (5), le sommeil rôde de nouveau autour d'elle. Sa tête fléchit lentement sur son épaule. Les deux coudes sur la table, elle sombre dans le néant.

Quand elle s'éveille, au bruit d'une assiette brisée par un serveur maladroit, elle sursaute, craignant d'avoir raté son train, lève les yeux vers l'horloge. Non, il n'est que quatre heures et quart. Elle pousse un ouf de soulagement. Dans son sommeil, elle a évoqué le souvenir de Rouquet, alors elle se dit :

— Puisque j'ai le temps, si je lui écrivais, à lui aussi.

Elle se penche vers le pied de la table pour prendre de quoi écrire dans sa valise... et laisse échapper un cri :

— Ma... ma valise ?

Le parapluie, lui, est resté accroché au dossier de la chaise, mais le bagage a disparu. Affolée, elle se précipite vers le patron du bar qui rince des verres d'un air las.

— On m'a pris ma valise !... Vous n'avez vu personne l'emporter ?

— S'il fallait surveiller les bagages !...

— J'avais, dedans, toutes mes affaires.

— Adresse-toi au commissariat de la gare.



Au mot commissariat, Yani frémit. Non, elle ne peut pas s'adresser à la police. On lui posera toutes sortes de questions indiscrètes. On voudra savoir pourquoi elle voyage seule, d'où elle vient, où elle va, pourquoi elle est partie. On la ramènerait tout de suite à Saint-Etienne.

Alors, la mort dans l'âme, elle regagne la salle d'attente.

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

(1) *Spontanément :* Tout de suite, sans qu'on le lui demande, sans prendre le temps de réfléchir.

(2) *Déguerpir :* Fuir sous la crainte d'un danger ou sur ordre.

(3) *Démunis :* Les deux individus ne sont pas munis de billet, ils ne possèdent pas de billet.

(4) *Torpeur :* Engourdissement des membres et de l'esprit.

(5) *Sournoisement :* Traitreusement, en se dissimulant.



35 - DANS LE TRAIN

Le turbotrain dévore la plaine dans l'aube grise. Le wagon, confortable avec ses banquettes jaune doré, bien rembourrées, pourrait donner à Yani l'impression d'un voyage d'agrément. La jeune Lyonnaise a le cœur trop serré pour apprécier cette sorte de luxe. Immobile sur son siège, elle laisse son regard errer sur le paysage *blafard* (1) qui défile à toute vitesse.

Elle ne cesse de penser au malheur qui vient de lui arriver. Ce n'est pas trop la perte de sa valise qui la peine, mais celle des lettres iraniennes et des photos irremplaçables. Heureusement, encore, que le voleur n'ait pas fouillé ses poches et pris son porte-monnaie rouge qui renferme une somme rondelette et son billet.

Bourg-en-Bresse !... Lons-le-Saunier !... Des noms qu'elle connaît bien sûr, mais qui ne lui disent pas grand chose. Malgré la tiédeur du wagon, on se rend compte de l'*âpreté* (2) du froid, dehors. Des plaques de gelée blanche parsèment les prés, et les mares sont prises par la glace.



A mesure qu'elle se rapproche de Besançon, ce n'est plus à sa tante, qu'elle pense mais aux amis Frioulet. Comment vont-ils l'accueillir ? Certes, en apprenant le projet de départ en Iran, les Méridionaux ont écrit qu'ils la prendraient volontiers, mais n'était-ce pas une proposition en l'air ? Pour tout dire, à présent, Yani redoute terriblement cette arrivée. Si gentils qu'ils soient, les Frioulet n'approuveront certainement pas sa conduite.

Enfin, une voix annonce dans le haut-parleur du wagon :

— Le turbotrain arrive à Besançon !

Cette ville doit être importante car une bonne partie des voyageurs descendent leurs bagages des filets. Yani, elle, prend son parapluie, objet ridicule par ce temps sec.

Au lieu de se hâter, elle se laisse dépasser par la foule, comme si elle avait peur. Au moment de franchir la sortie, qui donne dans le hall, une crainte la saisit. Tante Angèle a fait prévenir la police de Besançon qui l'attend, à l'arrivée.

Non, pas un képi, pas une pélerine noire dans la salle des pas perdus, mais quel froid !... *Transis* (3), les voyageurs se recroquevillent dans leurs manteaux sous le vent glacial qui les guette à la sortie. Sur le trottoir, c'est la ruée vers les taxis.

— Hep chauffeur !...

Les cinq voitures en stationnement sont prises d'assaut. Yani, sortie trop tard, les voit démarrer devant elle. Plus rien. Il faut attendre.

— Puisque je n'ai plus de bagages, se dit-elle, je vais faire le trajet à pied, ce sera autant d'économisé.

Elle se renseigne auprès d'un voyageur qui, comme elle, attend, frigorifié.

— Pardon, monsieur, la rue de Bourgogne, est-ce loin ?

— Excusez-moi, mademoiselle, je ne suis pas d'ici.

— Oui, c'est loin, intervient une dame qui a entendu la question ; à l'autre bout de la ville, dans le faubourg de Planoise.

— Je pourrais peut-être tout de même m'y rendre à pied.

— Certainement pas, surtout par ce froid.

Enfin, au bout d'un quart d'heure, deux nouveaux taxis se présentent, puis un troisième. Yani monte dans le dernier.

— Pas de bagages ? demande le chauffeur.

— Non, rien. Conduisez-moi au 25, rue de Bourgogne.

La femme qui a renseigné Yani n'a pas exagéré, le trajet est interminable, beaucoup plus long que celui de la gare de Saint-Etienne à la montée des Écuyers.

— Quel temps ! bougonne le chauffeur. Moins quatorze degrés ce matin. C'est à peine si ma bagnole a pu démarrer.

Enfin, la voiture ralentit en contournant un quartier neuf *hérissé* (4) de hauts immeubles tous semblables.

— C'est là !

Yani règle la course et descend, le cœur horriblement serré, comme si elle avait un pressentiment.



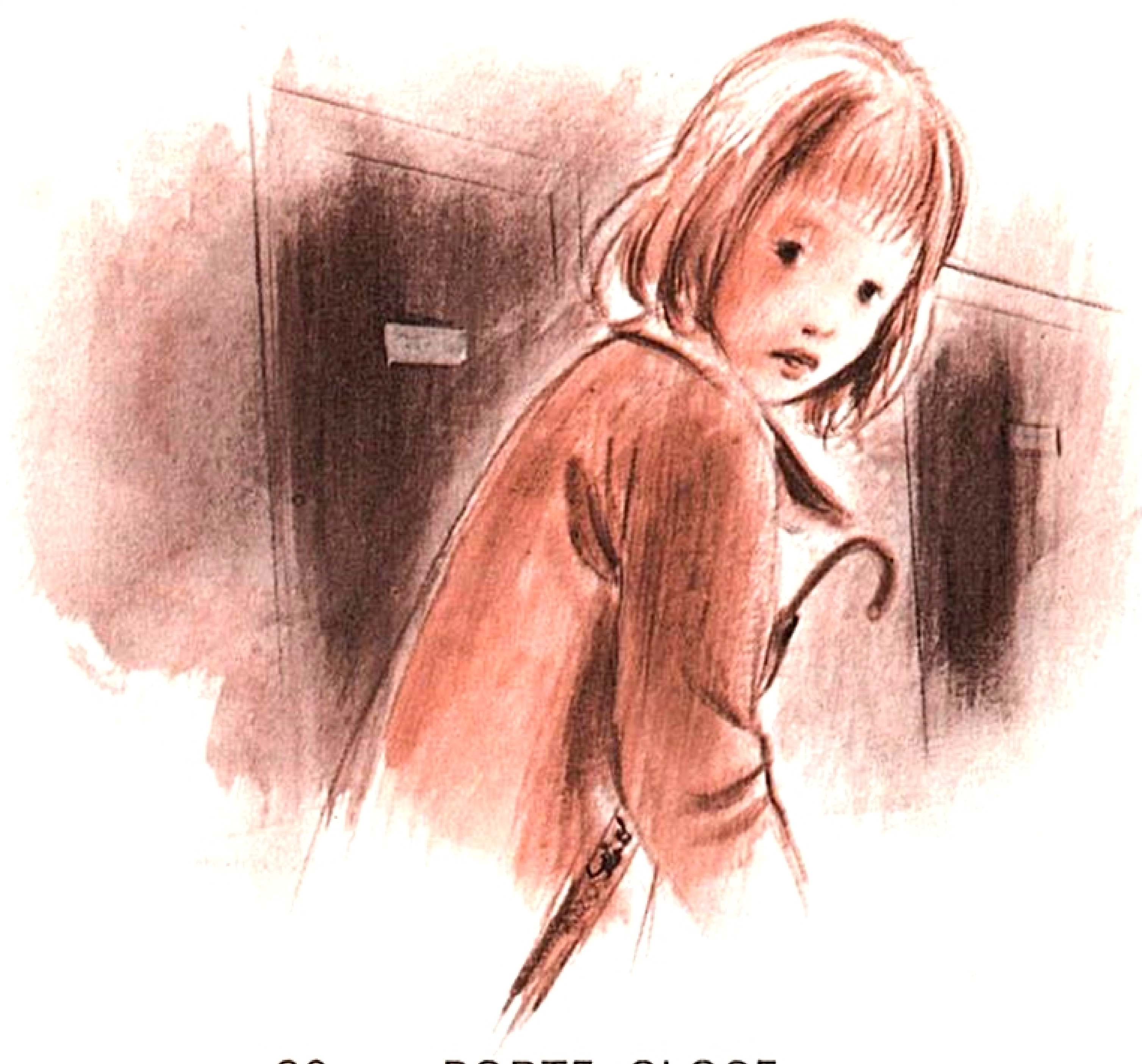
LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

(1) *Blafard :* Pâle, décoloré, terne.

(2) *Apreté :* Rudesse, dureté.

(3) *Transis :* Saisis, paralysés par le froid.

(4) *Hérissé :* Dressé en hauteur, ayant l'air de piquants, comme ceux d'un hérisson.



36 - PORTE CLOSE

En lui donnant sa nouvelle adresse, à Besançon, Claire n'avait pas précisé à sa camarade, le numéro de l'étage. Or l'immeuble en comportait dix, desservis par deux ascenseurs. Comme lors de son arrivée à Saint-Etienne, Yani s'empressa de lire les noms sur les boîtes aux lettres du vestibule. Elle poussa un soupir de soulagement en découvrant celui qu'elle cherchait : A. Frioulet 6e.

L'un des ascenseurs, celui qui desservait les étages pairs, était en panne, comme l'indiquait un écriteau. Elle grimpa dans l'autre qui la hissa jusqu'au septième d'où elle redescendit à pied au palier inférieur. Quatre portes vernissées sur ce palier, trois portant des noms inconnus, le quatrième, sans indication. C'était sûrement là.

Au moment de sonner, elle hésita, cherchant encore les mots qu'elle n'avait pas trouvés pour expliquer son arrivée. Dans son émotion elle se trompa de bouton et appuya sur celui de la *minuterie* (1). Fallait-il qu'elle fût troublée ! Enfin, une sonnerie retentit dans l'appartement. Aucun bruit de pas derrière l'*huis* (2). Elle sonna de nouveau et écouta. Même silence ! Pourtant, les Frioulet devaient être chez eux, au moins la mère de Claire et de Titou puisque les deux enfants avaient classe et qu'ils allaient bientôt rentrer.

Elle sonna une troisième fois. Soudain, derrière elle, une porte s'ouvrit. Elle se retourna. Une femme, en tablier de cuisine lui jeta, l'air agacé :

— Inutile de carillonner, tu vois bien qu'il n'y a personne... et pas la peine non plus de gaspiller la lumière.

— Personne ? répéta Yani. Est-ce que les...

Elle ne termina pas. La porte s'était déjà refermée. Une nouvelle angoisse saisit Yani. Que signifiait ce « personne » ?... Que les Frioulet n'étaient pas encore arrivés de Brest ?... qu'ils étaient partis de Besançon ? M. Frioulet, de par son métier spécial, ne restait jamais très longtemps au même endroit. Tout de même, repartir si vite !

Désemparée, Yani restait perplexe, sur le palier, son parapluie à la main, n'osant pas frapper à d'autres portes, par crainte du même accueil. Pensant que la femme au tablier de cuisine, l'*épiait* (3) toujours, derrière son *judas* (4), elle redescendit à pied, lentement, à regret, les six étages. Dans le vestibule, elle jeta encore un coup d'œil sur la boîte aux lettres. Pourquoi les Frioulet auraient enlevé leur nom, en haut, et laissé celui-ci, s'ils étaient partis ? Non, ils n'avaient pas quitté Besançon.

Elle sortit dans la rue, traversée par les mille poignards du froid, à la recherche d'une concierge. Dans un aussi grand immeuble il y en avait certainement une... peut-être à la deuxième entrée.

Elle finit par la découvrir, ou plutôt le découvrir car c'était un homme, un petit bonhomme rabougri et noiraud qui, la voyant rôder, le nez en l'air, lui demanda :

— Tu cherches quelqu'un ?

— Les Frioulet... Ils ne sont pas chez eux.

Le bonhomme réfléchit, comme si ce nom ne lui disait rien.

— Tu veux parler des nouveaux locataires du sixième ?... Ceux qui ont l'accent du Midi ?

— Oui, ce sont eux !

— Je les ai vus partir, ce matin, en voiture.

— Tous les quatre ?

— Non, tous les trois ! Si je ne me trompe, ils n'ont qu'une fille à peu près de ton âge... Ils fixaient des skis sur la galerie de leur Renault.

— Vous... vous pensez qu'ils reviendront ce soir ?

— Ça, ma petite, je n'en sais rien... mais ça m'étonnerait. En général quand on part faire du ski c'est pour tout le week-end. Si tu veux les voir, tu ferais mieux de revenir lundi.

Lundi seulement ! Yani sentit ses jambes se *dérober* (5) sous elle. Elle essaya de se retenir en s'appuyant sur son parapluie.

— Eh bien ! eh bien ! fit le bonhomme, que t'arrive-t-il ? Tu te sens mal ? Il n'eut que le temps de la retenir dans ses bras.



LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

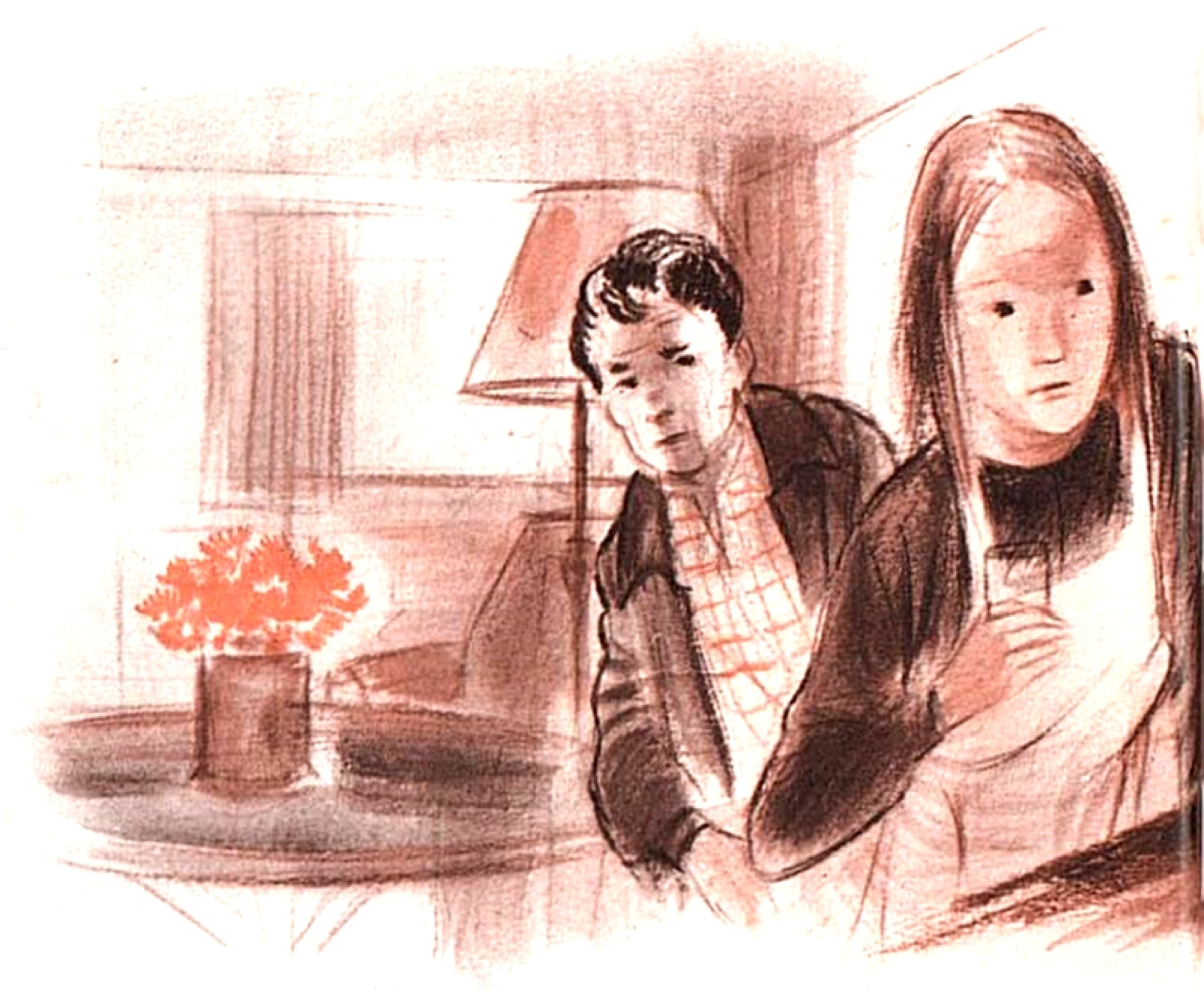
(1) *Minuterie :* Système d'éclairage des parties communes d'un immeuble et dont la lumière ne dure environ qu'une minute.

(2) *Huis :* Porte. (Celui qui garde une porte est un huissier.)

(3) *Épiait :* Surveillait, regardait avec insistance.

(4) *Judas :* Petit trou percé dans une porte et muni d'un verre grossissant qui permet, de l'intérieur, de voir qui se présente sur le palier.

(5) *Se dérober :* Fuir. (Ne pas confondre avec dérober qui signifie voler.)



37 - LE CONCIERGE

Quand Yani rouvrit les yeux, après un court évanouissement, elle se vit assise dans un fauteuil de la loge. Le petit bonhomme noiraud et sa femme, plus grande que lui et châtain clair, la considéraient d'un air curieux et inquiet. Sa reprise de conscience les rassura.

— Eh bien, dit le bonhomme, soulagé, ça va mieux ? Tu nous a fait une belle peur. C'est le froid qui t'a saisie.

Yani approuva de la tête. Puis la femme demanda, intriguée par le parapluie qui n'était pas de mise par ce temps sec :

— Tu habites quel quartier ?... Loin de Planoise ?

— Je... je ne suis pas de Besançon... Je venais voir les Frioulet, des amis de ma famille.



— Comme ça, à l'*improviste* (1), sans savoir s'ils étaient là ?

Yani comprit qu'on cherchait à lui arracher son secret et que, de *fil en aiguille* (2), elle serait obligée de le révéler. Son esprit était encore si enfumé, si engourdi, qu'elle se se sentit perdue.

— D'où viens-tu, alors ? fit le bonhomme.

— De Saint-Etienne.

— Saint-Etienne, dans la Loire ? s'exclama la femme, comme s'il s'agissait du bout du monde... et tes bagages ?... Tu n'as que ce parapluie ?... Et l'école ?... Tu as manqué la classe ?... C'était donc si urgent ?

Les questions se succédaient, *insidieuses* (3), comme celles d'un *juge d'instruction* (4). La tête penchée, Yani ne répondit pas.

— Voyons, fit le bonhomme noiraud, parle !

Un silence se prolongea. Soudain, comme s'il avait une illumination, le concierge fronça les sourcils.

— Ah ! je comprends, tu ne veux rien dire parce que tu as quelque chose à cacher. Hein ? Tu t'es sauvée de chez toi ! C'est clair comme l'eau de roche.

Yani baissa la tête. Son silence était un aveu. Le concierge et sa femme échangèrent un regard puis se murmurèrent quelque chose à l'oreille que Yani n'entendit pas. Soudain, à voix haute cette fois, le bonhomme déclara :

— Je vais prévenir la police.

Au mot « police » Yani tressaillit.

— Non, non, monsieur, pas la police. C'est vrai, je suis partie en cachette de chez ma tante, mais j'ai laissé un mot, elle sait où je suis.

— Possible, mais tu ignorais que les... les Frioulet étaient absents. Que vas-tu devenir d'ici demain soir ?

— Je... je me débrouillerai.

— Comment ?... Tu comptes peut-être coucher sous un pont du Doubs ?

— J'ai de l'argent.

— C'est ça, coucher à l'hôtel, une fille de ton âge !

Le bonhomme s'approcha du téléphone posé sur un meuble bas. Toute énergie retrouvée, Yani bondit pour lui retenir le bras.

— Non, non, je vous en supplie. Écoutez-moi ; je ne veux pas rentrer à Saint-Etienne. Je... je...

Elle n'acheva pas, subitement redevenue toute pâle, prête à défaillir de nouveau. Elle se laissa retomber dans le fauteuil.

— Ex... excusez-moi, bredouilla-t-elle, je crois que c'est la faim. Je n'ai mangé que deux sandwiches depuis hier matin.

Du coup, la femme s'attendrit.

— Attends, Rodolphe, dit-elle à son mari. Ne téléphone pas encore. Il est presque midi, elle va déjeuner avec nous. Nous verrons ensuite. Pendant le repas, elle nous racontera.

— Oh ! merci madame, murmura Yani, en essayant de sourire.

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

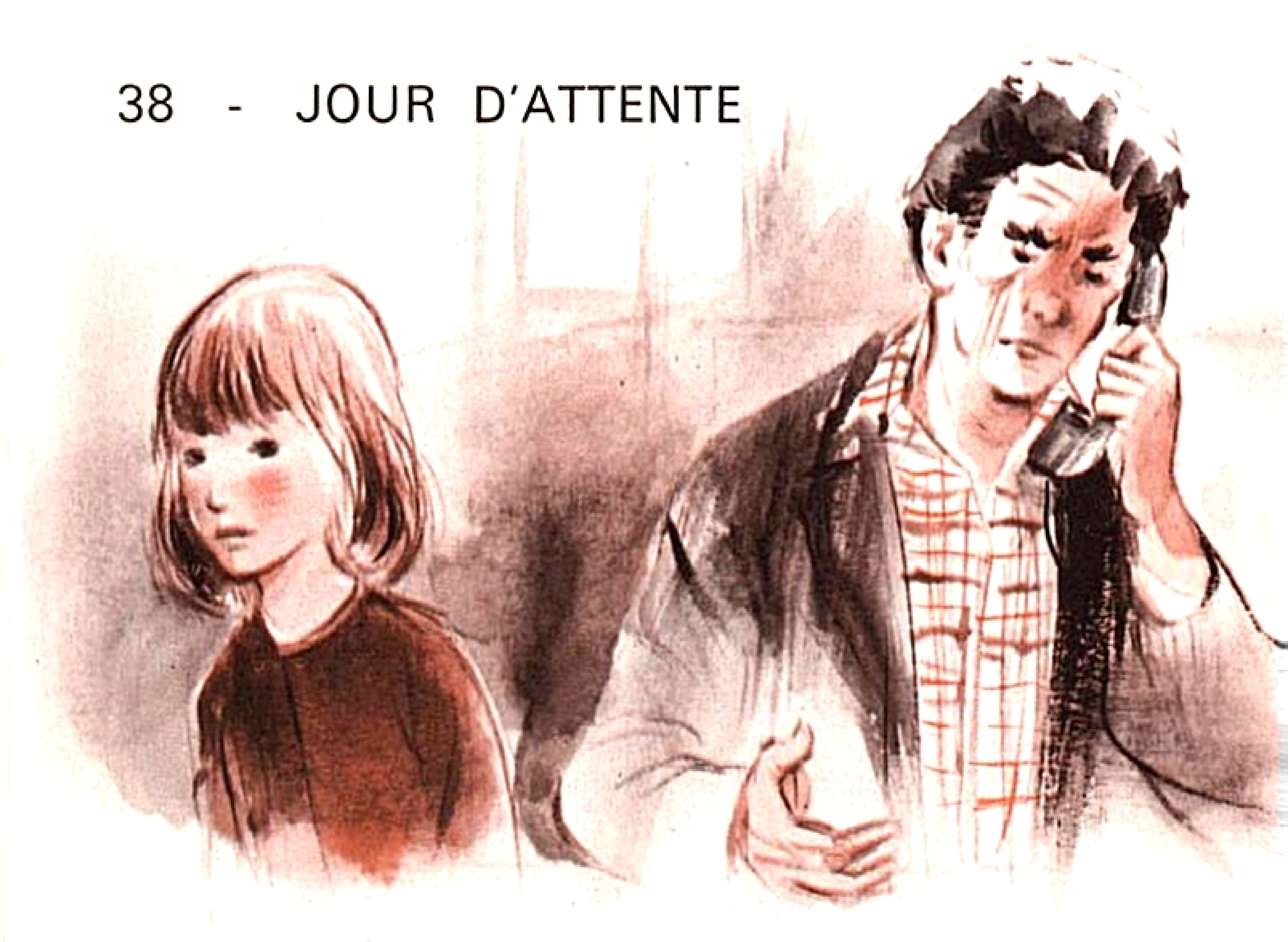
(1) *A l'improviste :* Sans avoir prévenu ou averti.

(2) *De fil en aiguille :* Petit à petit, d'une question à l'autre.

(3) *Insidieuses :* Des questions insidieuses : qui constituent des pièges, qui sont traîtres.

(4) *Juge d'instruction :* Magistrat chargé de questionner le présumé coupable.

38 - JOUR D'ATTENTE



Le *cerbère* (1) de l'immeuble et sa femme n'étaient pas des êtres rudes et insensibles, comme les avait jugés *prématurément* (2) Yani. Quand, au cours du repas, dans l'étroite cuisine de la loge, la jeune Lyonnaise narra ses aventures, la femme se montra émue, particulièrement de la mort de Flonflon. Et pour cause ! Elle possédait elle-même deux chats qui lui échappaient parfois pour sortir dans la rue de Bourgogne.

— C'est bon, dit-elle, tu t'es sauvée de chez toi, mais tu as des *circonstances atténuantes* (3)... et tu as dit à ta tante chez qui tu allais. Nous ne pouvons pas te laisser à la rue par ce temps à ne pas mettre un chien dehors. Ce soir, tu coucheras chez nous, sur le divan de la loge. Demain, tu te débrouilleras avec les amis de tes parents.

Et, à son mari :

— Tu es d'accord, Rodolphe ?

— D'accord, répéta le bonhomme... mais je me mets à la place de cette tante. Elle doit se faire un mauvais sang du diable. A-t-elle le téléphone ?

— On ne le lui a pas encore installé.

— Alors, un télégramme. Quelle est son adresse ?

— 22, montée des Écuyers, à Saint-Etienne. Elle s'appelle Mme Hornier, comme moi, avec un « H ».

L'homme décrocha le combiné du téléphone et transmit ce bref message :

Bien arrivée. Lettre suit. Yani.

— Ça te convient ? dit la femme. Tu entends, il faudra écrire. Tu devrais le faire tout de suite.

— Demain seulement, dit Yani, quand j'aurai retrouvé les amis de mes parents.

Plus d'une longue journée à attendre à présent ! Heureusement pour se faire un revenu supplémentaire, la concierge gardait de jeunes enfants de locataires, chaque après-midi. Ce jour-là, on lui confia un bambin de trois ans et une fillette qui faisait ses premiers pas. Ils rappelèrent à Yani le temps où elle s'occupait des jumelles. Elle les amusa de son mieux, ce qui permit à la concierge d'aller faire des courses au supermarché.

La soirée, par contre, parut à Yani interminable, malgré le film drôle à la télévision. Elle n'avait guère envie de rire. A 10 heures, elle se coucha tout habillée sur le canapé de la loge, puisqu'elle avait perdu ses affaires, un édredon lui tenant lieu de couverture.

Le dimanche fut encore plus pénible. Le matin, elle aida la concierge à préparer le repas. Puis, l'après-midi, dès 5 heures, elle se posta devant l'autre entrée de l'immeuble pour attendre les Frioulet.

A 6 heures et demie, alors que la nuit tombait, ils n'étaient pas encore de retour... A 7 heures non plus. Transpercée par le froid, moins rigoureux que la veille mais rendu plus mordant par le vent, elle décida de monter au sixième étage. Lasse de rester plantée devant la porte, elle s'assit sur une marche.

8 heures ! Toujours rien. Devrait-elle attendre jusqu'au lendemain ?...

Elle échafaudait toutes sortes de suppositions pour expliquer le retard de ses amis quand l'ascenseur stoppa à la hauteur du palier. Elle se leva, serrant son parapluie, comme elle se serait cramponnée à un *tuteur* (4). La porte de la cabine s'ouvrit. Mme Frioulet en sortit la première, en bonnet vert, anorak de même couleur, pantalons et grosses chaussures. Elle resta *médusée* (5) en découvrant la frêle silhouette qui se tenait devant elle.

— Mais... mais... c'est Yani !...

Au lieu de vite chercher à s'expliquer, la jeune Lyonnaise n'eut qu'une réaction, celle de se jeter dans les bras de Mme Frioulet et de fondre en larmes.



LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

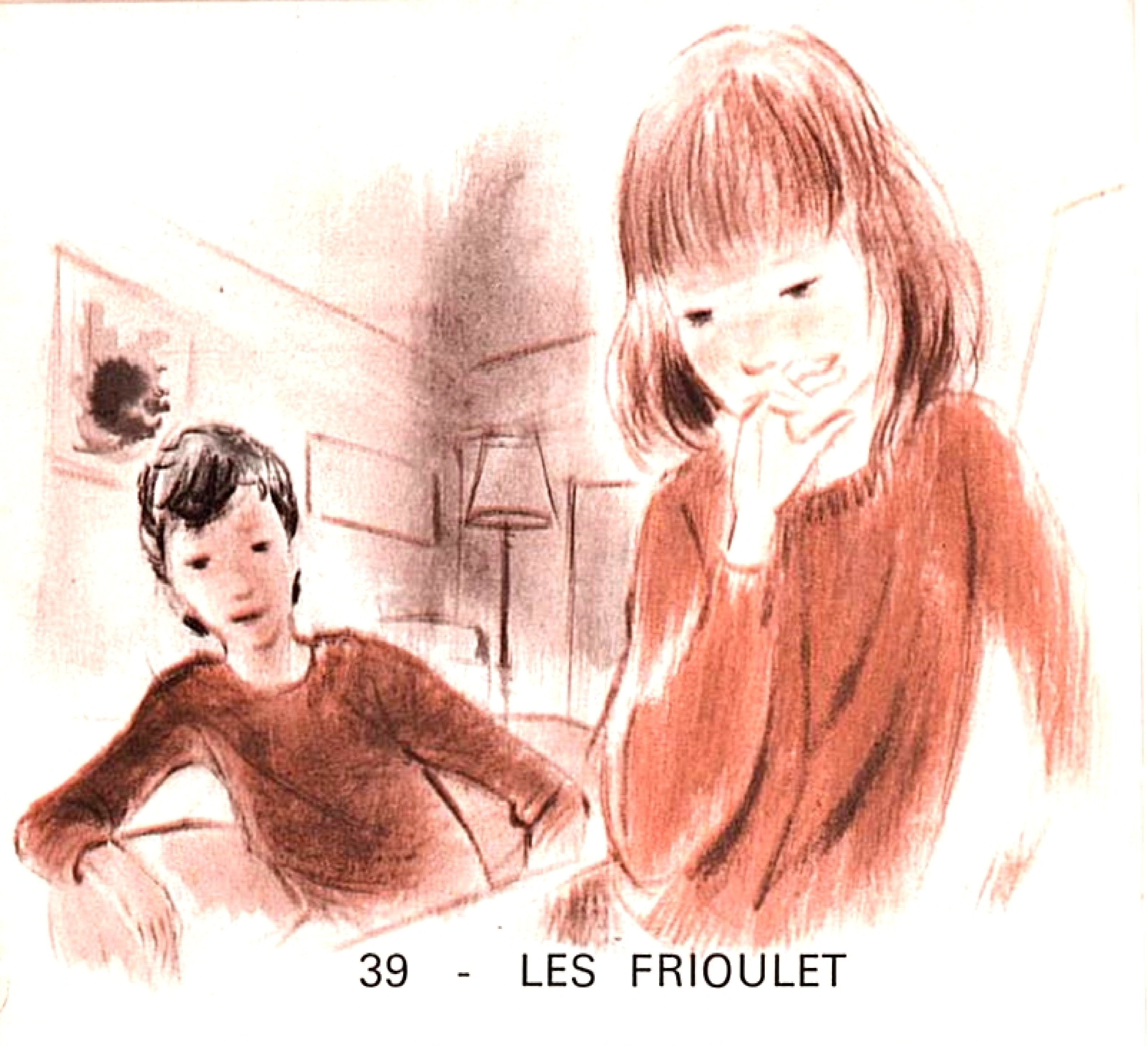
(1) *Cerbère :* Au sens figuré : un gardien. (Cerbère était, dans l'antiquité, le chien féroce qui, disait-on, gardait l'entrée de l'enfer.)

(2) *Prématurément :* Qui arrive avant le moment prévu. Au sens propre, mûr avant l'époque normale.

(3) *Circonstances atténuantes :* Des faits qui diminuent la gravité de la faute.

(4) *Tuteur :* Perche qui sert à soutenir une jeune plante. Personne chargée de veiller aux intérêts d'un enfant.

(5) *Médusée :* Frappée de stupeur.



39 - LES FRIOULET

Blottie contre Mme Frioulet, Yani laissa fondre son chagrin, incapable de prononcer un mot.

C'est seulement quand elle fut dans l'appartement, que, sur les *instances* (1) répétées de Claire, elle put mettre fin à la stupeur des arrivants.

— Oh ! si tu savais, Claire ?... Si vous saviez, Mme Frioulet ?...

— Voyons, ma petite, quel drame est-il arrivé pour que tu viennes nous retrouver, à Besançon ?

Les voix étaient chaudes, pleines de douceur malgré le ton inquiet. Cependant, Yani hésita encore, de peur d'être mal jugée, mal comprise. Non, les amis de ses parents étaient trop bons, trop généreux. Leurs enfants étaient heureux chez eux, comme elle l'était chez les siens.

— Assieds-toi près de moi, dit Mme Frioulet et *épanche-toi* (2) sans crainte.

Mise en confiance, elle narra les circonstances dans lesquelles elle s'était sauvée, parla de ses rapports avec sa tante, qui l'empêchait de voir son camarade Rouquet, de la mort de Flonflon, de son coup de tête.

— Ce que j'ai fait est mal, je le sais, mais je vous en supplie ne me renvoyez pas.

Cette confession émut Claire et sa mère, mais M. Frioulet, tout *jovial* (3) qu'il était, ne cacha pas son embarras.

— Nous ne demandons pas mieux que de te garder, dit-il, la preuve, je l'avais proposé, mais tes parents ?... et ta tante ?... Tu nous connais, nous sommes sans façons, nous laissons nos enfants très libres mais nous aimons les situations claires. Ta tante était responsable de toi. Elle doit se ronger de souci et d'inquiétude.

— Je vous l'ai dit ; elle sait que je suis ici. Hier le concierge lui a envoyé un télégramme.

— Il a bien fait, mais ce n'est pas suffisant.

— Oh ! monsieur Frioulet... vous... vous me chassez ?

— Voyons, Yani, pas de mots définitifs !... Ce n'est pas nous qui pouvons prendre une décision. Comprends-moi, je ne veux pas être la cause d'une brouille dans ta famille. Ta tante n'a peut-être pas un caractère très souple, elle possède certainement des qualités. Tu reconnais toi-même qu'elle te soignait bien, qu'elle t'avait acheté des robes.

Yani baissa la tête. Au fond, elle avait cru naïvement qu'on l'accueillerait à bras ouverts et voilà que les amis de ses parents dressaient des obstacles. Elle tourna les yeux vers Claire qui, navrée, ne disait rien mais dont les paupières étaient humides.

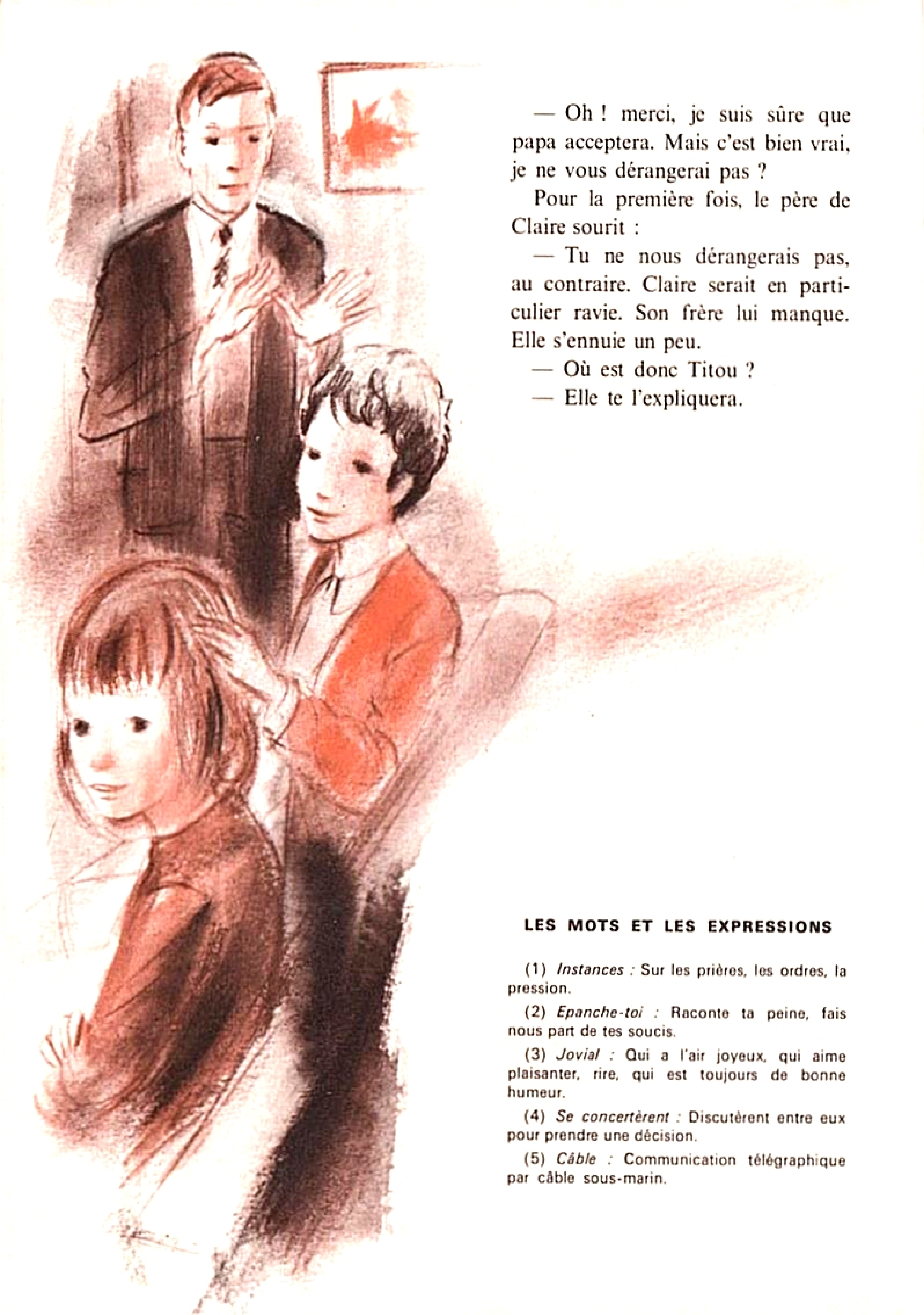
Comme le concierge et sa femme, la veille, M. et Mme Frioulet se *concertèrent* (4). Puis, voyant la jeune Lyonnaise si accablée, M. Frioulet déclara :

— Écoute, Yani, tu vas tout de suite écrire à ta tante, t'excuser de ta fugue, lui dire que tu es partie sur un coup de tête. Bref, lui demander de te pardonner. De mon côté, je vais avertir tes parents. Je pourrais envoyer un *câble* (5) mais quelques mots n'expliqueraient rien et tes parents s'affoleraient. Combien de temps faut-il pour avoir la réponse à une lettre ?

— Environ une semaine.

— Je vais leur écrire immédiatement et tu ajouteras un mot à ce que je leur expliquerai. Dans une semaine nous serons fixés. Nous suivrons alors les décisions de tes parents.

— Fais-nous confiance, ajouta Mme Frioulet, nous insisterons pour te garder.



— Oh ! merci, je suis sûre que papa acceptera. Mais c'est bien vrai, je ne vous dérangerai pas ?

Pour la première fois, le père de Claire sourit :

— Tu ne nous dérangerais pas, au contraire. Claire serait en particulier ravie. Son frère lui manque. Elle s'ennuie un peu.

— Où est donc Titou ?

— Elle te l'expliquera.

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

(1) *Instances :* Sur les prières, les ordres, la pression.

(2) *Epanche-toi :* Raconte ta peine, fais nous part de tes soucis.

(3) *Jovial :* Qui a l'air joyeux, qui aime plaisanter, rire, qui est toujours de bonne humeur.

(4) *Se concertèrent :* Discutèrent entre eux pour prendre une décision.

(5) *Câble :* Communication télégraphique par câble sous-marin.



40 - DANS LA CHAMBRE DE CLAIRE

Chez les Frioulet, les repas n'avaient rien *de protocolaire* (1), surtout pas ceux du soir où, en général, chacun piochait dans le réfrigérateur ce qui lui plaisait. Bien souvent, même, on mangeait debout.

— Tu sais, dit la maman de Claire à Yani, fais comme chez toi. Dis-toi bien que le temps que tu resteras chez nous, tu seras considérée comme notre propre fille.

Cette sorte de pique-nique terminé, Claire demanda :

— Est-ce que nous pouvons transporter le lit qui aurait dû servir à Titou dans ma chambre ? Nous bavarderions plus à l'aise Yani et moi.

— Bien sûr, dit le père, je vais vous donner un coup de main.

En un clin d'œil, le lit fut installé dans la chambre de Claire, près du sien, à la façon de lits jumeaux.

— Nous sommes à peu près de la même taille, dit Claire, je vais te donner un pyjama, puisque tu n'as plus rien.

Dès dix heures, les deux camarades étaient couchées, Claire ravie *au-delà de toute expression* (2), d'avoir retrouvé son amie, Yani, encore troublée par les *péripéties* (3) de son voyage.

— Quelle chance de t'avoir ! dit Claire, je ne croyais pas que je me sentirais aussi seule, sans mon frère. On se chamaillait souvent mais tout finissait par s'arranger.

— Pourquoi a-t-il voulu rester à Brest, une ville où il pleut tout le temps, alors que vous êtes du Midi ?

— L'océan lui plaît, avec ses eaux vertes et ses marées. Il s'est inscrit à une école de voile et passe ses jours de congé en bateau.

— Ton père est chic de l'avoir laissé vivre là-bas, à sa guise.

— Pas tout à fait à sa guise, Yani. Titou a promis de bien travailler et je sais qu'il aura la volonté de ne pas négliger ses études. Il est en pension chez une vieille bretonne sympathique, une veuve de marin qui ne ressemble pas à ta tante. Elle connaît les enfants ; elle en a eu sept... Mais dis-moi, Yani, ta tante était-elle vraiment méchante avec toi ?

— Méchante n'est pas le mot ; elle ne croyait pas me faire du mal. Elle ne comprenait rien aux jeunes, voilà tout. Elle voulait que je vive comme elle. Par exemple, elle ne supportait pas que je porte des pantalons, même en hiver. La preuve, tu m'as vue arriver en robe. Elle ne supportait pas non plus que je fréquente un camarade de l'école, un jeune Polonais d'une famille pauvre qui était très sympathique, mais plutôt négligé dans sa mise. Un chic garçon ! Je voudrais que tu le connaisses. Demain, je lui écrirai. Il sera content de savoir que j'ai quitté Saint-Etienne. C'est lui qui m'a donné ce parapluie qu'il a *rafistolé* (4) lui-même.

Elles bavardent à voix basse pour ne pas déranger les parents, dans la chambre voisine. Yani se soulageait, auprès de sa camarade de tout le poids de sa peine supportée en silence. Claire comprenait, elle ; ses parents aussi. Elle se sentait heureuse dans cet appartement pourtant *anonyme* (5) puisque loué *en garni* (6).

Mais tout à coup, Yani sentit revenir son angoisse.

— Dis Claire, que répondront mes parents ?... Crois-tu qu'ils accepteront que je reste chez vous ?

— Fais confiance à papa. Dans sa lettre, il saura *plaider ta cause* (7)... mais la décision ne peut venir que de tes parents. Alors, sois patiente. Essaie de ne plus penser à rien d'ici là.



— Et l'école ? Je ne voudrais pas manquer la classe pendant une semaine, peut-être davantage. Par chance, j'ai mes papiers pour me faire inscrire. Mon voleur n'a pas fouillé la poche de mon manteau.

— Tu en parleras à maman, demain matin, mais il faut d'abord qu'elle sorte en ville avec toi pour t'acheter quelques vêtements.

— C'est vrai, soupira Yani, je n'ai plus rien.

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

(1) *Protocolaire :* Les repas étaient simples. Chacun prenait place où il voulait. On ne faisait pas de manières.

(2) *Au-delà de toute expression :* Claire était si heureuse qu'elle ne trouvait pas les mots pour le dire.

(3) *Péripéties :* Les événements imprévus, les aventures, survenus au cours de son voyage.

(4) *Rafistolé :* Grossièrement réparé.

(5) *Anonyme :* Un appartement anonyme n'a aucune personnalité. Il est banal.

(6) *En garni :* L'appartement a été loué tout meublé.

(7) *Plaider ta cause :* Dire tout ce qui pourra aider Yani à rester chez les Frioulet.

41 - Mme FRIOULET

Pour la première fois depuis son départ, Yani passa une nuit sereine, sans cauchemars. Quand elle s'éveilla, le lit de Claire était vide. Sa camarade, déjà prête, allait partir pour l'école. Elle éprouva un petit pincement au cœur en la voyant prendre son cartable.

— Rassure-toi, dit Mme Frioulet, mon mari et moi nous avons réfléchi ; même si ton séjour à Besançon doit être bref, nous ne voulons pas te faire manquer la classe. Cet après-midi, j'irai te faire inscrire, en précisant que ce n'est peut-être que provisoire. Déjeune tranquillement. Tout à l'heure tu m'accompagneras en ville pour renouveler ton trousseau perdu.

— Oh ! madame Frioulet, dit Yani, je vous donne beaucoup de soucis... mais vous savez, j'ai encore de l'argent, je peux m'acheter quelques affaires.

— Ne te préoccupe pas de cela.

Une demi-heure plus tard, Mme Frioulet était prête (en pantalon et gros pull de laine bleue). Dehors, le froid les saisit. Elles empruntèrent l'autobus et Yani se rendit compte combien ce quartier *excentrique* (1) se trouvait loin de la vraie ville encerclée par le Doubs.



— Nous aurons vite fait, dit Mme Frioulet, femme *expéditive* (2), au sens pratique. Nous trouverons tous les magasins dans la rue *piétonnière* (3), l'ancienne Grande Rue.

Elle conduisit Yani dans un grand magasin.

— Choisis ce qui te plaît, d'abord deux paires de pantalons, une jupe, un corsage, une robe d'hiver. Tu as aussi besoin d'autres chaussures, nous les achèterons ailleurs.

Yani se trouva très ennuyée d'avoir à choisir elle-même par crainte de causer trop de dépenses aux amis de ses parents. Certes, M. Frioulet, ingénieur en électronique, spécialisé dans les ordinateurs, gagnait bien sa vie. Elle ne voulait tout de même pas abuser. Instinctivement, elle se dirigea vers le rayon des soldes.

— Non, pas par ici, dit Mme Frioulet, ... et ne regarde pas tout le temps les étiquettes. Le meilleur marché n'est pas le plus avantageux à l'usage.

Yani était si *empruntée* (4), que la mère de Claire effectua les achats à sa place. Du magasin de vêtements, elles passèrent chez le chausseur puis dans une librairie pour l'acquisition d'un cartable et de cahiers. Dès onze heures, elles étaient de retour.

— A présent, dit Mme Frioulet, tu vas écrire à tes parents comme mon mari l'a fait, ce matin avant de partir.

— J'ai déjà écrit une lettre, à Lyon, dans la salle d'attente de la gare.



— Tu ne l'as pas rédigée de sang-froid. Tu t'es laissée emporter par ton *animosité* (5) contre ta tante. Il faut de nouveau leur exposer les faits, aussi calmement que possible... Écris aussi à ta tante pour lui demander pardon.

Yani eut un mouvement de révolte. Écrire à ses parents, d'accord, mais à sa tante... et lui demander pardon par dessus le marché ?

— Si, insista Mme Frioulet. Ta tante n'est pas une *mégère* (6), que je sache. Tes parents ne t'auraient pas confiée à elle. Il ne faut pas envenimer vos relations... surtout si tu dois retourner à Saint-Etienne.

— Oh ! madame Frioulet, vous ne croyez donc pas que mes parents ?...

— Il faut tout envisager.

Yani sentit son angoisse la reprendre. Cette nuit, ce matin, tout à l'heure, dans les magasins, elle s'était laissée prendre à penser qu'elle ne quitterait plus Claire et ses parents. A présent, elle n'en était plus sûre du tout.

A midi, ses deux lettres terminées... même celle à sa tante, elle n'eut pas envie de rire aux plaisanteries de M. Frioulet qui, en bon Méridional, aimait les *galéjades* (7).

Oh ! quand donc recevrait-elle une lettre d'Iran ?...



LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

(1) *Excentrique :* Qui est loin du centre.

(2) *Expéditive :* Une personne expéditive est celle qui agit, qui travaille vite, qui n'hésite pas.

(3) *Piétonnière :* Une rue piétonnière est réservée aux piétons et interdite aux voitures.

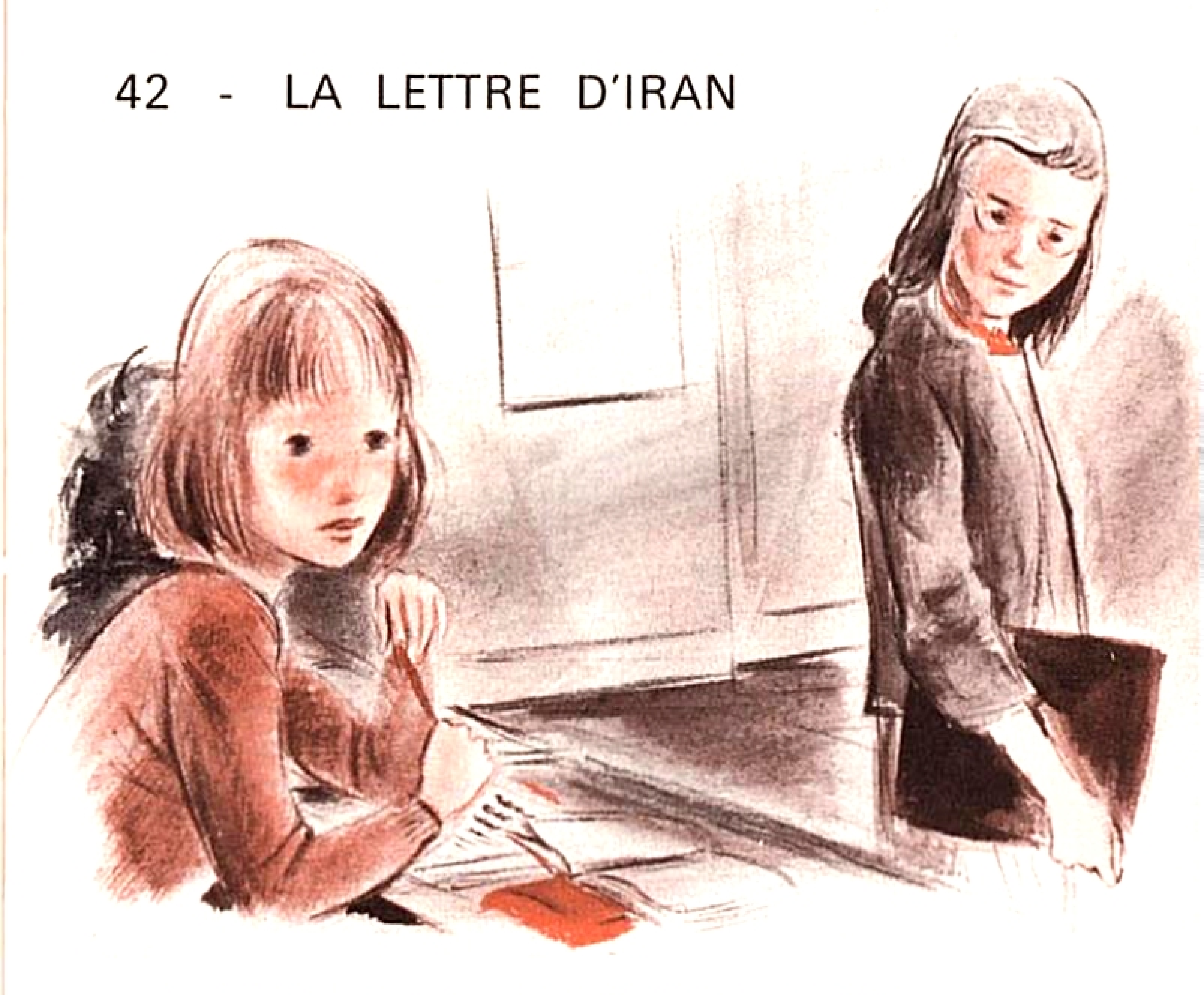
(4) *Empruntée :* Timide, hésitante, gênée. (Ne pas confondre avec emprunter : demander de l'argent à quelqu'un.)

(5) *Animosité :* Rancune, sentiment défavorable envers quelqu'un.

(6) *Mégère :* Femme méchante qui traite mal son mari et ses enfants.

(6) *Galéjades :* C'est le nom qu'on donne aux plaisanteries dans le Midi de la France.

42 - LA LETTRE D'IRAN



Depuis dix jours Yani fréquentait l'école de Claire. Elle s'était sans peine adaptée à la classe. Vive d'esprit, intelligente, moins pratique que Claire mais plus réfléchie, elle rivalisait avec sa camarade pour les bonnes notes. La maîtresse, enchantée de sa nouvelle recrue, répétait fréquemment ces paroles qui, pour être dites avec une bonne intention, n'en était pas moins cruelles pour Yani (qu'elle vouvoyait, comme toutes ses élèves) :

— Dommage, Yani Hornier, que vous ne restiez pas longtemps parmi nous. Avec votre camarade Claire, vous *stimulez* (2) la classe.

Oui, dix jours, que Yani était à Besançon et rien n'était encore arrivé d'Iran. Yani passait par des moments d'espoir et de crainte. Il lui semblait que ses parents, s'ils avaient accepté la proposition des Frioulet auraient envoyé un télégramme où même téléphoné puisque le père de Claire avait donné le numéro de l'appartement.

Enfin, un mercredi matin, en remontant de faire des courses au supermarché, Mme Frioulet montra une enveloppe, trouvée dans la boîte aux lettres et dont Yani comprit tout de suite la provenance.

— Une lettre d'Iran !...

Elle était adressée à M. et Mme Frioulet et non à elle, Yani, ce qui lui parut de mauvais *augure* (2). La jeune Lyonnaise se mit à trembler comme une feuille d'érable dans le vent.

— Ou... ouvrez vite madame Frioulet !

La mère de Claire déchira l'enveloppe et en sortit deux feuillets de papier mince couverts d'une écriture serrée. Elle hésita à lire tout haut. Mais non, elle n'avait rien à cacher à Yani qui devait tout de suite savoir la vérité même si celle-ci lui était douloureuse. Elle commença :

Très chers amis,

« *C'est avec stupeur que nous avons lu, arrivées le même jour par le même avion, une lettre de ma belle-sœur, une autre de Yani et la vôtre. J'aurais voulu répondre par retour du courrier mais nous avons préféré réfléchir, ma femme et moi. Je dois vous avouer que ma première réaction a été une vive réprobation pour la décision insensée de ma fille et que j'ai failli envoyer un télégramme pour lui dire de regagner Saint-Etienne au plus vite.*

Ma femme m'a fait comprendre que la veuve de mon frère aîné, malgré sa vie irréprochable et sa générosité n'avait peut-être pas toutes les qualités requises (3) *pour s'occuper d'une enfant aussi* impulsive (4) *que Yani. La lettre de Yani, d'ailleurs était teintée d'un tel désarroi qu'elle m'a ému, je le reconnais.*

Bref, après deux jours de réflexion, nous venons de prendre une décision. Yani ne retournera pas à Saint-Etienne, du moins pour le moment. Mais comment accepter, chers amis, le si grand service de la garder avec vous ? Votre obligeance nous confond. Je sais que, cette hospitalité, vous la lui offrez de bon cœur ; n'est-ce tout de même pas abuser exagérément de votre générosité ? Ma femme et moi, nous sommes pleins de confusion à votre égard. Je sais, Claire s'ennuie de l'absence de son frère, ce n'est tout de même pas une raison. Nous ne savons comment vous remercier.

En même temps qu'à vous, j'écris à ma belle-sœur pour lui expliquer, avec ménagement (5), *afin de ne pas la heurter, que notre fille restera chez vous jusqu'à notre retour en France cet été, c'est-à-dire vers la fin juin... ce qui est déjà beaucoup. Pour l'année prochaine, nous verrons.*

Je sais que Yani sera heureuse dans la chaleur de votre foyer. Elle y trouvera, je n'en doute pas, ce qui lui manquait à Saint-Etienne : de la compréhension et une réelle affection.

Encore merci, chers amis, mille fois merci. Jamais notre reconnaissance ne sera assez grande. Faites part de cette lettre à Yani. Dites-lui que sa mère lui écrira dans les prochains jours pour lui donner des nouvelles de la famille, et lui faire des recommandations à votre égard.

Hornier.



LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

(1) *Stimulez :* Stimulez c'est encourager à agir, à bien travailler. On pourrait dire aussi (au sens figuré du verbe) : aiguillonner.

(2) *Mauvais augure :* Mauvais signe, mauvais présage.

(3) *Requises :* Des qualités requises sont des qualités nécessaires, exigées, indispensables.

(4) *Impulsive :* Yani est impulsive. Elle se laisse très vite emporter par ses sentiments. Elle réagit très vivement à tout.

(5) *Avec ménagement :* Avec précaution, en choisissant ses mots pour ne pas blesser.

43 - LA LETTRE D'IRAN (suite)

La lecture de la lettre terminée, Yani sauta au cou de Claire pour l'embrasser.

— Je reste !... Je reste !... Je reste !...

Puis, elle se précipita vers Mme Frioulet en pleurant de joie.

— Oh ! merci ! Grâce à vous, je ne retournerai pas à Saint-Etienne.

— Non, ce n'est pas moi qu'il faut remercier mais mon mari. Il faut croire qu'il a su être *persuasif* (1). Sans attendre la lettre de ta mère, tu devrais écrire tout de suite à tes parents pour les remercier, eux aussi.

Depuis longtemps, Yani n'avait manifesté une telle joie. Elle se mit à chanter, à danser, entraînant Claire dans une ronde folle. A midi, quand l'ingénieur rentra de son bureau, elle lui sauta au cou, à lui aussi. Peu importait si, plus tard, elle devait retourner à Saint-Etienne. Elle avait tout le printemps, tout l'été devant elle.

— Tu as raison, dit Claire, ne pense pas à plus tard. Quels bons mois nous allons passer ensemble !

Jamais repas ne fut plus gai que celui de ce mercredi. Yani avait retrouvé son entrain, sa joie de vivre... et par dessus le marché, si le temps restait froid, il faisait grand soleil.

Le repas terminé, la vaisselle faite, Yani s'installa au petit bureau de la chambre de Claire et écrivit :

Cher papa, chère maman,

Votre lettre est enfin arrivée ; je suis folle de joie. Oh ! merci d'avoir bien voulu me laisser jusqu'à cet été chez vos amis. Je vous promets de les gêner le moins possible et de travailler de mon mieux en classe...

Et elle poursuivit en donnant des détails sur sa nouvelle vie, renouvelant sa reconnaissance envers sa mère qui l'avait comprise.

Sa lettre terminée, cachetée, prête à être postée, elle se dit soudain :

— Si j'écrivais aussi à Rouquet.

Depuis son aventure, elle ne lui avait rien envoyé, de crainte d'avoir à dire qu'elle devrait repartir pour Saint-Etienne...

— Je vais tout lui raconter, lui annoncer la bonne nouvelle et lui donner ma nouvelle adresse.

Tandis que Claire, étendue sur son lit lisait un roman, elle se *défoula* (2) auprès de son camarade, de tout ce qui lui était resté sur le cœur, la mort de Flonflon en particulier. Elle écrivit si longtemps que Claire était déjà à la moitié de son livre quand elle posa son crayon à bille.

— Eh bien ! s'exclama sa camarade, quelle lettre ! Combien de pages ? quatre ?

— Six !... et encore je n'ai pas tout raconté.

— Il est donc si sympathique ce Rouquet dont tu me *rebats les oreilles* (3) depuis ton arrivée ?

— Tu le trouverais le plus chic des garçons. Bien sûr, il a une drôle d'allure avec ses cheveux roux et ses pantalons trop courts, mais il est si complaisant, si débrouillard. Dommage que, la lettre de papa ait été *affranchie* (4) avec un timbre ordinaire. Je suis sûre que maman, elle, pensera à varier les *vignettes* (5), quand elle m'écrira. Je les lui enverrai.

Et Yani ajouta :

— Si nous allions à la grande poste ! Le courrier partirait plus vite.

— Si vous voulez, je vous accompagnerai, proposa Mme Frioulet, nous en profiterons pour faire quelques achats complémentaires, puisque tu restes avec nous, Yani... D'abord, il te faut une tenue de ski.

— Pour moi ?

— Nous allons souvent à la neige. Tu ne veux tout de même pas skier en jupe.

— Je... je n'ai jamais fait de ski.

— Tu auras vite appris.

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

(1) *Persuasif :* M. Frioulet avait su persuader le père de Yani c'est-à-dire donner toutes sortes de bonnes raisons pour le convaincre, pour le décider.

(2) *Défoula :* Se défouler, c'est se soulager de ce qu'on a sur le cœur.

(3) *Rebats les oreilles :* Rebattre les oreilles (et non rabattre) c'est dire et redire toujours la même chose sur le même sujet.

(4) *Affranchie :* Affranchir une lettre c'est la rendre franche, libre vis-à-vis de la poste, autrement dit la timbrer.

(5) *Vignettes :* (Nous avons déjà vu ce mot). Petites étiquettes, autrement dit : timbres.



44 - LA VIE EST BELLE !



La vie était belle, à Besançon, ville pourtant au climat rude mais active, animée et accueillante. Presque chaque week-end, les Frioulet et Yani partaient faire du ski aux Rousses dans le Jura. En quelques séances, pendant les vacances de Mardi-Gras, Yani avait appris à se tenir sur ses « planches », à effectuer des descentes d'abord prudentes puis plus hardies.

— Dommage que mon frère ne soit pas là, disait Claire, avec lui comme moniteur, tu serais vite devenue une terrible slalomeuse... mais puisqu'il préfère la mer, à présent...

D'Iran, Yani recevait d'excellentes nouvelles. Son père venait de se voir confier un poste à haute *responsabilité* (1) qui entraînait une augmentation *substantielle* (2) de son salaire. Une seule ombre au tableau, si on peut parler d'ombre quand il s'agit du soleil. Certains jours, celui-ci dardait déjà des rayons si brûlants que la chaleur devenait intolérable. Que serait-ce en mai ou en juin, avant le départ pour la France ? Heureusement, Mireille et Diane supportaient assez bien ces variations *outrancières* (3).

Par ailleurs, Yani recevait à présent des nouvelles régulières de Rouquet. A l'annonce de son installation à Besançon, il avait répondu par une lettre enthousiaste, touchante d'émotion, comme si c'était lui qui était *concerné* (4).

— Bravo ! s'exclamait-il. J'étais triste de te savoir malheureuse chez ta tante. Au moins, tu ne t'ennuieras pas comme moi, ici...

Et il expliquait dans un style bien à lui, émaillé de fautes d'orthographe, moins nombreuses toutefois que dans les premiers temps, qu'il regrettait Saint-Etienne.

— Pas la ville, précisait-il, mais les montagnes, les belles forêts du Mont-Pilat. Ici, le pays est tout plat, aussi plat qu'en Pologne et encore plus noir. Les jours de congé, je les passe à réparer de vieux vélos abandonnés et à les repeindre pour les vendre...

— Pauvre Rouquet ! avait dit Claire. Il est bien sympathique, en effet. En tout cas, il ne t'a pas oubliée. J'aimerais le connaître.

En classe, les deux camarades travaillaient avec application. Aussi, la maîtresse ne se faisait-elle aucune inquiétude à leur sujet. Elles passeraient en sixième.

Oui, la vie était belle à Besançon pour Yani. Durerait-elle ainsi jusqu'aux vacances ? Parfois, il lui semblait que c'était trop beau.



Mars s'étant achevé sur un retour assez vif du froid et trois chutes de neige *consécutives* (5), le début d'avril se montra plus clément. Les vacances de Pâques approchaient.

— Où les passerons-nous ? demanda Yani.

— Comme d'habitude, dans notre vieille maison de famille à la Couronne.

— Où est-ce ?

— Au bord de la Méditerranée, près de Martigues. C'est un minuscule village épargné par les silhouettes *hideuses* (6) des grandes copropriétés, et qui a gardé son charme d'autrefois. Papa nous y conduira et viendra nous rechercher. Sais-tu nager ?

— La brasse seulement.

— Titou t'apprendra le crawl, l'indienne, la nage papillon. Pourvu que la mer ne soit pas trop froide.

Yani se réjouissait de revoir Titou, malgré ses taquineries. Hélas ! huit jours avant les vacances, M. et Mme Frioulet reçurent une lettre de leur fils. Titou demandait à ses parents de rester à Brest pendant les vacances à cause d'un important stage de voile auquel il désirait participer.

Les parents de Claire furent un peu déçus de ne pas revoir Titou mais ils accordèrent d'autant plus volontiers l'autorisation que les notes de leur fils, au lycée, étaient brillantes.

Claire, par contre, qui chérissait son frère cacha mal sa désillusion. Deux filles seules sur la plage, sans garçon pour les entraîner, les stimuler, ce serait moins drôle.

C'est alors qu'une idée se fit jour dans l'esprit de Claire :

— Si nous invitions Rouquet ?

— Oh ! crois-tu que tes parents accepteraient ?

— J'en fais mon affaire.



LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

(1) *Haute responsabilité :* Un travail important qui nécessite un grand esprit d'initiative.

(2) *Substantielle :* Importante.

(3) *Outrancières :* Trop grandes, excessives.

(4) *Concerné :* Comme si c'était à Rouquet que la chose arrivait.

(5) *Consécutives :* Qui se suivent en un temps très court.

(6) *Hideuses :* Très laides, affreuses.



45 - LE TRAIN DE DIJON

Les parents de Claire acceptèrent *d'emblée* (1) la proposition de leur fille, trouvant tout naturel qu'elle reçut un camarade de Yani. Ils avaient d'ailleurs si souvent entendu parler de Rouquet.

— J'ai des économies, dit Yani, je lui paierai le voyage.

Le jour même, elle écrivit à Bully-les-Mines. La réponse ne tarda pas. Deux jours plus tard, elle recevait une lettre *délirante* (2) de Rouquet qui acceptait l'invitation mais refusait obstinément qu'on lui paie le voyage.

— Je me débrouillerai, disait-il.

Ainsi que Yani l'en avait prié, il indiquait son heure d'arrivée. Il partirait le vendredi soir de Bully et serait à Besançon le lendemain matin, à 8 heures 10, au train venant de Dijon.

Et il terminait :

— Je te réserve une petite surprise, Yani... pas un parapluie cette fois.



Le samedi matin, Yani et Claire prirent donc le bus de bonne heure pour la gare.

— Tu reconnaîtras tout de suite Rouquet, dit Yani. Avec ses cheveux roux presque rouges, son allure *dégingandée* (3), son sourire fendu jusqu'aux oreilles, il ne ressemble à personne.

Dès l'annonce de l'entrée du train en gare, elles s'approchèrent de la porte d'où devaient sortir les voyageurs.

— Tu verras, dit encore Yani, il se débrouillera pour arriver dans le hall un des premiers.

Elle se trompait. Rouquet n'était pas dans le groupe de tête... ni dans celui de queue. Le flot des voyageurs écoulé, elles attendirent encore. Rien.

— Rassurez-vous mes petites demoiselles, leur dit un employé, aujourd'hui les trains sont *bissés* (4). Le second va arriver dans quelques minutes.

Yani poussa un soupir. Un second train, en effet, arriva quelques instants plus tard, aussi *bondé* (5) que le premier... mais sans Rouquet. S'était-il endormi ? Avait-il manqué la correspondance à Dijon ?

Les deux camarades regardèrent les horaires placardés sur des panneaux. Le prochain train n'arrivait qu'à onze heures cinquante-cinq.

— Que faisons-nous ? demanda Yani, nous restons ici ou rentrons à Paloise pour revenir tout à l'heure ?

— Descendons faire un tour en ville. Nous *lécherons les vitrines* (6) ; le temps passera plus vite.

Dès midi moins le quart, elles étaient de nouveau à la gare où le convoi arriva avec plusieurs minutes de retard. Pas de Rouquet ! C'était la catastrophe puisque M. Frioulet comptait partir au début de l'après-midi pour être à la Couronne le soir-même. Or, d'après l'horaire, le prochain train n'arrivait qu'à 16 heures 59.

— Rentrons vite à la maison, dit Claire, maman doit nous attendre pour déjeuner.

Elles sautèrent dans un bus. La mort dans l'âme, Yani se demandait ce qui avait pu arriver à Rouquet quand, tout à coup, à trois stations du terminus de Planoise, jetant un coup d'œil à travers les vitres embuées, elle tressaillit. Elle venait d'entrevoir une silhouette qui ressemblait étrangement à celle de son camarade.

— Descendons au prochain arrêt, dit-elle vivement à Claire.

Dès que la lourde voiture stoppa, elles sautèrent sur le trottoir. Sans penser qu'elle pouvait se tromper, Yani courut au devant du garçon, portant un sac à dos, un gros carton à la main et qui marchait tête baissée sous le poids de son fardeau.

Elle n'avait pas fait erreur. C'était bien Rouquet, aussi hirsute qu'autrefois, mais ayant *troqué* (7) son éternel imperméable contre une veste aux manches trop longues qui n'avait sûrement pas été faite pour lui.

— Rouquet !... Oh ! comment es-tu arrivé ? Nous t'avons attendu à tous les trains.

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

(1) *D'emblée :* Tout de suite, sans hésitation.

(2) *Délirante :* Une lettre exprimant une joie immense.

(3) *Dégingandée :* D'une drôle de façon de marcher.

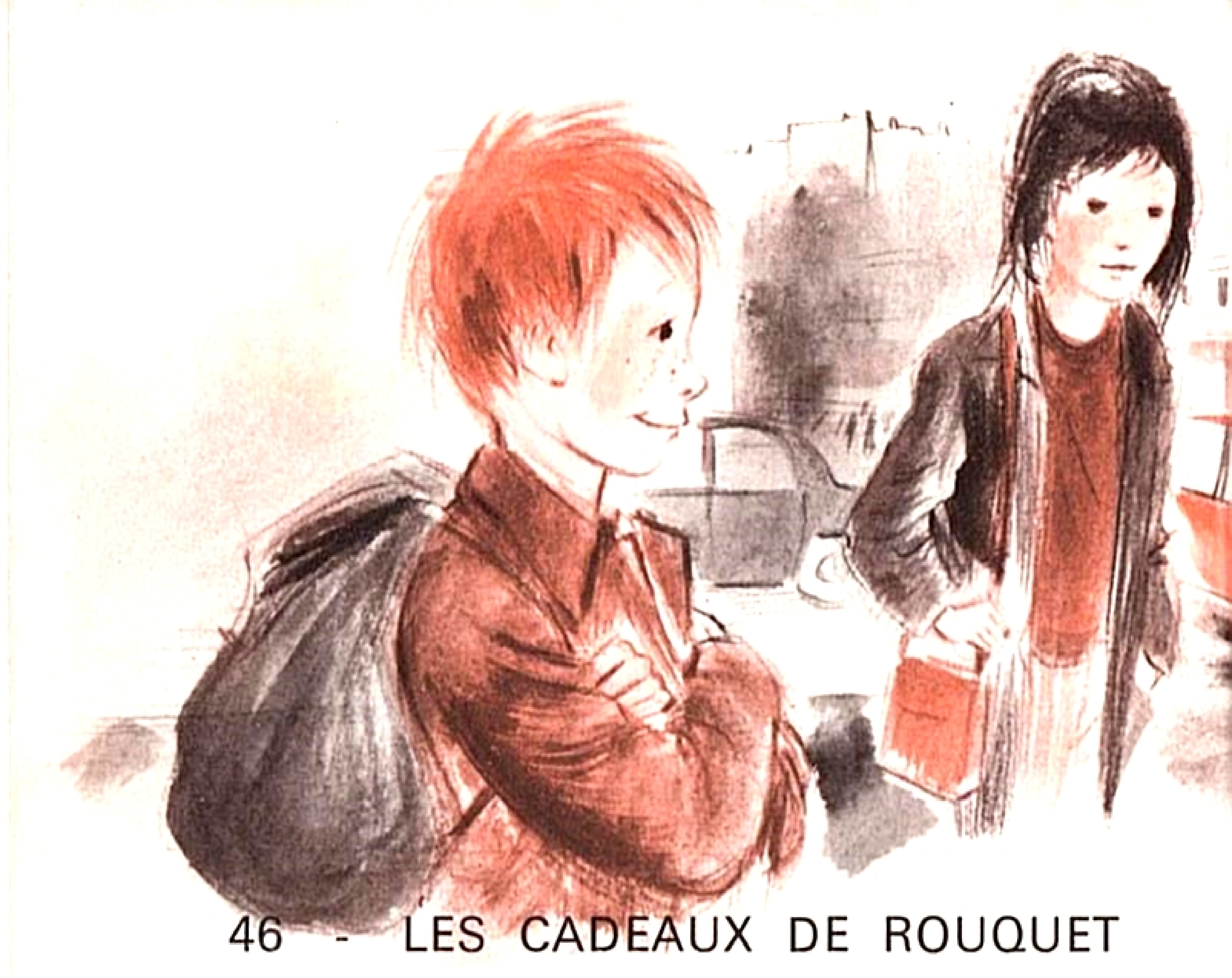
(4) *Bissés :* Les trains étaient dédoublés ; il y en avait deux au lieu d'un.

(5) *Bondé :* Archi-plein, comme on emplit un tonneau jusqu'à la bonde, c'est-à-dire au bouchon.

(6) *Lécherons les vitrines :* Façon imagée de dire qu'elles se colleront le front contre les vitrines pour mieux voir.

(7) *Troqué :* Échangé.





46 - LES CADEAUX DE ROUQUET

En reconnaissant la voix qui l'appelait, Rouquet releva la tête et un large sourire épanouit son visage semé de taches de son.

— Yani !...

Les deux camarades se serrèrent les mains à se les arracher. Puis Yani présenta claire.

— Je te reconnais comme si je t'avais déjà vue, dit Rouquet. Yani a si bien su faire ton portrait.

— Comment es-tu arrivé ? redemenda Yani ; par quel train ?

— En auto-stop... ou plutôt en corbillard-stop. La voiture mortuaire revenait à vide à Besançon. La *guigne* (1) ! J'aurais dû être ici au petit matin. Le fourgon est tombé en panne près de Reims.

Et voyant Yani *reluquer* (2) la volumineuse boîte en carton.

— Ton cadeau, Yani !

— Qu'est-ce que c'est ?

— Tu ne vois pas les trous que j'ai percés ?... Tu ne devines pas ?



— Oh ! je parie que c'est un chat !

— Un chaton de quatre mois. Un camarade me l'a donné. Il est tigré comme Flonflon. Je l'ai baptisé Koukou mais tu l'appelleras comme tu voudras.

Yani dénoua vivement la ficelle, ouvrit le carton et prit dans ses bras un joli petit chat qui se mit aussitôt à ronronner.

— Oh ! merci, Rouquet, merci !

— Ce n'est pas tout. J'ai aussi pensé à toi, Claire. Excuse-moi s'il n'est pas très réussi, il s'est un peu déformé dans le fourneau de ma mère.

— Un gâteau ?... tu as fait un gâteau ?

— Tu vas voir !

Sans plus de façon, il se déchargea de son sac à dos qu'il déposa sur le trottoir pour le déboucler. Il en sortit ses affaires, entassées pêle-mêle et retira une boîte qu'il *manipula* (3) avec précaution.

— Tiens, Claire, ouvre-la !

Claire poussa une exclamation.

— Oh ! Rouquet, il ne fallait pas dépenser, comme ça ton argent.

— C'est moi qui l'ai fait.

C'était un vase en terre cuite, une sorte d'écuelle comme en avaient autrefois les mineurs et décorée d'anciennes lampes de fond de mine, parfaitement *stylisées* (4).

— J'ai modelé de la *glaise* (5), dit Rouquet, et j'ai peint les lampes avant de faire cuire le vase au four.

Du coup, Claire l'embrassa sur les deux joues et le garçon la gratifia de son plus beau sourire.

— A présent, dit Yani, ramasse vite tes affaires. Tu sais que nous devons partir, par la route, au début de l'après-midi.

Rouquet refourra son bric-à-brac dans son sac et tous trois se dirigèrent, à pied, vers la rue de Bourgogne, Yani portant le carton de Koukou et Claire son précieux vase. Il ne leur restait que quelques centaines de mètres à parcourir.

— Tes parents sont vraiment « chouettes » répétait Rouquet, courbé sous son sac. M'inviter, comme ça, sans me connaître ! Jamais je n'aurais pensé te revoir Yani... et encore moins passer mes vacances à la mer... Mes parents, eux aussi ont été chics de me laisser partir. Maman m'a acheté cette veste d'occasion pour le voyage. Malheureusement, elle n'a pas eu le temps de raccourcir les manches.

— Ne t'inquiète pas, dit Claire, ma mère le fera.

Ils arrivèrent au pied du haut immeuble de la rue de Bourgogne.

— C'est ici, dit Claire.

Rouquet leva les yeux vers l'étage qu'elle lui montrait.

— J'y pense, fit-il, je n'ai rien apporté pour tes parents. J'avais pensé à des fleurs mais les fleurs, ça ne me réussit guère ; n'est-ce pas, Yani ?

Et, malgré lui, il éclata de rire en se souvenant de la mine de tante Angèle.



LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

(1) *La guigne :* La malchance.

(2) *Reluquer :* Regarder du coin de l'œil avec curiosité.

(3) *Manipula :* Manipuler c'est remuer entre ses doigts, dans ses mains (ce mot vient de : mains).

(4) *Stylisées :* Simplifiées, réduites aux traits essentiels, sans détails.

(5) *Glaise :* Variété d'argile facile à pétrir et durcissant à la chaleur.

47 - JALOUSIE



Presque une semaine, déjà, qu'on était installé à Couronne, vieux village bâti sur une masse rocheuse qui dominait une anse où la mer d'un bleu profond venait mourir, alanguie, sur le sable blond.

La demeure des Frioulet, intelligemment *rénovée* (1) était spacieuse, entourée d'un jardin où poussaient des tamaris, deux palmiers et un *plaqueminier* (2) dont les branches commençaient à se couvrir de feuilles. Cette maison s'appelait « Lou Souléou » ce qui signifie, en provençal, le soleil.

Les trois camarades étaient heureux, Yani surtout. Jamais elle ne se serait crue capable d'oublier les mauvais souvenirs de la « Ville Noire ». Rouquet avait le don de distraire ses camarades. Il les entraînait dans des courses folles sur les rochers du cap. Sa façon de nager, peu *orthodoxe* (3) mais *efficace* (4) faisait sourire Claire, spécialiste de la brasse coulée. Quant à Mme Frioulet, elle savait gré au jeune Polonais de lui avoir réparé son réfrigérateur tombé en panne et remis en marche un transistor qui ne fonctionnait plus depuis des années.

Certes, Rouquet était tout de suite devenu un excellent camarade de Claire, fille pratique, en apparence sans complications. Il lui était tout de même difficile de ne pas trahir sa petite préférence pour Yani, l'impulsive et sentimentale Lyonnaise.

Quand ils évoquaient des souvenirs stéphanois..., et cela arrivait souvent, Claire avait un peu le sentiment d'être à l'écart. Ils parlaient de choses qui lui étaient étrangères et elle se taisait.

Lorsqu'il s'en apercevait Rouquet interrompait aussitôt son bavardage avec Yani pour aborder un autre sujet. Pour rien au monde il n'eût voulu donner l'impression de délaisser Claire.

Malgré tout, ce qui devait arriver arriva. Un jour, au cours d'une balade au petit port de Carro, voisin de la Couronne, Yani ne s'aperçut pas, qu'instinctivement, elle allongeait le pas pour rejoindre Rouquet qui marchait devant en sifflotant. Par discrétion Claire resta en arrière. Mais quand tous trois se retrouvèrent, devant les barques du port, Yani comprit que sa camarade n'était pas comme d'habitude. Toute la soirée, Claire conserva un air absent, presque triste, qui n'échappa pas à sa mère.

— Qu'as-tu, Claire ? demanda Mme Frioulet.

— Mais, rien, maman... L'air de la mer me fatigue un peu.



— Alors, monte te coucher. Demain, tu auras retrouvé ta forme.

Comme à Besançon, les deux camarades dormaient dans la même chambre. Sitôt Claire au lit, Yani monta la voir et lui dit sans *préambule* (6) :

— Moi, je sais pourquoi tu es triste depuis notre promenade. C'est à cause de Rouquet.

Claire ne répondit pas. Yani poursuivit :

— Il est pourtant aussi gentil avec toi qu'avec moi.

— Vous... vous avez toujours quelque chose à vous raconter.

— Ce n'est pas notre faute, Claire, si nous avons été camarades de classe pendant deux mois. Il m'a beaucoup aidée tu sais. Il en ferait autant pour toi si tu étais malheureuse. Rappelle-toi ? En arrivant à Besançon il t'a fait un cadeau, un beau cadeau.

— Parce qu'il s'y est cru obligé.

— Non, Claire, par délicatesse. Veux-tu que je te dise la vérité ? Tu es jalouse parce qu'il a pris la place de ton frère qui aurait dû être là.

Yani venait de trouver le point sensible. Claire se tut encore. Yani reprit :

— Tu vois, c'est comme si j'avais un grand frère moi aussi, et j'aurais été si heureuse que Titou soit avec nous. Rouquet, lui aussi, me l'a dit.

— C'est vrai ?

— Il devine beaucoup de choses, tu sais. Écoute-moi, Claire, ne nous en veuille pas si Rouquet et moi, nous bavardons souvent ensemble. Toi aussi, tu aurais beaucoup de choses à dire à Titou. Endors-toi vite. Demain, tu auras oublié. Bonsoir.

Elle embrassa sa camarade et se coucha à son tour.



LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

(1) *Rénovée :* Rendue comme neuve à la suite de transformations et de réparations.

(2) *Plaqueminier :* Arbre du midi de la France dont les fruits qui ressemblent à des oranges s'appellent des kakis.

(3) *Peu orthodoxe :* Peu conforme au style classique. Rouquet nageait à sa façon qui n'était pas ordinaire.

(4) *Efficace :* Qui produit beaucoup d'effet. La nage de Rouquet était rapide.

(5) *Sans préambule :* Sans prononcer une phrase pour mettre en route la conversation. Directement.

48 - LA BAIGNADE TRAGIQUE



Une nuit de sommeil n'avait pas dissipé le malaise de Claire. Malgré ses efforts pour dissimuler ce qu'elle ressentait, on voyait bien, comme on dit familièrement, qu'elle n'était pas dans *son assiette* (1). Au lieu de chantonner, selon sa coutume, elle montrait un visage fermé qui navra Yani.

Cependant, brusquement, après le petit déjeuner, comme pour se prouver qu'elle était comme d'habitude, elle proposa :

— Si nous descendions sur la plage. Il fait grand soleil.

— Grand soleil, oui, répondit Mme Frioulet, mais pas chaud. Le mistral s'est levé cette nuit. Je ne vous conseille pas de vous baigner. La mer se refroidit vite quand souffle le vent du nord.

— D'accord ! Mme Frioulet, approuva Rouquet.

Ils dévalèrent ensemble la côte sinueuse et raide qui plongeait vers la plage déserte et cherchèrent un *cagnard* (2) à l'abri du mistral. Tout en regardant vers le large, hérissé de moutons blancs, ils se mirent à bavarder.

— Quand je pense, soupira Yani, qu'il y a six semaines à peine j'étais encore chez ma tante à me *morfondre* (3) et que nous voilà au bord de la mer, passant de merveilleuses vacances. Jamais je ne pourrais retourner à Saint-Etienne. Si j'y étais obligée, je ne sais pas ce que je ferais.

— Et moi, fit Rouquet, si jamais j'avais pensé te revoir et découvrir la mer !

— Te souviens-tu du jour où ma tante nous a surpris dans le café. Je revois encore son visage rouge de colère.



Malgré elle, sans se rendre compte que Claire était là, Yani reparlait de la « Ville Noire », du premier jour de classe où Rouquet, la voyant seule, était venu à sa rencontre.

Claire feignait d'écouter, comme si ces détails l'intéressaient, mais elle avait du mal à se contenir. Soudain, elle se leva en disant :

— Après tout, la mer n'est pas si froide. Je vais me baigner.

— Te baigner ? fit Yani. Tu as entendu ce que ta mère a dit ?

— Je ne suis pas frileuse... et au moins, je vous laisserait tranquilles.

— Oh ! Claire, que dis-tu ? Est-ce que tu nous déranges ? Excuse-nous d'avoir encore évoqué de vieux souvenirs... D'abord tu n'as pas ton maillot.

— Tu te trompes. Je l'ai sur moi.

A son tour, Rouquet essaya de la retenir.

— Tu nous ferais tellement plaisir en restant avec nous... Nous parlerons d'autre chose.

Ni l'un ni l'autre ne réussirent à la *dissuader* (4) de se mettre à l'eau. En un clin d'œil, elle se dévêtit, quitta ses sandales et courut vers les vagues.

— Elle est folle, dit Rouquet en la voyant s'éloigner du rivage. Le vent va la pousser vers le large et elle ne pourra plus revenir.

Tous deux regardèrent sa tête brune qui tantôt émergeait tantôt disparaissait dans les plis de la mer creusés par le vent violent.

— Je ne reconnais plus Claire, murmura Yani désolée. Elle veut nous montrer que nous l'agaçons avec nos petites histoires. Ce n'est pourtant pas son genre de se *formaliser* (5) pour un rien.

— C'est notre faute, répondit Rouquet. Il ne faut pas la laisser s'éloigner.

Les mains en porte-voix, il appela :

— Claire ! Reviens !... reviens !...

N'entendit-elle pas ou voulut-elle ne pas entendre ? Elle continuait de nager.

Mais tout à coup, elle sembla s'immobiliser. Yani crut entendre appeler.

— Écoute, Rouquet, elle est en difficulté. L'eau froide l'a saisie.

— Et, elle risque de couler. J'y vais...

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

(1) *N'être pas dans son assiette* : Manquer d'entrain, se sentir mal à l'aise ou être embarrassé.

(2) *Cagnard* : Mot d'origine provençale qui désigne un endroit bien abrité et exposé au soleil.

(3) *Se morfondre* : S'ennuyer profondément.

(4) *Dissuader* : Fournir toutes sortes de raisons pour empêcher quelqu'un de faire quelque chose.

(5) *Se formaliser* : Se montrer soucieux de la forme, de la règle, des habitudes. Ici le mot a plutôt le sens de contrarier.



49 - LA BAIGNADE TRAGIQUE (suite)

Jugeant avoir trop attendu, Rouquet s'élança, non pas à l'eau, mais le long des rochers afin d'atteindre l'extrémité de l'anse d'où il serait plus proche de la baigneuse. Yani le vit sauter d'un bloc de pierre sur l'autre, souple et léger comme un chamois qui franchit des ravins. En moins de deux minutes, il fut à la pointe des rocs fouettés par l'écume des vagues.

Il resta une seconde immobile, le temps de repérer Claire, de *jauger* (1) ses propres forces. Un cri de détresse lui parvint au même moment. Aucun doute, Claire se noyait. A la vitesse d'un éclair, il plongea tout habillé et, nageant de cette manière heurtée et bizarre qui n'appartenait qu'à lui, pointa vers la naufragée.

— Mon Dieu ! se dit Yani en mesurant du regard la distance qui les séparait, pourvu qu'il arrive à temps !...

Visiblement, Claire n'avait plus aucune réaction. Elle se laissait porter par l'eau salée comme une bouée ou une épave. Aucun mouvement des bras. Seule, sa tête émergeait de la masse liquide.

Le cœur battant à tout rompre, Yani ne la perdait pas du regard. Malgré ses efforts *surhumains* (2), Rouquet pourrait-il l'atteindre ? Soudain, un cri s'échappa de sa gorge. Elle ne distinguait plus sa camarade. Épuisée, évanouie, Claire s'était-elle laissé couler ?

Elle poussa un soupir en voyant le petit point sombre réapparaître. Insensiblement, Rouquet s'en était rapproché. Il n'en était plus qu'à cent brasses... à cinquante... à vingt... Il touchait Claire, l'attrapait par une bride de son maillot.

Hélas ! le plus dur n'était pas fait. Rouquet avait maintenant à mener une lutte farouche contre le vent, contre le poids mort qu'il traînait.

— Jamais il ne pourra revenir jusqu'aux rochers, se dit Yani angoissée. J'aurais dû tout de suite chercher du secours. A présent, il est trop tard.

Alors, à son tour, elle courut sur les rochers, se tordant les chevilles, trébuchant sur les *saillies* (3), pour atteindre, comme Rouquet, tout à l'heure, l'extrémité de l'anse. Le jeune Polonais luttait toujours avec la même rage mais il s'épuisait.

— Courage, Rouquet ! Courage !

Il perçut la voix car il répondit en levant un bras. Cela ne rassura pas Yani pour autant. Deux fois, trois fois, Rouquet s'arrêta de nager pour reprendre son souffle. Il n'en pouvait plus ; véritable *loque* (4), Claire se laissait remorquer sans l'aider, paralysée par le froid.

Yani songea alors à se mettre elle-même à l'eau. Mais quel secours apporterait-elle ? Elle était si *piètre* (5) nageuse. Quand Rouquet ne fut plus qu'à quelques mètres des rochers, elle entra et s'enfonça dans la mer jusqu'à la ceinture pour lui tendre la main. Ce fut celle de Claire qu'elle attrapa. Elle tira vivement sa camarade hors de l'eau tandis que Rouquet, *pantelant* (6), *livide* (7), se laissait tomber sur la pierre dure.

Sitôt à terre, Claire rouvrit les yeux, de grands yeux effarés, pleins de terreur.

— L'eau froide... le vent... la crampe... bredouilla-t-elle entre deux claquements de dents.

Vite, dit Rouquet, qui s'était ressaisi. Elle va prendre mal, il faut la frictionner.

Faute de serviette, ils la frottèrent avec le plat de leurs mains. Les lèvres *exsangues* (8) de la naufragée reprirent quelques couleurs. Ses yeux perdirent leur expression d'effroi.

— Mes jambes sont paralysées, murmura-t-elle en essayant de se relever.

— Laisse-toi encore frictionner, dit Rouquet.

Pauvre Rouquet ! Il ne se rendait pas compte qu'il était encore plus mal en point qu'elle. Tout à coup, il chancela ; un vertige lui fit tourner la tête. Il n'eut que le temps de se protéger le visage avec la main avant de tomber évanoui.



LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

(1) *Jauger :* Évaluer ses forces, en prendre la mesure. (Jauger signifie exactement calculer le contenu d'une cuve, d'un bassin, d'un tonneau etc.)

(2) *Efforts surhumains :* Qui dépassent la force d'un homme. Très grands efforts.

(3) *Saillies :* Aspérités ; parties qui dépassent, qui sont en relief.

(4) *Loque :* Au sens propre : vieux morceau d'étoffe. Au sens figuré comme ici, personne molle, sans force.

(5) *Piètre nageuse :* Nageuse médiocre, sans grandes qualités.

(6) *Pantelant :* Qui semble désarticulé comme un pantin, qui ne tient plus debout.

(7) *Livide :* Extrêmement pâle.

(8) *Exsangues :* Qui n'ont plus de sang. Dont le sang s'est retiré. Décolorées.

50 - LA BAIGNADE TRAGIQUE (fin)

Quand il revint à lui, Rouquet constata qu'il se trouvait dans sa chambre du « Souléou ». Malgré la brique chaude, à ses pieds, il grelottait. Ses premiers mots furent :

— Claire ?... où est Claire ?

— Dans sa chambre, répondit Mme Frioulet qui n'avait pas quitté son chevet.

— Malade ?...

— Seulement *commotionnée* (1). Elle a mieux réagi que toi, au sortir de l'eau. Elle en sera peut-être quitte avec un bon rhume, sans plus.

— C'est bien vrai ?

— Je te le jure. Elle viendra te voir, tout à l'heure. Pour l'instant, le docteur a recommandé que personne, à part moi, n'entre dans ta chambre. Comment te sens-tu ?

— J'ai froid, très froid... et pourtant, je transpire.

— C'est la fièvre.

Elle lui tâta le pouls et compta cent vingt pulsations à la minute.

— Oui, la fièvre, répéta Mme Frioulet navrée. Le docteur m'a demandé de l'avertir dès que tu serais réveillé. Il n'a pas pu rester auprès de toi. On l'a appelé pour un accident de la route.

Mme Frioulet descendit téléphoner et remonta aussitôt.

— Le docteur reviendra au début de l'après-midi. Il m'a recommandé de te faire prendre des boissons chaudes, en attendant.

... Quand le médecin revint, vers 2 heures, Rouquet était toujours mal en point. 39,8 °C de température.

— Peut-être un début de congestion pulmonaire, dit le docteur, nous allons *juguler* (2) ça avec une bonne dose d'*antibiotiques* (3).

Il sortit de sa sacoche un flacon contenant des pilules que Rouquet devrait avaler à raison de deux toutes les six heures. Puis il pria Mme Frioulet de le rappeler dans la soirée si la fièvre montait encore et, qu'en tout cas, il reviendrait le lendemain matin.

Toute la journée, Mme Frioulet fit la navette entre le rez-de-chaussée et le premier. Rouquet claquait des dents malgré la sueur perlant à son front. Parfois, il s'assoupissait mais dès qu'il reprenait conscience, il réclamait encore :

— Je voudrais voir Claire... et Yani aussi.

Vers la fin de l'après-midi, ayant constaté que la fièvre ne montait plus, Mme Frioulet se décida à faire monter les deux filles, bouleversées par ce qui aurait pu se transformer en sombre tragédie. Claire, n'osa s'avancer près du lit.

— Rouquet, murmura-t-elle en fondant en larmes, pardonne-moi ! Je n'aurais pas dû faire ça. Je... Je...

Elle ne put aller plus loin. Les mots ne passaient pas sa gorge contractée.

— Oui, Rouquet, reprit Yani, à sa place, ce n'est pas sa faute, mais plutôt la mienne. En m'entendant parler de nos souvenirs, elle s'est sentie isolée. Elle a pensé à son frère qu'elle n'a pas revu depuis trois mois et qui ne reviendra pas avant les grandes vacances. Elle voulait seulement nous montrer que nous ne faisions pas cas d'elle, nous qui sommes chez ses parents. Elle s'est jetée à l'eau, comme ça, d'un coup de tête.

— C'est vrai, Rouquet, murmura Claire, la voix voilée, je ne voulais pas aller loin... et puis, quand j'ai été dans l'eau, je ne sais pas ce qui m'a pris. Dis-moi, tu ne m'en veux pas ? Je suis si triste de te voir malade.

Le jeune Polonais tourna vers elle ses yeux fiévreux. Un généreux sourire flotta sur ses lèvres. Il étendit un bras hors de son lit.

— Approche-toi, Claire !

Il prit, dans sa main, *moite* (4) de fièvre, celle de Claire puis celle de Yani et murmura :

— Oublions cette mauvaise journée, voulez-vous ?



LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

(1) *Commotionnée :* Secouée, ayant subi comme un choc nerveux. Ébranlée.

(2) *Juguler :* Arrêter dans son développement, stopper.

(3) *Antibiotiques :* Médicaments qui ont pour but de détruire les microbes.

(4) *Moite :* Humide et plutôt chaud.



51 - LA FIN DES BEAUX JOURS

Le lendemain, après un sommeil entrecoupé de nombreux réveils, Rouquet ne grelottait plus. Par contre, il transpirait encore plus que la veille, signe que la fièvre cédait. Quand il repassa au Souléou, vers 8 heures, le médecin qui, la veille, ne cachait pas son inquiétude, fut franchement *optimiste* (1).

— Une fausse alerte, dit-il, une simple mais violente réaction *consécutive* (2) à l'épuisement. Cependant, par précaution, qu'il continue de prendre les antibiotiques... et qu'il garde encore le lit en s'efforçant de ne plus penser à l'incident.

C'était déjà presque fait. Sa bonne nature et sa constitution résistante aidant, Rouquet remontait rapidement la pente. A midi, il mangea ce que Claire et Yani lui apportèrent. Le soir, il tint à descendre dans la salle de séjour pour le repas, au grand soulagement de Claire qui avait eu si peur pour lui.

— Je ne tiens pas encore très bien sur mes « guibolles » déclara-t-il, mais demain j'aurai retrouvé ma forme.

Et, comme s'il se sentait responsable du drame :

— Excusez-moi de vous avoir gâché une journée de vacances.

Le repas terminé, pour rassurer définitivement Claire, il voulut rester en bas à regarder la télévision, mais Yani, *impérative* (3), l'obligea à monter se coucher.

Le lendemain, un beau jour plein de soleil et de mistral, il avait suffisamment récupéré pour accompagner ses camarades sur les rochers du cap. A toute chose, malheur est bon. Le drame de la baignade avait dissipé tout malentendu. Ils goûtèrent avec une joie simple et pure le plaisir de se dorer au soleil pour cet avant-dernier jour des vacances.

En effet, le congé scolaire se terminait. On allait repartir. Le lendemain, M. Frioulet revint en voiture de Besançon chercher la famille. On reprit la route le dimanche, dans la matinée... avec regret. Même Koukou qui, heureux de folâtrer dans le jardin, avec les feuilles légères des tamaris, parut se rendre compte qu'on quittait un paradis.

Si les 400 kilomètres d'autoroute parurent monotones au chauffeur et à Mme Frioulet, les trois camarades, assis à l'arrière, Yani tenant son petit Koukou sur les genoux, ne trouvèrent pas le temps long. Ils chantèrent, plaisantèrent et rirent de bon cœur.

C'est seulement en approchant de Besançon, alors qu'il pleuvait depuis un moment, que Yani sentit une sorte de tristesse la gagner. Rouquet allait partir, le soir-même, pour voyager de nuit afin de ne pas manquer la classe le lundi. Ils ne se reverraient qu'aux grandes vacances, quand elle demanderait à ses parents de l'inviter à Lyon. C'était loin.

Les bagages enlevés de la voiture, montés à l'appartement, il restait encore deux heures avant le départ du train.

— Ne t'inquiète pas, Rouquet, dit l'ingénieur, je te conduirai à temps à la gare... avec Claire et Yani, bien entendu.

Yani le remercia de son amabilité mais d'une façon si *réticente* (4), qu'il dit en souriant, d'un *air entendu* (5) :

— C'est bon j'ai compris. Vous préférez rester entre vous jusqu'au bout... Eh bien libre à vous de prendre tranquillement le bus. Vous devez encore avoir des tas de choses à vous dire.

Sous prétexte que le voyage l'avait fatiguée, Claire déclara également qu'elle resterait à la maison ; petit et généreux mensonge de sa part, pour laisser seuls Yani et Rouquet.

Après de chaleureux adieux et remerciements à ses hôtes, le jeune Polonais reprit son sac à dos, embrassa Claire, donna une dernière caresse à Koukou et prit l'ascenseur avec Yani. Dehors, il pleuvait toujours. Yani ouvrit le fameux parapluie à manche doré qui servait pour la première fois. Ils n'attendirent pas longtemps l'autobus qui les déposa près de la gare, une demi-heure avant le départ du train.

Ils étaient si émus l'un et l'autre que le « tas de choses à se dire » supposé par M. Frioulet, se réduisit au silence. Cependant, au moment où Rouquet allait passer sur le quai, Yani murmura :

— C'est drôle ce que j'éprouve. Ces vacances ont été trop belles. Il me semble qu'il va m'arriver quelque chose.

— Quelle idée, Yani !

— Pas une idée, Rouquet, un pressentiment.



LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

(1) *Optimiste :* (Nous avons déjà vu ce mot.) Qui pense que tout ira bien, qui a confiance.

(2) *Consécutive :* Qui vient à la suite. La fièvre était la suite, la conséquence de l'épuisement.

(3) *Impérative :* L'impératif est le temps du commandement. Yani commandait à Rouquet de se recoucher.

(4) *Une façon réticente :* Yani se retenait. Elle hésitait à approuver M. Frioulet.

(5) *D'un air entendu :* Avec l'air d'avoir compris pourquoi Yani ne tenait pas à ce qu'il conduise Rouquet en auto.

52 - LE MYSTÈRE



Rouquet reparti dans son pays minier, la vie studieuse reprit comme avant à Besançon. Claire et Yani avaient, à présent, de nombreux souvenirs communs à évoquer : ceux des vacances à la Couronne.

Comme il faisait beau, le mercredi suivant, Claire emmena Yani à la célèbre forteresse qui domine la ville. Bien qu'on ne fût encore qu'à la mi-avril on se serait cru en juin tant le soleil était chaud.

Yani s'amusa comme une folle des grimaces des singes, dans le zoo aménagé au sommet de *l'enceinte* (1) mais c'est avec beaucoup de sérieux qu'elle admira les costumes du *musée Folklorique* (2). Avant de redescendre, elles s'attablèrent à la terrasse du snack-bar qui surplombait la *cité bisontine* (3) et se firent servir des rafraîchissements.

— Quand je pense, ne put s'empêcher de dire Yani, que ma tante avait été horrifiée parce que j'étais entrée dans un café avec Rouquet.

Rouquet ! le jeune Polonais tenait à présent beaucoup de place dans leurs conversations. Claire reconnaissait qu'il était attachant avec son air à la fois *déluré* (4) et naïf.

— Je voudrais, dit Yani, que cet été, quand mes parents reviendront à Lyon, ils l'invitent chez nous.

... Le dimanche suivant, le temps se maintenant au beau, M. Frioulet emmena tout le monde en voiture voir la fameuse source de la Loue, cette rivière qui jaillit, déjà toute formée, d'un immense rocher. Yani était heureuse. La veille, elle avait reçu une nouvelle lettre d'Iran, une affectueuse lettre de sa mère qui n'épargnait pas, pour faire plaisir à sa fille, les menus détails de la vie quotidienne.

« Tout va bien à Ramabriz, disait-elle. Ton père espère avoir bientôt une nouvelle *promotion* (5). Diane et Mireille bredouillent quelques mots d'iranien en jouant avec de petits indigènes. Un seul point noir, toujours le même : la chaleur, certains jours intolérable. Heureusement, dans moins de trois mois, nous rentrerons en France et nous te retrouverons, chère Yani. La séparation m'est bien dure à supporter mais je te sais si bien, à présent, chez nos amis. Tes lettres reflètent ta joie de vivre. Remercie encore M. et Mme Frioulet de tout ce qu'ils font pour toi. »

Oui, à peine trois mois. Yani commençait à douter de son pressentiment avoué le jour du départ quand, un soir, M. Frioulet rentra de son bureau, l'air préoccupé. Au lieu de passer tout de suite à table, il rejoignit sa femme dans la cuisine et tous deux parlèrent longtemps à voix basse. Quand ils reparurent dans la salle de séjour, Mme Frioulet, elle aussi, paraissait soucieuse.

— Qu'y a-t-il ? demanda Claire... Vous avez des ennuis ?

— Non, pas d'ennuis... au contraire... C'est-à-dire que... Je ne peux pas vous expliquer tout de suite ; ce serait trop difficile.

Ce soir-là fut moins gai que d'ordinaire. M. Frioulet essaya bien de plaisanter pour montrer qu'il n'était pas tracassé, mais il se forçait. Quant à sa femme, elle regarda plusieurs fois Yani, à *la dérobée* (6), comme si la jeune Lyonnaise était concernée.

Le dîner terminé, on regarda un moment la télévision, mais, les informations terminées, Mme Frioulet dit aux deux filles :

— Vous feriez bien d'aller vous coucher. N'oubliez pas que vous avez une composition, demain.

En fait, elle désirait rester seule avec son mari pour reprendre la discussion de tout à l'heure. Montées dans leur chambre, les deux camarades s'interrogèrent.



— C'est curieux, dit Claire, à midi, papa était plein d'entrain comme d'habitude. Donc, il a appris quelque chose, cet après-midi, à son bureau. Pourquoi maman a-t-elle dit : « pas d'ennuis, au contraire » ? Vraiment, je ne comprends pas.

— Moi, fit Yani, j'ai vu que ta mère me regardait souvent du coin de l'œil. Je suis sûre qu'il s'agit de moi.

— Oh ! Yani, à quoi vas-tu penser ?...

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

(1) *Enceinte :* Muraille qui entoure la citadelle, qui lui fait comme une ceinture.

(2) *Musée folklorique :* Musée qui renferme des costumes de l'ancien temps.

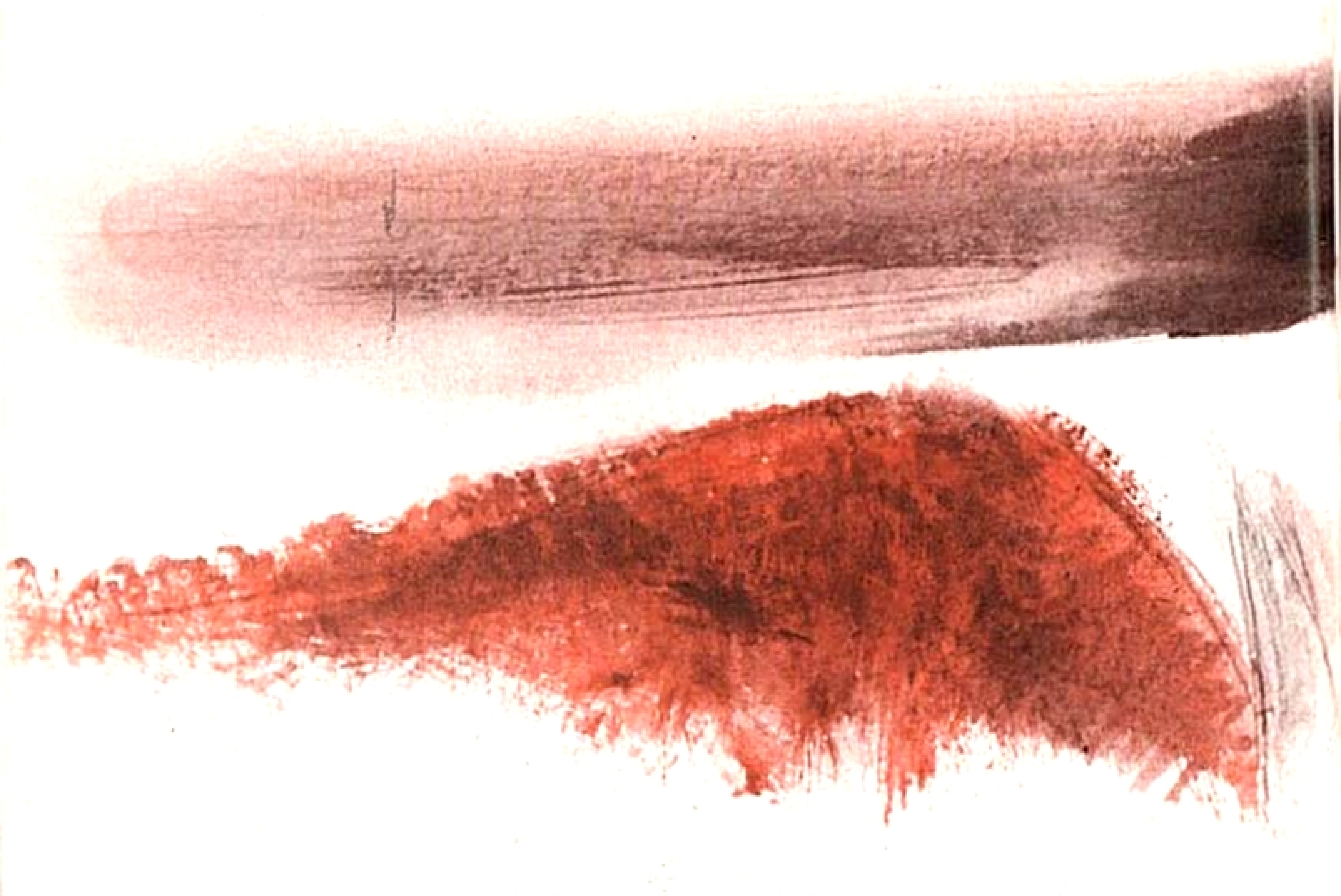
(3) *Cité bisontine :* Ville de Besançon. Les habitants de Besançon s'appellent des Bisontins.

(4) *Déluré :* Dégourdi, débrouillard.

(5) *Promotion :* Avancement, attribution d'un meilleur emploi.

(6) *A la dérobée :* Regarder à la dérobée c'est regarder sans en avoir l'air, en se cachant.

53 - LE MYSTÈRE ÉCLAIRCI



Alors que Claire avait fini par s'endormir, Yani ressassait toujours dans sa tête les paroles *sibyllines* (1) de Mme Frioulet et surtout revoyait les regards gênés dirigés vers elle.

— Oui, se redisait-elle, il s'agit de moi. Pourtant je n'ai commis aucune sottise ; j'essaie de donner le moins de travail possible à Mme Frioulet. Serait-on tout de même fatigué de ma présence qui dure déjà depuis six semaines ? Mais non, je me trompe. Si je gênais on me l'aurait fait sentir plus tôt... et Claire me l'aurait laissé comprendre. Alors ?

Le point d'interrogation restait posé et il empêchait Yani de dormir. Longtemps, elle caressa Koukou qui, à Besançon, avait le droit de dormir sur son lit.

Le matin, elle s'éveilla plus tôt que d'ordinaire, avant Claire. Elle espérait qu'avant de partir pour son travail, M. Frioulet expliquerait sa mystérieuse



attitude de la veille. Hélas ! l'ingénieur avait déjà quitté l'appartement. Tout en se montrant aussi aimable que les autres jours, plus aimable, même, Mme Frioulet se réfugia dans son *mutisme* (2) et quand Claire se leva, à son tour, et se risqua à lui demander si c'était grave, elle se *borna* (3) à répondre.

— Non, pas grave, certes... disons inattendu... Vous en saurez plus long tout à l'heure, à midi.

Ce matin-là, Yani eut beaucoup de mal à se concentrer pour la composition de calcul. Elle s'embrouillait dans les chiffres. En rendant sa feuille, elle eut le sentiment d'avoir fait une erreur de calcul.

Enfin, à midi, en arrivant, M. Frioulet déclara :

— Excusez-moi, mes enfants, d'avoir eu l'air de vous faire des cachotteries. Ce n'est pas mon genre. J'aime que les choses soient claires et nettes. Voici ce qui arrive.

Il s'assit à table, déplia sa serviette et commença :

— A peine installés à Besançon, nous sommes obligés d'en partir.

— Pour quelle autre ville ? demanda vivement Claire, toujours prompte à poser des questions... Dans le Midi ?

— Plus au sud que le Midi.

— L'Afrique du Nord ?... l'Algérie ?...

— Beaucoup plus loin : un pays où, alors qu'en France nous arrivons à l'été, c'est déjà l'automne... En Amérique du Sud, plus exactement au Brésil. L'ingénieur de notre *firme* (4) qui travaillait là-bas vient de disparaître brusquement, emporté par une crise cardiaque. Il est urgent de le remplacer. C'est moi que la Société a choisi. Il faut que nous partions le plus tôt possible. Mon travail, à Besançon, n'est pas terminé. On va envoyer quelqu'un pour l'achever.

— Oh ! papa s'écria Claire enthousiasmée, au Brésil ! C'est cette bonne nou...

Elle n'acheva pas et regarda Yani. La jeune Lyonnaise avait écouté, le cœur serré, et compris pourquoi, la veille, Mme Frioulet tournait sans cesse son regard vers elle. Des larmes lui montèrent aux yeux.

— Oui, ma petite Yani, fit l'ingénieur, tu comprends à présent pourquoi nous étions gênés hier soir. C'est à toi que je pensais. Avant de t'annoncer cette nouvelle j'ai voulu attendre, ce matin qu'elle soit *confirmée* (5).

— Hélas ! reprit Mme Frioulet, tu sais que si nous devions simplement aller à Toulon, Nantes ou Limoges, tu nous aurais suivis... mais le Brésil !

— Je comprends, murmura Yani.

— Heureusement, tes parents vont bientôt rentrer en France. Cependant, nous aurons quitté Besançon à cette époque-là. Pour nous, c'est une question d'une semaine ou deux, pas plus.

Yani baissa la tête. Plus d'autre solution pour elle, que de retourner chez sa tante. Oh ! non, ce n'était pas possible.



LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

(1) *Paroles sibyllines :* Paroles qui ne sont pas claires, qui cachent quelque chose.

(2) *Mutisme :* Silence. Le fait de rester muet.

(3) *Se borne :* Se contente, dit simplement sans d'autres explications.

(4) *Firme :* Établissement, entreprise industrielle ou commerciale.

(5) *Confirmée :* Définitivement sûre.

54 - QUELLE SOLUTION ?

Que le monde est donc mal fait, pensait Yani en suivant distraitement la leçon de la maîtresse ! J'ai été si heureuse pendant deux mois ! J'avais réussi à faire taire mon impatience de revoir mes parents, j'étais dans une famille qui m'aimait. Et voilà à présent, que tout craque !

La *hantise* (1) de retourner chez sa tante la faisait frissonner. Certes, sa tante se résoudrait à la reprendre. A la lettre d'excuses de Yani, elle avait répondu en faisant en quelque sorte, *amende honorable* (2), disant qu'elle pardonnait. Les mots étaient même aimables mais Yani connaissait trop, à présent, le caractère de la belle-sœur de son père.

— A Saint-Etienne, se disait-elle, je ne retrouverai pas Rouquet... et je ne pourrai pas y emporter Koukou.

Tout cela passait et repassait dans sa tête bien loin de la leçon. Si bien que la maîtresse, lui trouvant l'esprit ailleurs, la réprimanda :

— Eh bien, Yani Hornier, vous êtes dans les nuages ?

Le soir, en rentrant de l'école, elle discuta avec Claire, lui confiant son embarras. Quand elle rentra à l'appartement du sixième, Mme Frioulet lui trouva mauvaise mine, les traits tirés. Elle ne retrouvait plus la petite Yani, si gaie, si pleine d'entrain.

Après le dîner, vite expédié, l'ingénieur et sa femme essayèrent de la raisonner.

— Yani, dit Mme Frioulet, nous sommes aussi désolés que toi. Nous cherchons à résoudre la difficulté. Ne nous as-tu pas parlé, un jour d'une cousine mariée dans la Côte-d'Or ?

— J'ai pensé à elle, mais ce n'est pas possible. Elle a quatre enfants et une si mauvaise santé qu'elle peut à peine tenir son ménage.

— Alors, Yani, résous-toi à retourner à Saint-Etienne en te disant que ce n'est que pour quelques semaines. A la prochaine rentrée scolaire, tu iras au lycée. Tes parents te mettront en pension. Tu redouterais la pension ?

— Oh ! non. Je préférerais être interne dans une école plutôt que de retourner à Saint-Etienne.

— Alors, tu vois, pour si peu de temps, accepte ce sacrifice. Je suis sûre qu'à présent ta tante se montrera moins *rigide* (3).

Et l'ingénieur ajouta :

— D'ailleurs, je ne sais pas combien de temps nous resterons à Rio de Janeiro. Nous serons peut-être de retour dans quelques mois. Dans ce cas, tu reviendrais avec nous. Ma femme a raison, le plus simple est que tu retournes chez ta tante, à titre provisoire.

Yani poussa un soupir et, regardant son petit chat qui se frottait contre ses jambes :

— Et Koukou ?... Que va-t-il devenir ? Tante Angèle ne l'acceptera pas plus que Flonflon. C'est Rouquet qui me l'a donné ; je voudrais le garder.

— Voyons, Yani, ne raisonne pas comme une enfant. Tu tiens à ton chat, c'est naturel mais en attendant, tu pourrais le donner en garde.

— A qui ?

— Au concierge, par exemple. Il adore les animaux. Tu l'as vu, il en a déjà plusieurs... D'ailleurs, si tu étais en pension, tu ne pourrais le conserver.

— Bien sûr... mais ce n'est pas tout. A Saint-Etienne, je n'aurai pas le temps de me faire des camarades. Sans Rouquet, sans Koukou, je serai plus seule que jamais.

— En tout cas, dès demain, tu écriras à tes parents pour leur expliquer la situation... et je sais ce qu'ils répondront.

— D'accord, murmura Yani à regret. Puisqu'il reste peu de temps j'essaierai de faire bon ménage avec ma tante.

Pauvre Yani ! Elle ne se doutait pas que, dès le lendemain, un nouvel événement allait tout remettre en question.



LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

(1) *La hantise :* Nous avons déjà vu ce mot : la très grande crainte qui ne cesse de la tracasser.

(2) *Amende honorable :* Expression qui signifie : reconnaître ses torts, se reconnaître coupable.

(3) *Rigide :* Dans la lecture ce mot signifie sévère, qui ne cède pas, autoritaire.

55 - UNE MAUVAISE NOUVELLE



Toute la nuit, dans de sombres cauchemars, Yani revit l'appartement de la montée des Écuyers, sa tante et le pauvre Flonflon étendu sans vie dans la rue. Le matin, elle s'éveilla avec les yeux *bouffis* (1) de quelqu'un qui a mal dormi. Cependant, elle avait pris sa décision. En calculant que ses parents arriveraient vers le premier juillet, il ne restait plus que cinq semaines.

— Vous avez raison, Mme Frioulet, annonça-t-elle, pour si peu de temps je retournerai chez ma tante... mais je ne partirai qu'au dernier moment, quand vous quitterez Besançon... Est-ce que je peux savoir quand vous vous envolerez pour le Brésil ?

— La date n'est pas encore arrêtée ; dans une semaine, deux tout au plus. Mon mari sera bientôt fixé.

— Ce sera autant de gagné pour moi.

Le petit déjeuner pris, dans la cuisine, elle partit à l'école avec sa camarade. Après son enthousiasme du premier moment, Claire, *compatissante* (2), partageait la peine de Yani.

— Tu sais, lui dit-elle, nous ne resterons peut-être pas longtemps à Rio de Janeiro. La durée du travail de papa, au même endroit, n'est jamais très longue, c'est pour cela que nous vivons en garni. Qui sait, dans six mois, après les vacances, nous serons peut-être de retour et tu reviendras chez nous au lieu d'aller en pension.

Yani sourit, doucement, avec *scepticisme* (3).

— Oh ! si tu pouvais dire vrai.

Ce matin-là, la jeune Lyonnaise s'efforça de mieux suivre les leçons et la maîtresse n'eut pas à lui adresser de remontrance. La classe terminée, les deux amies rentraient à la maison quand Mme Frioulet annonça :

— Une lettre pour toi, Yani... une lettre d'Iran.

— Encore ? J'en ai déjà reçu une avant-hier. Que se passe-t-il donc à Ramabriz ?

Elle déchira fébrilement l'enveloppe sans toutefois abîmer les timbres, réservés à Rouquet, et en sortit un feuillet.



Ma petite Yani,

Tu vas être surprise de recevoir deux lettres coup sur coup. Celle-ci ne t'apporte pas, hélas ! une bonne nouvelle. Nous n'arriverons pas en France au début juillet comme prévu... mais en septembre et pour un mois seulement. A cause des intempéries (4) *le travail des chantiers a été retardé. La Société a décidé de rattraper le temps perdu. J'en suis désolée. Ainsi, je devrai attendre trois longs mois avant de te revoir. Heureusement, tu passeras de bonnes vacances à la Couronne, en nous attendant. Je sais que tu ne t'ennuieras pas avec Claire et son frère... et qui sait, peut-être aussi avec ton camarade Rouquet.*

Pour nous se pose un problème, toujours le même, celui de la chaleur. Ton père envisage de louer pour Mireille, Diane et moi, un bungalow (5) *sur les bords de la mer Caspienne, à 200 kilomètres d'ici et où, paraît-il, la température est plus clémente. Figure-toi, ma petite Yani, que j'ai demandé à ton père si tu pourrais nous y rejoindre. Hélas ! tu devines le prix d'un tel voyage par avion. Il ne faut pas oublier que nous nous sommes* expatriés (6) *pour faire des économies.*

Dès demain, j'écrirai à M. et Mme Frioulet en leur demandant de te garder plus longtemps que prévu et, déjà, je les en remercie.

Excuse cette lettre plutôt brève et qui t'attristera. La semaine prochaine je t'écrirai longuement en t'envoyant les dernières photos prises par ton papa. Tu verras comme tes sœurs ont encore grandi, et combien elles sont bronzées.

Je ne cesse de penser à toi et t'embrasse bien fort de la part de tous.

Maman.

Pour lire, Yani s'était réfugiée dans un coin de la salle de séjour. Quand elle eut fini, elle sortit son mouchoir pour s'essuyer les yeux et tendit le feuillet à la mère de Claire.

— Tenez, madame Frioulet, lisez !

Et elle s'effondra dans un fauteuil.

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

(1) *Bouffis :* Gonflés par les larmes.

(2) *Compatissante :* Qui partage la peine, le chagrin, la douleur.

(3) *Scepticisme :* Le doute. Yani doutait que les Frioulet reviendraient vite.

(4) *Intempéries :* Le mauvais temps, soit la pluie, le froid ou la trop grande chaleur.

(5) *Bungalow :* Maison de campagne simple et légère.

(6) *Expatriés :* Des expatriés sont ceux qui ont quitté leur patrie, leur pays, soit parce qu'ils ont été expulsés, soit pour travailler.

56 - LA DÉCISION DE YANI

Avec beaucoup d'effort, Yani avait accepté de retourner à Saint-Etienne. Elle ne put se résigner à y rester trois longs mois. C'était trop lui demander. Cependant, elle ne confia son désarroi ni à Claire, ni à M[me] Frioulet déjà assez ennuyée par ce contre-temps. Son chagrin, elle ne le murmurait qu'à Koukou, quand elle se trouvait seule avec lui, comme s'il pouvait comprendre.

Malheureusement si elle avait la force de se retenir de parler, son anxiété se traduisait sur son *physique* (1). Le matin, elle déjeunait du bout des dents, à midi, elle trouvait qu'on la servait trop copieusement et le soir, où on dînait le plus souvent sans façon, à la manière anglaise, elle oubliait d'ouvrir le réfrigérateur.

En quelques jours, elle prit une petite mine fanée qui inquiéta M[me] Frioulet.

— Voyons, lui dit celle-ci ne te laisse pas dépérir. Tes parents trouveront une solution pour l'année prochaine. Bien sûr, en attendant, tu passeras quelques mauvaises semaines, mais tu auras le courage de les supporter. Tu es assez forte de caractère. Tu ne veux pas que nous partions angoissés à ton sujet, n'est-ce pas ?

— J'essaierai d'être raisonnable, répondit Yani, sans oser avouer qu'elle avait secrètement décidé de ne pas retourner là-bas.

Au fond, elle espérait que les amis de ses parents ne partiraient pas, qu'au dernier moment, un autre ingénieur serait nommé au Brésil.

Or, un soir, M. Frioulet rentra de son bureau en annonçant :

— La direction de notre firme vient de fixer le départ. Elle s'occupe des formalités. Nous quitterons Paris le 2 juin pour Rio, via Dakar et Natal. Nous partirons donc d'ici la veille, le 1[er] juin.

Cette nouvelle fut pour Yani le *coup de grâce* (2). Cette fois, plus d'espoir. Elle eut le sentiment qu'on l'abandonnait. Ces derniers jours en famille lui parurent si courts qu'elle en resta anéantie. Croyant l'affaire réglée, les parents de Claire ne s'occupaient que des papiers à remplir, des rangements dans les valises. M. Frioulet, de son côté cherchait à vendre sa voiture. Quant à Claire, malgré son affection pour Yani, elle pouvait difficilement ne pas laisser transparaître sa joie de partir si loin à la découverte du Nouveau Monde. A onze ans, on ne se rend pas toujours compte du mal qu'on peut faire en étalant son bonheur devant quelqu'un qui souffre.

La veille du départ Yani n'y tint plus. Alors qu'elle rassemblait ses propres affaires dans la valise qu'on venait de lui acheter, elle éclata en sanglots.

— Oh ! qu'as-tu, si subitement ? demanda Claire qui était près d'elle.

— Il y a que... que... Non, je ne peux pas te dire.

La voyant bouleversée, Claire eut presque peur. Elle appela ses parents.

— Venez, venez vite !...

Yani était restée agenouillée sur la moquette de la chambre, devant sa valise ouverte, son petit chat rôdant autour d'elle.

— Voyons, Yani, demanda Mme Frioulet de sa voix douce, qu'y a-t-il ?

La petite Lyonnaise pleurait trop pour être capable de répondre. Enfin, elle murmura :

— Demain, quand je partirai d'ici, je n'irai pas à Saint-Etienne.

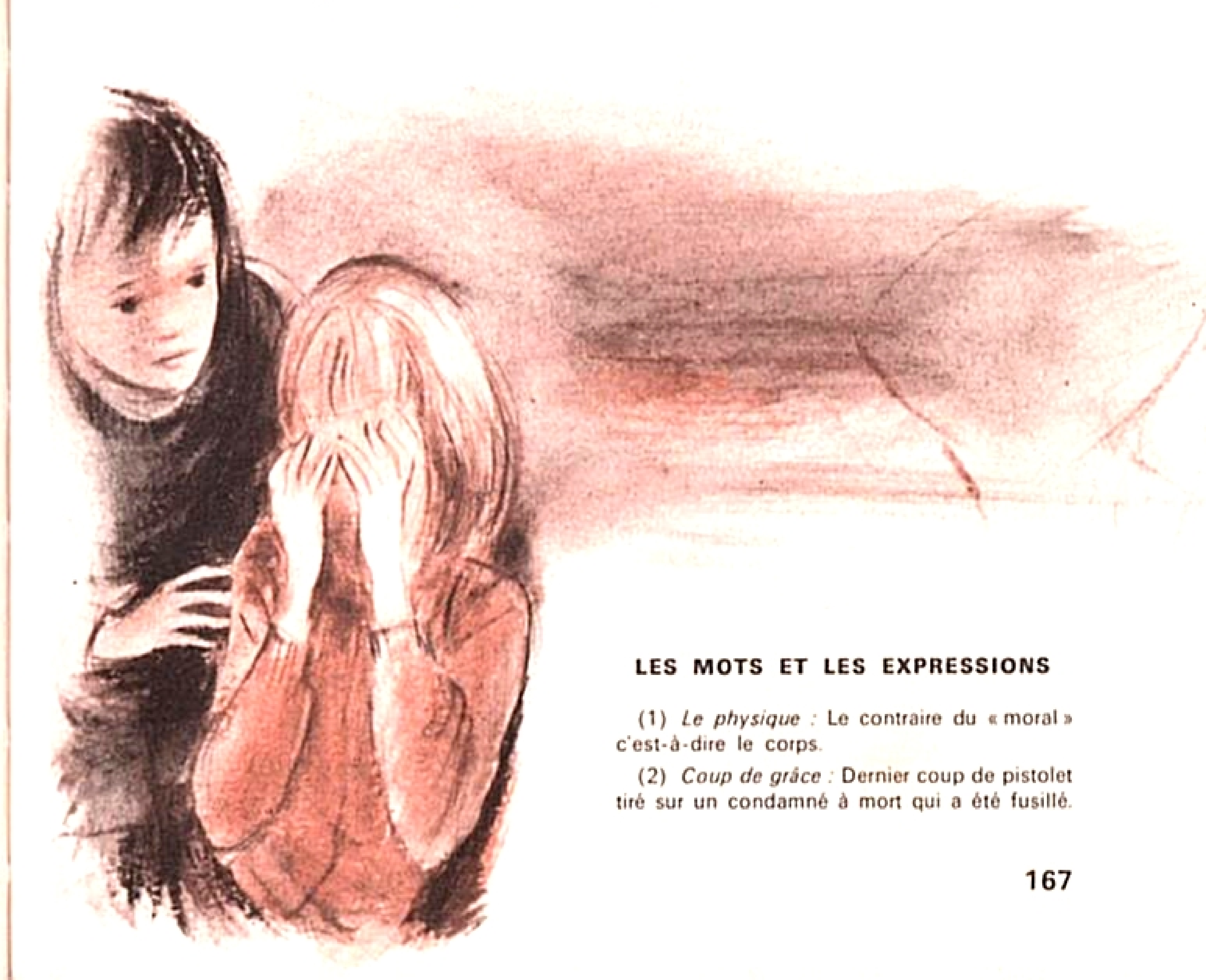
— Oh ! Yani, tu avais promis d'être raisonnable.

— Je sais, mais je ne pensais pas devoir y rester si longtemps.

— Où iras-tu, alors ?

Elle secoua la tête.

— Je ne sais pas... n'importe où... mais pas chez ma tante.



LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

(1) *Le physique :* Le contraire du « moral » c'est-à-dire le corps.

(2) *Coup de grâce :* Dernier coup de pistolet tiré sur un condamné à mort qui a été fusillé.



57 - LES ADIEUX

Ce soir-là, dans leur chambre, M. et M[me] Frioulet discutèrent longtemps du sort de Yani.

— Impulsive comme elle est, dit l'ingénieur, elle est capable de n'importe quoi, d'un nouveau coup de tête... et je me sentirais responsable. Trouvons immédiatement une solution.

— Malheureusement, je n'en vois aucune, dit sa femme.

— Si... Elle n'est pas idéale mais le temps presse. Yani a passé deux jours chez les concierges et elle n'en a pas, que je sache, gardé un mauvais souvenir. Bien sûr, ce sont des gens un peu *frustes* (1), mais elle accepterait peut-être en attendant que ses parents décident.



— Tu crois que ces concierges consentiraient à la garder ? Ils sont étroitement logés... et les frais, la nourriture ?

— Il ne s'agirait pas de l'*héberger* (2) gratuitement. Ses parents verseraient une pension.

— Et si Yani refusait ?

— Nous verrons bien.

Le lendemain, sans dire où il se rendait, M. Frioulet descendit chez les Vauquier (c'était le nom du concierge) et leur expliqua la situation. Tout d'abord, ceux-ci firent la moue. Ils avaient recueilli Yani pour une nuit, la garder trois mois donnait à réfléchir. Mais quand l'homme et la femme comprirent qu'ils seraient largement *dédommagés* (2), ils acceptèrent.

— D'accord ! fit la femme, elle couchera dans la loge, comme l'autre fois et, pendant les vacances, elle fera le gardiennage quand je m'absenterai.

Quand, sur cette réponse affirmative, M. Frioulet rentra à l'appartement, sa femme, Claire et Yani étaient levées, Yani toute *endolorie* (3) de s'être tournée et retournée dans son lit pendant son sommeil peuplé de sombres rêves.

— Yani, déclara l'ingénieur, *sans ambage* (4), il fallait trouver une solution ; c'est fait. Je ne sais si elle te plaira. Je te conseille vivement de l'accepter. De toute façon, à part ton retour chez ta tante, je n'en vois pas d'autre. Je reviens de chez M. et Mme Vauquier, les concierges. Ils acceptent de te prendre en pension jusqu'à l'arrivée de tes parents. Qu'en dis-tu ?

La réaction de la petite Lyonnaise fut immédiate. A peine, M. Frioulet eut-il terminé qu'elle se jeta dans ses bras en pleurant de soulagement.

— Oh ! merci, monsieur Frioulet, merci !... J'y avais pensé, moi aussi, mais je n'avais pas osé en parler. Oui, j'accepte. Ainsi je pourrai finir mon année à l'école de Planoise... et je garderai Koukou.

Pour les parents de Claire et Claire elle-même, ce fut un soulagement. Pour la première fois depuis une semaine, le sourire refleurit sur les visages. Restait pourtant, pour Yani le chagrin de voir partir ceux qui constituaient, comme elle disait, sa seconde famille.

Eh oui ! les Frioulet devaient partir le jour-même au début de l'après-midi, par un train qui les déposerait le soir à Paris où ils avaient donné rendez-vous à Titou, chez des amis où ils passeraient la nuit.

Les bagages faits, l'ordre remis dans l'appartement, M. Frioulet téléphona pour demander un taxi. Les valises furent descendues sur le trottoir, Yani emporta la sienne, le parapluie à manche doré et Koukou chez le concierge.

— Je voudrais vous accompagner jusqu'à la gare, dit-elle, en voyant arriver le taxi.

— Bien sûr, dit Claire. J'y comptais.

Dans le hall où les voyageurs étaient nombreux, les adieux furent émouvants. Cependant, cette fois, Yani se retint de pleurer. Elle voulait être crâne, ne pas laisser de regrets aux partants. Elle remercia encore une fois ceux chez qui elle avait été si heureuse et leur souhaita bon voyage en souriant.

Cependant, le train parti, elle eut beaucoup de mal à retenir sa peine et c'est la tête basse, qu'elle alla prendre un bus.

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

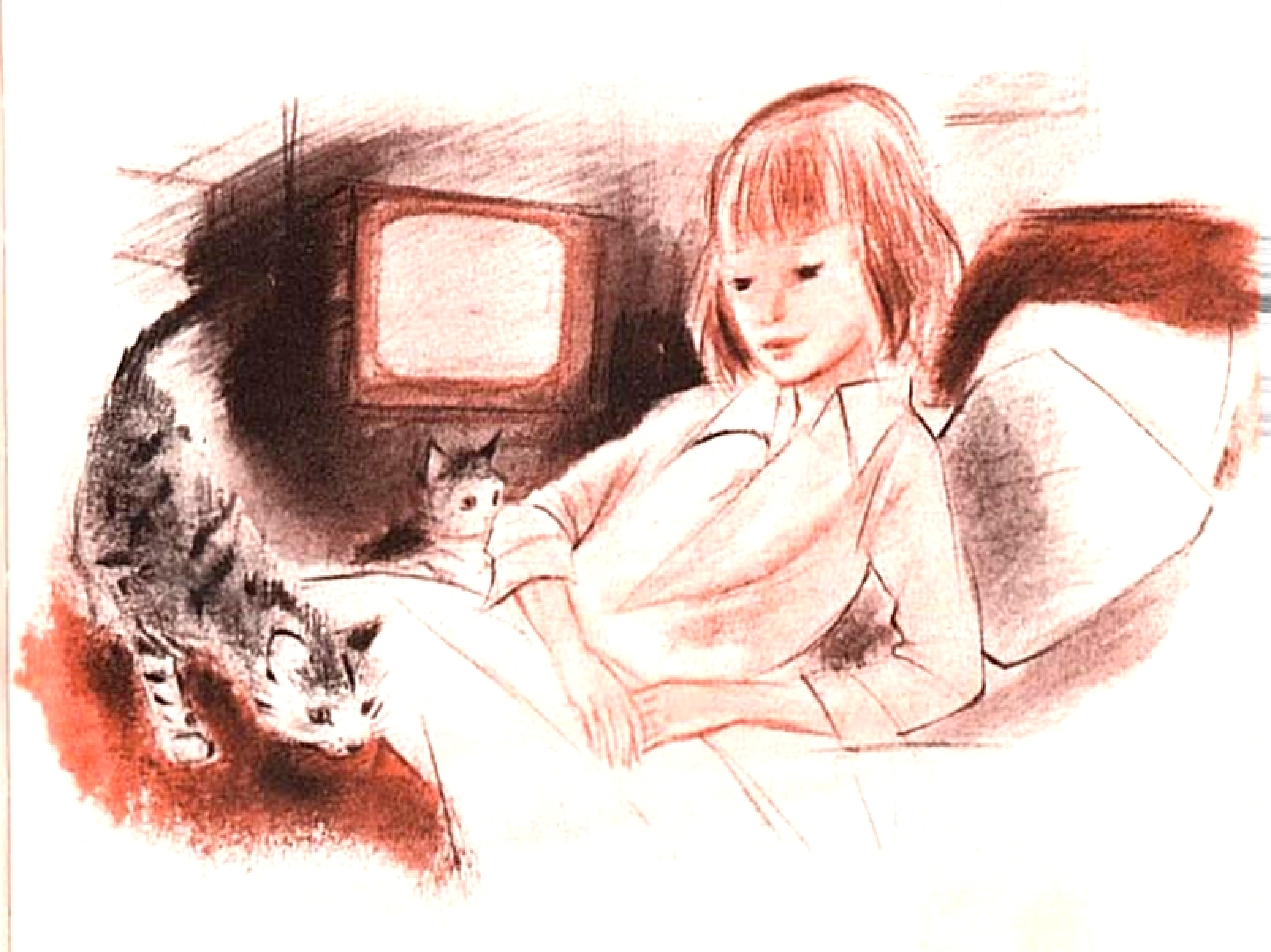
(1) *Frustes :* Simples, sans beaucoup d'éducation, sans culture.

(2) *Héberger :* Loger et nourrir.

(3) *Dédommagés :* Les dommages, c'est-à-dire les frais d'entretien et de nourriture de Yani seraient remboursés largement.

(4) *Endolorie :* Douloureuse.

(5) *Sans ambage :* Sans préambule (nous avons vu ce mot) sans phrase d'entrée en matière.



58 - CHEZ LES VAUQUIER

Depuis quinze jours, Yani était installée chez les concierges. Installée, c'était beaucoup dire puisqu'elle ne disposait d'aucune chambre pour elle-même. Comme le soir de son arrivée à Besançon, elle couchait sur le divan transformable de la loge, laquelle servait à la fois de salle de séjour, de salle à manger et de bureau de réception.

Le matin, elle devait se lever tôt et faire vite son lit pour que la loge fût en état convenable. Le soir, elle se couchait tard car les Vauquier suivaient les spectacles de variétés à la télévision jusqu'à 10 heures, quelquefois 11. Elle ne pouvait se mettre au lit qu'après qu'eux-mêmes fussent couchés.

Malgré cela, Yani ne s'estimait pas malheureuse. Ces vauquier, de braves gens, ne la tracassaient pas pour un oui ou pour un non. Elle était libre, pouvait sortir à sa guise... garder son chat sur sa couverture, la nuit... et même ceux

de ses hôtes. Le concierge et sa femme lui manifestaient une indifférence aimable, qu'elle préférait à l'autoritarisme de sa tante... mais qui était loin de la chaleur d'accueil des Frioulet. En somme elle était une étrangère qu'on garde en pension, pour de l'argent.

Heureusement, grâce à Claire, elle s'était fait une bonne camarade à l'école, une petite brune nommée Brigitte dont le père travaillait dans une fabrique d'horlogerie. Avec Claire, elle était allée plusieurs fois chez elle. Yani continuait de la fréquenter mais sans pouvoir l'inviter dans la loge. En effet, M[me] Vauquier lui avait recommandé, *inflexible* (1) sur ce point :

— Surtout, ne m'amène pas de camarades. Nous avons assez des visites des locataires qui frappent à la porte du matin au soir.

Ce n'était pas très grave. Le plus ennuyeux pour Yani était que l'école touchait à sa fin. Alors que ses camarades se réjouissaient de partir en vacances, certaines à la montagne, d'autres à la mer, les *privilégiées* (2) sur le *littoral* (3) d'un pays étranger. Yani allait végéter là, *désœuvrée* (4).



Le dernier jour, elle éprouva un serrement de cœur quand Brigitte annonça qu'elle allait passer deux mois chez des cousins, dans le Jura.

Cette première semaine sans école lui parut interminable. Pour tuer le temps, elle aurait aimé lire dans un coin à elle où personne ne la dérangerait. C'était hélas, dans la loge, les allées et venues incessantes de locataires venant chercher leurs clefs, donner leur adresse de vacances pour le courrier, signaler une fuite d'eau dans leur salle de bain.

Ses meilleurs moments étaient le soir, quand les Vauquier étaient couchés. Alors, elle se calait dans un coin de son divan et écrivait à ses parents, à Rouquet, à Claire qui lui avait déjà envoyé une première lettre où elle racontait son ascension du « pain de sucre » la célèbre montagne de Rio.

Dans ce milieu modeste où elle vivait, elle se sentait proche de Rouquet. Elle s'indignait contre ceux qui blâmaient le jeune Polonais de parler un français *peu châtié* (5) lui qui avait encore des difficultés avec notre langue. Lui non plus ne partait pas en vacances. Il restait à la maison pour aider sa mère aux travaux ménagers tandis que son père gagnait la vie de la famille au fond de la mine. Elle trouvait injuste d'être séparée de lui par une si longue distance. Puisqu'elle avait un peu d'argent, elle songeait à aller le voir. Non, elle voulait être raisonnable.

Elle ne se doutait pas qu'un nouvel événement allait encore bouleverser sa vie. Un matin, elle venait de *cocher* (6) un jour sur son calendrier de poche, calculant qu'il lui en restait soixante dix-huit à barrer avant le retour de ses parents quand le facteur, qui la connaissait à présent, lui tendit une enveloppe.

— Pour toi, ma petite !

C'était encore une lettre d'Iran. Or, comme l'autre fois, Yani en avait reçu une deux jours plus tôt. Que se passait-il de nouveau là-bas ?

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

(1) *Inflexible :* Qui ne fléchit pas. Qui ne cède pas. Qui ne se laisse pas attendrir.

(2) *Privilégiées :* Les élèves dont les parents étaient aisés, riches.

(3) *Littoral :* Le bord de la mer.

(4) *Désœuvrée :* Qui manque d'œuvre, c'est-à-dire de travail ou de distraction. Qui s'ennuie.

(5) *Peu châtié :* Peu correct, en mauvais français mêlé de mots vulgaires ou d'argot.

(6) *Cocher :* C'est marquer d'une entaille mais, ici, c'est barrer.







59 - LA MAGNIFIQUE SURPRISE

Présageant (1) une mauvaise nouvelle, certaine que maman annonçait que pour si peu de temps la famille renonçait à revenir en France, Yani déchira l'enveloppe en tremblant. La vue brouillée par l'émotion, elle déchiffra les lignes hâtivement écrites.

Tamara, 8 juillet

Ma chérie

Tu vas encore t'étonner de recevoir deux lettres coup sur coup. C'est que j'ai deux importantes nouvelles à t'annoncer. Tout d'abord, en raison du retard persistant des travaux, la direction a demandé à tout le personnel de renoncer à ses vacances, moyennant une confortable indemnité (2). *Nous ne rentrerons donc pas en France le 1er septembre comme prévu...*

Yani n'alla pas plus loin. A cette mauvaise nouvelle, ses doigts tremblèrent encore plus fort et le feuillet lui échappa des mains.

— Je m'en doutais, fit-elle. J'en avais le pressentiment.

Elle ramassa la lettre et poursuivit :

... Mais d'autre part, ma chérie, ton père vient d'être attaché à la direction de l'entreprise, à Téhéran même. Il s'agit cette fois, d'un poste définitif qui l'assurera de rester dans la capitale jusqu'à la fin du contrat, dans deux ans.

Tu penses si je suis heureuse ! Pour toi et pour nous cela change tout. Rien n'empêche plus que tu nous rejoignes puisque, comme tu le sais, il existe à Téhéran un lycée français où tu feras ta sixième et ta cinquième. Prépare-toi donc à quitter Besançon. Mon plus grand désir aurait été de venir te chercher hélas ! je ne peux pas abandonner Diane et Mireille. Je me fais du souci pour le voyage jusqu'à Paris et le transit (3) *à travers la capitale. Mais tu as déjà voyagé seule en train et en taxi : j'oublie toujours que tu as onze ans, que tu es une grande fille. Pour l'avion, pas de problème. A l'aérodrome de Roissy, une hôtesse au sol s'occupera de toi, de l'enregistrement de tes bagages... et, dans l'avion, l'hôtesse de l'air la remplacera... Tu ne seras d'ailleurs sans doute pas la seule enfant à voyager ainsi. C'est devenu chose courante. Ton père s'est déjà préoccupé de retenir ta place. Il est très difficile d'avoir un billet en cette période de vacances. Cela peut demander plusieurs jours. Tu prendras un taxi qui te conduira directement de la gare de Lyon à l'aéroport.*

Ah ! ma chérie, si tu savais comme je me rongeais d'angoisse depuis que nos amis Frioulet ont quitté Besançon ! Tu n'osais te plaindre dans tes lettres mais je comprenais, à travers les mots, combien tu languissais. Jamais je n'ai autant regretté de ne pas t'avoir emmené avec nous à l'automne dernier.



Pour l'instant, papa est toujours à Ramabriz et je le plains d'avoir à supporter cette chaleur torride. Tes sœurs et moi, par contre, trouvons très agréable le climat de Tamara, où nous nous baignons dans une mer tiède à souhait.

Attends-toi donc, ma chère Yani, à recevoir une prochaine lettre qui contiendra ton billet d'avion avec la date de départ. Aujourd'hui-même, je t'envoie un mandat pour régler toi-même les braves gens qui t'hébergent... le reste sera pour tes frais de voyage. Tu peux, d'ores et déjà (4), *écrire à ton camarade Rouquet que, l'année prochaine, nous reviendrons en France pour trois mois. Au lieu de les passer dans l'appartement de Lyon, nous louerons un chalet en montagne ou une villa à la mer et tu l'y inviteras.*

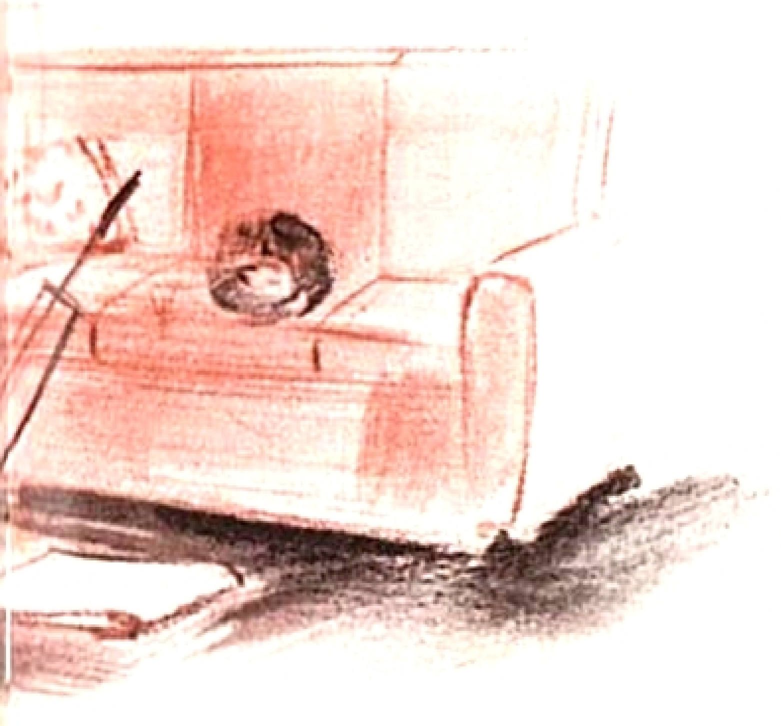
Quelle joie, ma chérie de te revoir bientôt, je n'ose encore y croire. Je vais t'attendre avec une impatience folle. Ton père ira te chercher à l'aéroport de Téhéran et te conduira en voiture à Tamara, où tu auras ta chambre pour toi seule, dans le bungalow, en attendant que nous nous installions tous dans la capitale, pour la rentrée scolaire.

Je te serre contre moi, t'embrasse très fort et te dis encore ma joie infinie de te revoir bientôt.

Maman.

La lettre terminée, Yani devint d'abord toute pâle, tant elle s'attendait peu à cette merveilleuse nouvelle. Puis elle devint rouge de joie. Éprouvant le besoin de communiquer cette *liesse* (5), elle se précipita dans la chambre où Mme Vauquier faisait le ménage et lui sauta au cou.

— Madame Vauquier, c'est merveilleux ! je vais retrouver ma famille en Iran.



LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

(1) *Présageant :* Présager c'est deviner, à l'avance ce qui va se passer. Un présage est un signe annonciateur de quelque chose (nous avons déjà vu ce mot).

(2) *Indemnité :* Somme que l'on perçoit en plus de son salaire.

(3) *Transit :* Passage d'un lieu à un autre sans s'arrêter.

(4) *D'ores et déjà :* Expression qui signifie : dès maintenant.

(5) *Liesse :* Joie. Ce mot est plus souvent employé pour une joie collective : exemple : une foule en liesse.



60 - PRÉPARATIFS

Sûre de partir, c'est avec une *sérénité* (1) joyeuse que Yani attend la dernière lettre d'Iran qui précisera la date de l'envol. Du coup, elle se sent presque heureuse chez les Vauquier qui, leur pensionnaire s'étant montrée si *accommodante* (2), l'auraient volontiers gardée plus longtemps.

Le soir même de la réception de la merveilleuse nouvelle, Yani a répondu à ses parents. Puis elle a écrit à Rouquet, à Claire... et même à tante Angèle.

A présent, au lieu de se *confiner* (3) dans la loge, elle éprouve le besoin de s'aérer, de se promener dans Besançon, de remonter à la Citadelle, de flâner au bord du Doubs *alangui* (4)... et même de s'aventurer dans la campagne verdoyante sur la bicyclette de la concierge. Un soir, d'un coup de crayon vigoureux, elle barre sur son calendrier tous les jours qui lui restent à attendre.

Enfin la seconde lettre est là, plus épaisse que les autres, renfermant le précieux titre de transport. Elle cherche aussitôt la date sur le billet : 21 juillet. Vol 564 à destination de Téhéran via Athènes. Départ de Roissy à 16 heures 15, heure française. Puis elle lit le mot de papa qui donne toutes sortes de conseils et recommandations. Dès son arrivée à Roissy, elle devra s'adresser au bureau de renseignements. Une hôtesse au sol sera prévenue. Celle-ci la prendra aussitôt en charge et s'occupera de ses bagages. Dans l'avion, l'hôtesse de l'air veillera à son confort, ainsi que maman l'a déjà dit.

Cette fois, plus de doute, elle tient la preuve *tangible* (5) qu'elle n'a pas rêvé, qu'elle va enfin s'envoler pour ce pays mystérieux, dont elle sait beaucoup de choses mais qu'elle va découvrir de ses propres yeux.

Plus que cinq jours ! Cette fois, l'impatience la gagne. Elle ne sait comment tuer le temps et se grise de promenades à vélo. Puis, bien à l'avance, elle range ses affaires. Une question se pose, qui l'inquiète. Pourra-t-elle emmener Koukou ? Certes, le petit chat serait bien soigné chez les Vauquier, mais c'est Rouquet qui le lui a donné. Elle ne veut pas s'en séparer. Après tout, le voyage de Paris à Téhéran n'est pas tellement plus long que le trajet Besançon-Paris en train.



— Oui, affirme M. Vauquier, tu peux l'emporter puisque tu tiens tant à lui. Dans les soutes des gros avions une case est ménagée pour les animaux. D'ailleurs, Koukou n'est pas gros, tu pourras le garder avec toi dans la cabine.

Rassurée, elle se rend en ville pour acheter un panier d'osier semblable à celui qu'elle a piétiné chez sa tante. Puis, au retour, elle se dit :

— Je vais écrire à Rouquet, il pensera à moi, à l'heure où je grimperai à bord.

... Plus que quatre jours à présent... plus que trois... plus que deux... plus qu'un. Et c'est le départ. Le train qui quitte Besançon à 8 heures 10 du matin la déposera à Paris à 1 heure moins le quart de l'après-midi. Elle ne risque pas de manquer l'avion.

Son petit déjeuner pris, elle fait le *recensement* (6) de ses affaires : sa valise, son panier... et le parapluie à manche doré, bien inutile pendant cette *canicule* (7) mais auquel elle tient comme à la prunelle des ses yeux.

Les Vauquier, jusque-là en apparence indifférents, sont tout émus. Sans s'en apercevoir, ils s'étaient attachés à elle. La concierge l'embrasse tendrement en disant :

— Mon mari va te conduire à la gare en voiture.

Quelques instants plus tard, dans la vieille cinq chevaux qui tousse et renacle, le concierge et Yani quittent la rue de Bourgogne. Arrivé à la gare, M. Vauquier sort les bagages du coffre et les porte dans le hall.

— Ma pauvre petite ! fait-il, voyager, comme ça, toute seule, pour aller si loin !

— Ne vous inquiétez pas. Papa m'a donné tous les renseignements. Je saurai me débrouiller.

Le concierge, à son tour, l'embrasse sur les deux joues, lui souhaite bon voyage et sort du hall. Alors, Yani s'approche d'un guichet, et sans crainte, cette fois, d'être soupçonnée d'une fugue, demande d'une voix ferme :

— Un billet pour Paris, s'il vous plaît... Un aller seulement.

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

(1) *Avec sérénité:* Avec calme et joie, sans impatience.

(2) *Accommodante :* Conciliante, qui se contente de ce qu'on lui propose ; sociable.

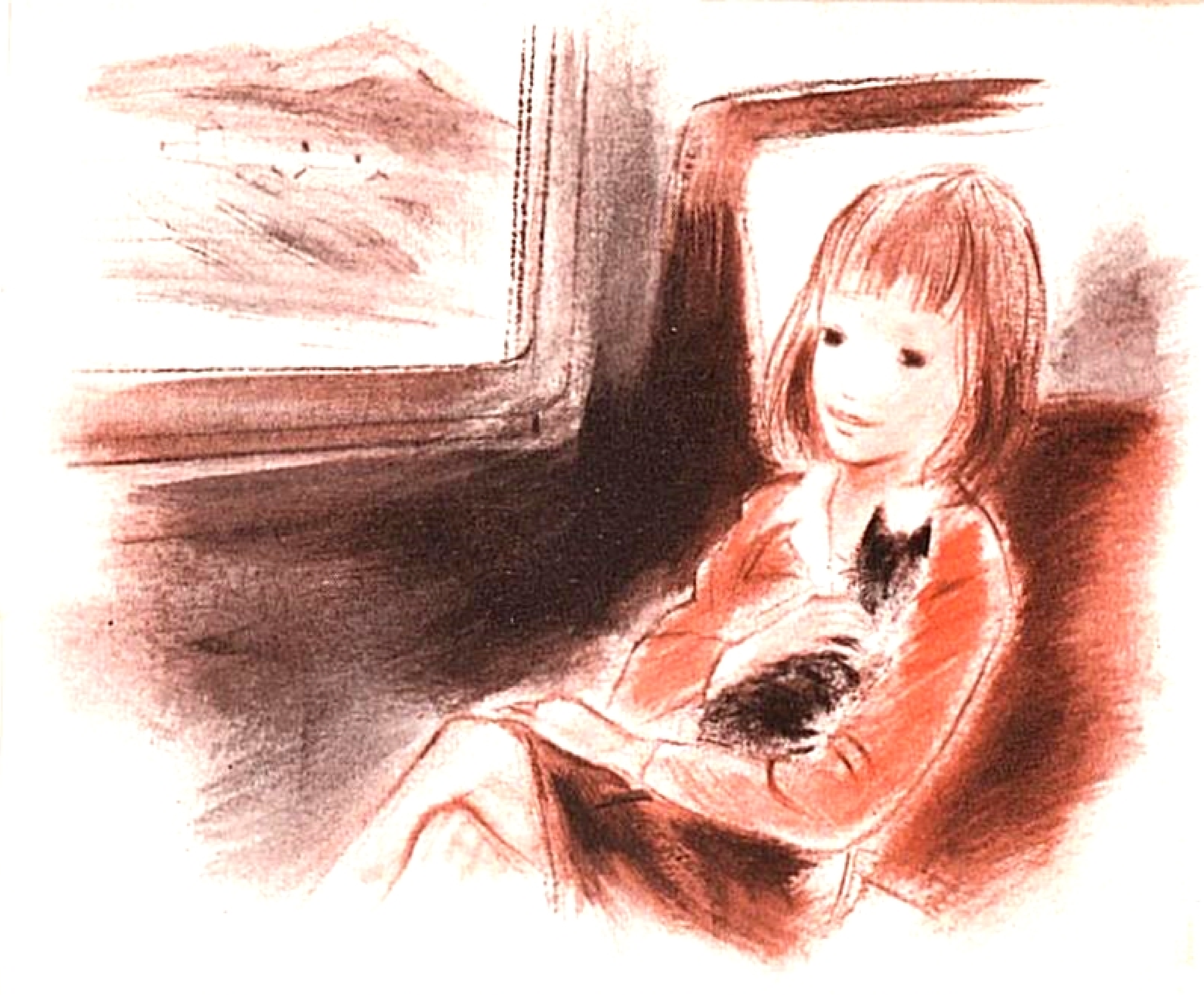
(3) *Se confiner :* Rester enfermée, ne pas sortir.

(4) *Alangui :* Dans un état de langueur, d'affaiblissement. A. Besançon, le Doubs est une rivière très calme et comme alanguie.

(5) *Tangible :* Qu'on peut toucher. Le billet d'avion était une preuve puisqu'on pouvait le toucher, le palper.

(6) *Recensement :* La récapitulation, le dénombrement de ses bagages ; le compte.

(7) *Canicule :* Période de juillet où il fait le plus chaud.



61 - UN ÉTRANGE MESSAGE

Le train vient de quitter Besançon. Installée dans un coin du compartiment, sa valise et son parapluie dans le porte-bagages, au-dessus d'elle, son panier d'osier entre les jambes, Yani sourit au paysage verdoyant qui file derrière la vitre.

— Enfin, je suis partie ! C'est bien vrai.

Elle a envie de dire à ses voisins.

— Vous savez, je pars très très loin, je vais jusqu'en Iran.

Mais croirait-on, qu'à son âge, on puisse faire seule, avec un chat, un si grand voyage ?... Car si on ignore où elle se rend, on sait qu'elle emporte un chat, lequel, malheureux d'être cloîtré, miaule à travers les brins d'osier.

Finalement, elle prend Koukou sur ses genoux et, pas du tout effrayé, le petit animal se met en boule et ronronne.

Dijon ! Cinq minutes d'arrêt !... et le train repart. Il ne stoppera plus avant son *terminus* (1). A mesure qu'elle approche de la capitale, Yani se sent moins rassurée. Elle n'est jamais allée à Paris ; elle sait seulement que c'est une ville immense.

Gare de Lyon ! Tout le monde descend. Un flot énorme de voyageurs s'écoule vers la sortie, comme un fleuve humain. Les bagages s'entrechoquent. Pauvre Koukou ! Son panier est bien malmené.

Que de monde aussi devant la gare ! Les voyageurs se précipitent les uns vers le métro, les autres vers les taxis. Comme tout le monde, Yani doit suivre la file d'attente pour en avoir un. Un bon quart d'heure s'écoule. Enfin voici son tour. Elle se précipite dans la voiture.

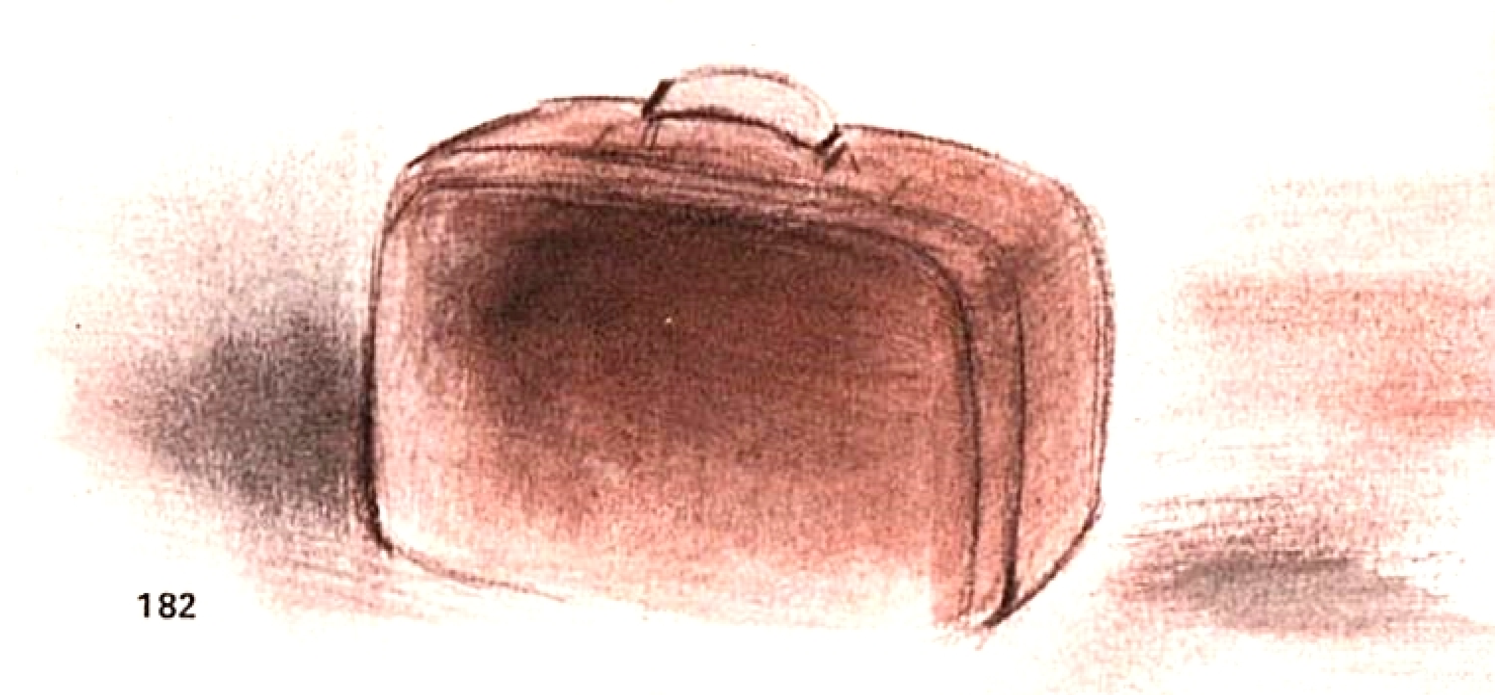
— A l'aéroport de Roissy s'il vous plaît ?

Le chauffeur moins exigeant que celui de Saint-Etienne lors de son arrivée a compris ce que contient le panier mais il la laisse garder Koukou avec elle au lieu de le mettre dans le coffre.

Mon Dieu ! Que la ville est grande ! Yani cherche des yeux la tour Eiffel dont elle a si souvent entendu parler mais ne l'aperçoit pas. Le haut édifice doit être trop loin.

Déja trois quarts d'heure que le taxi a quitté la gare... et il continue sa course hachée, stoppé par les feux rouges, pris dans des embouteillages. Yani regarde sa montre. Oh ! déjà 2 heures. Il est vrai qu'à l'arrivée le train avait plusieurs minutes de retard. Va-t-elle manquer l'avion ?

Enfin, le taxi abandonne la grande route pour décrire une demi-*circonvolution* (2) autour des bâtiments de l'aéroport où il dépose la voyageuse. Surprise par le prix élevé de la course, Yani *gratifie* (3) cependant le chauffeur d'un pourboire. Devant elle, s'élève une sorte de tapis roulant qui conduit à l'aérogare. Elle se trouve alors dans une immense salle cloisonnée et se sent perdue.





Des voix suaves, *distillées* (4) par des hauts-parleurs annoncent : Vol numéro 582 à destination de Prague, départ immédiat, porte 7... Vol numéro 108 en provenance de Pointe-à-Pitre, arrivée dans quelques minutes, porte 12.

— Papa m'a recommandé de m'adresser au bureau de renseignements, se dit Yani. Où est ce bureau ?

Elle le découvre et s'approche d'une élégante hôtesse, assise derrière une sorte de comptoir.

— Mon père m'a dit que quelqu'un s'occuperait de moi, dit-elle.

— Comment vous appelez-vous ?

— Yani Hornier.

L'hôtesse consulte un registre et déclare :

— En effet. Je vois, Yani Hornier... malheureusement l'hôtesse prévue n'a pas pris son service cet après-midi. Elle doit être malade.

Et, comme Yani semble perdue, elle ajoute :

— Ne vous affolez pas, mademoiselle, allez faire enregistrer vos bagages, là-bas. Pour le reste, si vous avez besoin de quelque chose, revenez me trouver.

Ses bagages à la main, elle suit la direction indiquée par les flèches et prend place dans la file d'attente devant une longue banquette. Mais est-ce bien là que sont pris les bagages pour Téhéran ? Soudain, elle tressaille en entendant une voix féminine annoncer :

— Mademoiselle Yani Hornier est priée de se rendre immédiatement dans la salle d'attente numéro trois.

Que lui veut-on ?... Est-ce l'hôtesse qui devait s'occuper d'elle qui vient d'arriver ? Reprenant ses bagages, elle quitte la file d'attente pour courir à travers la grande salle.



LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

(1) *Terminus :* L'endroit final où doit s'arrêter le train. Le terme de son voyage.

(2) *Circonvolution :* Cercle décrit autour de quelque chose de rond, de circulaire ou de sphérique.

(3) *Gratifie :* Gratifier c'est donner une récompense, un pourboire, une gratification c'est-à-dire quelque chose de gratuit.

(4) *Distillées :* (Nous avons déjà vu ce mot.) Les annonces sont faites lentement, distinctement, comme l'alcool tombe goutte à goutte d'un appareil à distillation.



62 - PAS ADIEU !... AU REVOIR !

Madame !... Mademoiselle ! bredouille Yani devant l'hôtesse d'accueil à qui elle s'est adressée, je... je viens d'entendre mon nom... Où est la salle numéro 3.

— Au fond du hall... près d'un grand panneau vert.

Valise d'une main, panier et parapluie de l'autre, Yani traverse le hall, regarde rapidement un numéro et pénètre dans une salle où des gens attendent, les uns faisant les cent pas, les autres *avachis* (1) dans des fauteuils. Elle détaille les visages les uns après les autres et n'en reconnait aucun. Qui a pu l'appeler ?

— C'est bien la salle 3 ? demande-t-elle à une dame qui tient un caniche dans ses bras.

La dame prend un air *ahuri* (2) et branle la tête, faisant la moue. Elle n'est probablement pas française. Mais un monsieur, à côté, a entendu la question.

— Vous faites erreur mademoiselle, ici, c'est la salle 5.

Dans sa précipitation, Yani a confondu les deux chiffres qui se ressemblent. La salle 3 est un peu plus loin, effectivement près d'un panneau vert. A peine est-elle entrée qu'elle pousse un cri :

— Oh !... Rouquet !... Toi ?...

Oui, c'est lui, avec sa tignasse plus rousse que jamais, les manches de sa veste trop courtes à présent, car il a grandi, mais toujours avec son sourire fendu jusqu'aux oreilles.

— Yani !...

Ils sont si heureux de se retrouver qu'ils en restent *cois* (3) pendant quelques secondes. Puis, Rouquet explique :

— Je savais à quelle heure tu partais, je n'ai pas pu résister. Bully n'est pas très loin de Paris. Ce matin, j'ai eu une occasion formidable : pas un corbillard, cette fois, une ambulance qui venait chercher quelqu'un à Pantin. Je suis arrivé ici à pied, à midi. Je ne savais pas à quelle heure tu viendrais, je t'ai cherchée partout. Quand j'ai vu le temps passer, j'ai supplié une hôtesse de lancer un appel. Tu vois, ça a réussi... Malheureusement, nous n'avons pas beaucoup de temps à rester ensemble. Tu as vu l'heure ?



Et, jetant un coup d'œil vers la valise :

— Tu ne l'as pas encore fait enregistrer ?

— Toute seule, j'étais plutôt perdue dans cette aérogare immense.

— Ne t'inquiète pas, j'ai repéré l'endroit. Suis moi !

Il empoigne la valise et, à grandes foulées, fonce vers le banc d'enregistrement. Sous les yeux de Yani la lourde valise est happée par un tapis roulant qui l'entraîne Dieu sait où.

— A présent, dit Rouquet, heureux de voir que sa camarade emporte le parapluie et Koukou, on va s'asseoir dans un coin tranquille pour bavarder.

Ils se sont tout dit dans leurs lettres. Que de choses pourtant restent à raconter. A présent, c'est surtout Yani qui parle.

— Tu sais, l'année prochaine nous reviendrons en France pour trois mois. Papa louera un chalet à la montagne ou une villa à la mer et tu nous y rejoindras.

Mais tout à coup, un haut-parleur annonce :

— Messieurs les passagers du vol 564 à destination d'Athènes et de Téhéran sont priés de se présenter aux contrôles de la douane et de la police.

— Oh ! déja !

Ils quittent leur coin tranquille pour rejoindre la file de passagers qui présentent leurs passeports et bagages à main. Les deux camarades ont juste le temps de s'embrasser. Yani s'éloigne avec son panier et son parapluie, vite noyée dans la foule. Mais au bout de quelques instants, elle reparaît affolée :

—. Koukou !... Le service des douanes ne veut pas que je l'emporte parce que je n'ai pas de certificat de vaccination contre la rage et le typhus. Il faut que je le laisse. Oh ! Rouquet, une chance que tu sois venu !

— D'accord ! je vais le remporter à Bully. Tu peux être tranquille, il sera bien soigné. Adieu Yani.

— Non, pas adieu... Au revoir.

Et elle disparaît, pour de bon, cette fois, accompagnée par l'hôtesse de l'air qui doit s'occuper d'elle dans l'avion.

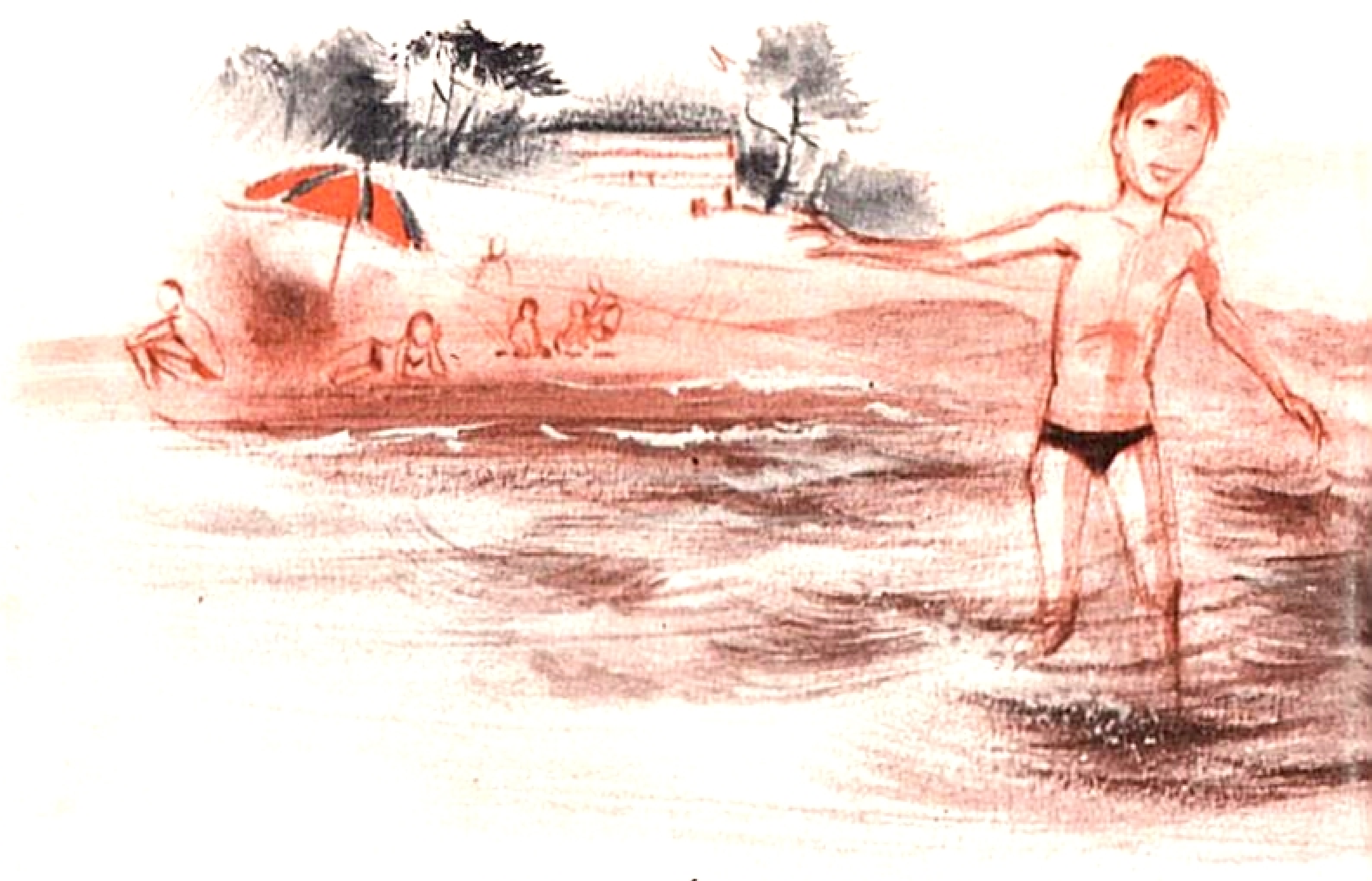
LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

(1) *Avachis :* Étalés dans leurs fauteuils, écrasés comme par la fatigue ou l'ennui (mot déjà vu).

(2) *Air ahuri :* Air stupide, étonné.

(3) *Rester coi :* Demeurer muet d'étonnement, de saisissement, ou tout simplement se taire.





63 - ÉPILOGUE

... Le brûlant soleil d'août rend la mer plus bleue et le sable blanc plus étincelant.

A l'extrémité de la plage, quatre enfants, plutôt quatre jeunes gens et jeunes filles, assis en tailleur, bavardent avec entrain en attendant l'heure de la baignade.

Plus loin, à l'abri de parasols discutent deux couples accompagnés de deux fillettes qui s'amusent dans le sable avec pelles, moules et rateaux..

Oui, les familles Hornier et Frioulet se sont retrouvées à la Couronne pour passer en commun les vacances... avec Rouquet, invité par Yani, comme elle l'avait promis.

Si les parents n'ont guère changé, que dire de leurs *progénitures* (1) ? Les deux jumelles ne sont plus des bébés. La preuve, elles savent nager. Elles ont fait leurs premières brasses, là-bas, dans la mer Caspienne et ont gardé sur leur visage *poupin* (2), le hâle du généreux soleil iranien. Claire et Yani ont grandi. A douze ans ce sont déjà presque des jeunes filles. Elles n'ont pas pour



autant perdu leur grâce. Titou lui, a pris dix bons centimètres depuis que Yani l'avait vu. Il est vrai que cela remonte à deux ans, puisqu'il n'était pas au « Souléou » l'an dernier... Quant à Rouquet, sans sa tignasse carotte, on ne le reconnaîtrait pas. A quatorze ans, il dépasse, en taille, M. Frioulet, lequel, il faut le dire, n'est pas un géant. Mais ce qui frappe le plus c'est qu'il s'est sérieusement *étoffé* (3). Ce n'est plus un *gringalet* (4). Ses côtes ne se voient plus sous sa peau et ses longues jambes n'ont plus rien de pattes d'araignée. Il est devenu beau garçon... mais n'en est pas plus fier pour ça.

Claire est heureuse d'avoir son frère, et Yani, Rouquet. Plus la moindre trace de jalousie entre les deux fillettes. Quant aux deux garçons, ils s'entendent comme *larrons en foire* (5). Quelle bonne idée a eu M. Hornier de louer pour ces vacances en France, ce mas situé à deux pas du « Souléou ».

Que de choses ont à se raconter les quatre camarades assis sur le sable. Claire parle du Brésil où elle retournera en septembre, c'est-à-dire quand ce sera là-bas le printemps. Elle décrit la ville de Rio, la célèbre plage de Copa-

cabana auprès de laquelle l'anse de la Couronne est ridiculement étroite, les monuments bizarres de Brasilia la capitale. Titou lui, *baragouine* (6) quelques phrases en portugais, la langue du Brésil. Naturellement, Yani ne demeure pas en reste. Que de *fastueux* (7) palais, de mosquées grandioses en Iran et quelle curieuse ville qu'Ispahan au sud de Téhéran, jusqu'où elle est allée.

Rouquet lui, n'a rien à décrire, il n'a pas bougé de Bully-les-Mines. Il n'en fait pas pour autant un sentiment d'infériorité. Au lieu de laisser courir sa folle imagination qui lui ferait volontiers transformer un terril en Himalaya, il propose simplement :

— C'est l'heure du bain ! Tous à l'eau !

Les quatre camarades se lèvent d'un bond et dévalent vers la mer... beaucoup plus chaude que certain jour d'avril, un an et demi plus tôt.

— Faisons la course ! lance Titou. Quelle est ta nage préférée, Rouquet ? Le crawl ? l'Indienne ? l'over-arm-stroke ?...

— Je ne sais pas. Je nage comme je peux... mais je vais vite.

Les deux garçons s'élancent. Les filles suivent comme elles peuvent. Pendant un moment Rouquet et Titou luttent côte à côte mais bientôt Rouquet se détache et bat le frère de Claire d'une longueur.

Ainsi, pendant plus d'une heure, les deux garçons et les deux filles s'en donnent à cœur joie tandis que les jumelles, « nageottent » près du rivage. Puis Rouquet sort de l'eau et fait signe à Yani. Sans s'essuyer, laissant au soleil le soin de sécher leurs corps bronzés, tous deux s'en vont, la main dans la main, vers les rochers du cap balayé par la brise. Ils marchent côte à côte, sans rien se dire, se tournant seulement l'un vers l'autre pour se sourire. Ils sont heureux.



LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

(1) *Leurs progénitures :* Leurs enfants.

(2) *Visages poupins :* Visages frais et colorés. Visages d'enfants bien soignés.

(3) *Étoffé :* Rouquet a grossi, comme s'il avait plus d'étoffe sur lui.

(4) *Gringalet :* Personnage chétif, maigre, peu étoffé.

(5) *S'entendre comme larrons en foire :* S'entendre parfaitement... surtout pour faire des sottises.

(6) *Baragouine :* Baragouiner une langue c'est mal la parler, avec beaucoup de fautes.

(7) *Fastueux :* D'un grand luxe, très décoré.

TABLE DES CHAPITRES

Imprimerie Hérissey - Évreux - N° 18046.
Dépôt légal : 2e trimestre 1976 - N° 4619.

